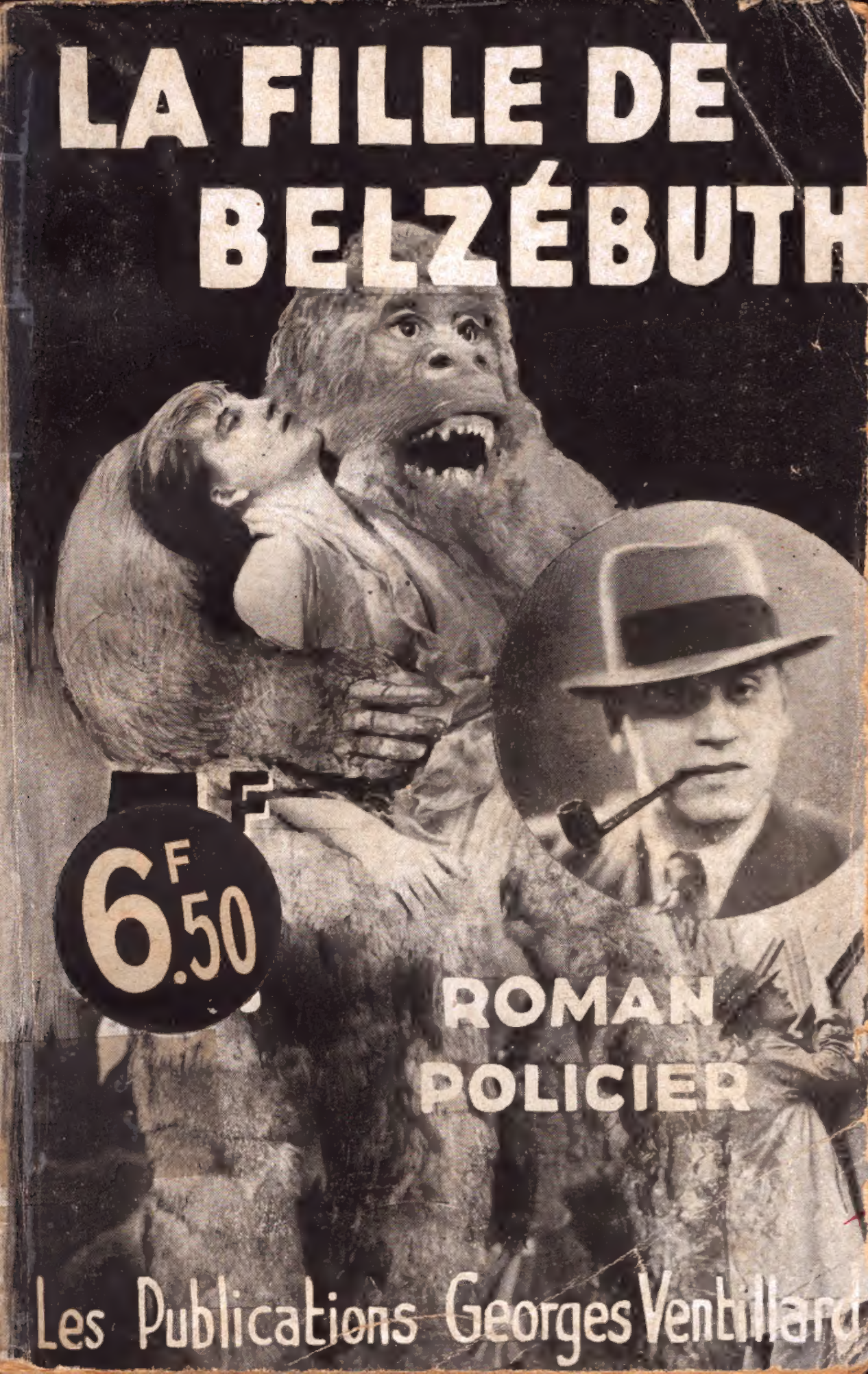
LA FILLE DE BELZÉBUTH



6 F 50

ROMAN POLICIER

Les Publications Georges Ventillard

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection :

LA MORT VIENT A 6 HEURES (Epuisé)]
LE BACILLE BX 766
LA TREIZIEME MAIN (Epuisé)
LA MAISON SANS FENETRES
LES CAISSES DE M. LISSAC
LA VENGEANCE DE L'INVISIBLE
LE SQUELETTE VERT
LE YACHT DE LA MORT
LE FANTOME ECOSSAIS
L'ONYX DE SOMOLOW
L'ENIGME DE KAHLENBERG
CRISWOLD-MANSION
LE MYSTERE DU PAON
L'ETRANGLEUR
LE CLUB DU SERPENT NOIR
LES YEUX TATOUES
LE DECAPITE
LE SECRET DU MAMILLORIA
PHARE N° 313
« L'AMIRAL CORBIER »
LE LABORATOIRE DU DOCTEUR BASS
SYSTRATIS
LES SEPT COLPATROZ
LE MARCHAND D'HORREURS
TROIS AS
LE CERCLE BLEU
LA MACHINE INFERNALE
PIKIPILI
TERREUR SUR EKHAMPTON
LA CHAMBRE MAUVE
LE ROI DU RACKET

Il paraît un volume le 5 de chaque mois

Chacun de ces volumes est envoyé franco contre 4 fr. 50 en timbres aux

"PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

LA FILLE
DE
BELZEBUTH

EDWARD BROOKER

LA FILLE DE BELZEBUTH

ÉDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Copyrigt 1938 *by* Les Publications Georges Ventillard

CHAPITRE PREMIER

UN CRIME CRAPULEUX

Le commissaire Lavernier rentra ce soir-là plus tard que de coutume, le service l'ayant retenu fort avant dans la nuit à la police judiciaire. De plus, il n'avait pas eu le loisir de dîner, ce qui rendait son humeur plutôt maussade. C'est dans cet état d'esprit et assez fatigué que M. Lavernier monta dans sa voiture pour prendre la direction de la rue Médicis. Chez lui seulement, il pourrait jouir d'un repos salutaire. Les affaires les plus embrouillées se succédaient sans arrêt depuis ces derniers temps. C'était à y perdre la tête.

La découverte d'une société secrète, au but obscur, dirigée contre la sécurité de l'Etat, avait mis tout le monde sur les dents durant cette dernière semaine ; ensuite, cela avait été l'arrestation mouvementée d'un assassin dangereux dont on connaissait mal encore les multiples crimes, sans compter les enquêtes de moindre importance. Il y avait de

quoi rendre soucieux le commissaire qui n'envisageait pas sans inquiétude parfois les lourdes responsabilités lui incombant.

Chef d'une des brigades spéciales de la police judiciaire, il s'adonnait à sa tâche sans répit malgré les difficultés à première vue insurmontables, ou justement, à cause de cela...

La réputation dont il était entouré répondait pleinement d'ailleurs à ses mérites : énergie, jointe à une conscience professionnelle irréprochable.

Curieuse constatation : le commissaire — célibataire forcé puisqu'il n'avait pas le temps de songer à lui-même — n'offrait aucune des caractéristiques dont aimaient à se prévaloir maints de ses collègues estimés. Il déguisait sous une apparente bonhomie un caractère observateur, aux réactions promptes, aux facultés extraordinaires de déduction. Des lunettes d'écaille dissimulaient deux yeux gris au regard pénétrant auquel rien n'échappait. Sa démarche sautillante, du fait d'une blessure de guerre, le faisait souvent prendre pour boiteux, ce qui était faux. Enfin, un ventre bedonnant indiquait le connaisseur, sachant apprécier de bons repas arrosés par des vins fins ou capiteux.

Non ! ce fonctionnaire, instrument de dame justice, ne souciait guère d'adopter les ha-

bitudes, presque les manies, de ceux de son entourage, il s'y dérobait, même. Pas de ces longues moustaches que son esprit d'à-propos comparait à celles d'un phoque, ni le melon inséparable, pas plus que cet éternel parapluie au manche recourbé qu'affectionnaient certains de ses respectables amis.

M. Lavernier évitait donc systématiquement tout ce qui pouvait trahir sa véritable personnalité et ressemblait à un petit bourgeois ou à un comptable placide et routinier. Rien ne lui était plus agréable que de se l'entendre dire et il lui arrivait d'en rire tout seul...

La petite rue sombre le long du Luxembourg, 11... 13... voilà le 18 *bis*... En un temps relativement court, l'automobile arrivait comme chaque soir devant l'immeuble de construction récente, aux lignes modernes et dont le luxe ne le cédait en rien au confort, où le commissaire habitait depuis quelque dix ans.

A peine la voiture fut-elle rangée au bord du trottoir que celui-ci en descendait, claqua la portière et leva les yeux machinalement vers les croisées de son rez-de-chaussée surélevé. Il parut fort contrarié.

De la lumière dans le salon à pareille heure ? Hum... Surprenant ! Cette pièce ne se trouvait presque jamais éclairée lorsqu'il

rentrait. N'avait-il pas interdit formellement au fidèle Paul — remplissant à la fois les fonctions de secrétaire et de valet de chambre — d'y pénétrer sans raison urgente ? Le salon était sacré, réservé aux visiteurs importants. Or, à une heure du matin, il était difficilement admissible que cela soit : un ami ou même l'un de ses collègues aurait-il sonné chez lui en pleine nuit ? Peu probable... Donc ?...

Et que signifiait cette fenêtre entr'ouverte ? Paul avait-il oublié de fermer et d'éteindre avant de se coucher ?

Rapidement, M. Lavernier escalada les six marches qui le séparaient de sa porte donnant sur le vestibule de l'immeuble et voulut atteindre le commutateur afin d'introduire sa clé dans la serrure. Il crut percevoir alors un bruit insolite semblant provenir de la rue ; regardant au dehors, rien de suspect, ni personne, ne lui apparurent.

— Décidément, murmura-t-il, il est temps que je rentre, mes nerfs me lâchent... Ouf !

Ce disant, l'habitant du lieu pénétrait dans son logis, refermait le battant derrière lui, allumait et se débarrassait vivement de son pardessus qu'il jetait comme de coutume, avec son chapeau, sur un bahut ancien. Le soigneux domestique les y reprendrait, les brosserait afin qu'ils soient impeccables pour

le lendemain. Jusqu'ici tout se passait d'une façon normale. Mais des pas pressés retentirent au fond du couloir et bientôt un homme surgit, à l'âge indéfinissable.

Bien qu'il fut presque chauve et que ses yeux s'agrandissent de larges cernes, sa physionomie était plutôt jeune. Son langage réservé et des gestes pleins de pondération révélaient l'aide stylé et respectueux. Il faisait montre d'une certaine élégance.

— Alors, Paul ?

— Bonsoir, monsieur.

— Pas encore couché ?

— Non. C'est que... voilà... il y a...

Une courte hésitation suivit ces mots, puis:

« Quelqu'un vous attend, depuis plus d'une heure. Malgré mes objections, il a insisté pour rester.

— Qui est-ce ?

— Je l'ignore. Un monsieur très bien, certainement... Mais impossible de savoir son nom. J'ai cru cependant deviner qu'il désirait vous informer d'un fait grave. Fallait-il l'introduire au salon ?

— Oui, naturellement ! Quelle journée ! Tu peux te retirer, je n'ai plus besoin de toi. N'oublie pas de me réveiller demain matin à neuf heures.

— Bien, monsieur.

Quel pouvait être celui qui se permettait

de forcer sa porte si tardivement ? Cette question intriguait quelque peu le commissaire qui fit son entrée dans la pièce où l'on devait guetter son arrivée impatiemment. Les cristaux du lustre de Venise brillaient de mille feux, et d'un regard M. Lavernier embrassa tout : d'abord la fenêtre toujours ouverte dont les rideaux flottaient doucement, et les formes indistinctes des arbres du parc, en face, se profilant dans les ténèbres... Puis, une table où de nombreux journaux illustrés traînaient, et... un fauteuil, dont les coussins prouvaient qu'on s'y était reposé, mais de visiteur ? Point... L'homme qui tenait tant à être reçu, où était-il ?

Le commissaire fit un pas en avant, puis s'immobilisa, sidéré. A ses pieds, sur le tapis persan auquel il tenait particulièrement, une large flaque rouge-noirâtre s'étalait. Les yeux de Lavernier suivirent les marques qui se prolongeaient jusqu'à l'extrémité de la pièce. Des marques ? Est-ce le mot juste ? Plutôt une véritable mare de sang, qui s'étendait devant la porte de communication menant à la salle de bains à côté.

Bouleversé, le policier poussa le battant et entra : à peine eut-il donné de la lumière qu'un cri rauque s'échappa de sa gorge. Dans la baignoire, le corps presque entièrement nu et atrocement mutilé d'un homme qu'il ne

connaissait pas, gisait. Une véritable boucherie avait procédé à son exécution. La tête était tranchée net : la mort avait passé. Murs, meubles, linge, portaient des éclaboussures qui faisaient frissonner de dégoût. Et quel désordre ! Tout laissait supposer qu'une lutte farouche avait dû opposer l'assassin à sa victime avant la fin terrible de cette dernière.

Retourné dans le salon, horrifié, le commissaire appela Paul à qui il expliqua sa découverte macabre avant que de l'entraîner vers la salle de bain. Ce fut au tour du domestique de préciser.

— C'est bien lui qui m'a demandé ? questionna son maître.

— Oui, je puis l'affirmer, monsieur.

— Tu ne te trompes pas ?

— Non, non... Si vous voulez que je le jure...

— Bien, suffit ! Ne perdons pas de temps.

— Mais comment cela a-t-il pu se produire ? s'exclama l'autre avec un tremblement qu'il ne songeait même pas à cacher.

— Est-ce que je sais ? D'abord, procédons par ordre : une chose m'importe, quand cet homme entra, la fenêtre était-elle ouverte, oui ou non ?

— Monsieur pense bien que je n'aurais pu manquer à son service.

— Elle était donc...

— Fermée, oui monsieur !

— Tu en es bien certain ?

— Absolument.

Lavernier décrocha le récepteur téléphonique pour entrer en communication avec la Préfecture ; il donna un récit rapide et succinct de ce qui lui arrivait, après quoi repassa l'inspection du lieu. Quelques minutes lui restaient pour être seul et il les mit à profit, tâchant d'identifier l'inconnu.

Hélas ! Force lui fut de se rendre compte de l'inutilité de ses recherches; l'assassin avait emporté tout ce qui aurait aidé à reconnaître sa victime. Veston, pantalons, gilet même, restaient introuvables. Pas le moindre détail concernant l'homme aux tempes grisonnantes...

— Cependant, fit le commissaire en se tournant vers Paul, il portait bien un pardessus j'imagine ?

— Bien sûr !

— Et il s'en est débarrassé ?

— Mais oui... monsieur a raison, que je suis bête ! Je l'ai mis dans l'entrée, monsieur m'excusera, je vais le chercher.

— Laisse, j'irai moi-même.

Le vêtement était bien accroché à une patère auprès d'un feutre mou. Sorte de gabardine, doublée de soie, il sortait d'une maison

italienne et sa coupe semblait étudiée. Après examen, et étant donné la qualité du tissu également, on pouvait aisément conclure que son possesseur avait fort bon goût ; en outre ce choix dénotait un personnage fortuné. Tout en le maniant soigneusement, Lavernier fouillait les poches. Il sentit sous ses doigts un petit rectangle et s'en saisit. C'était une carte de visite sur laquelle on pouvait lire ces mots, gravés :

Armand LABONNE

Représentant Général de la Société VIMAX
Produits Chimiques

A part cette carte, il y avait un étui à cigarettes, un à lunettes, et une paire de gants.

— Armand Labonne ! murmura le policier pensivement, est-ce bien là le nom de ce malheureux ?

Il conserva le bristol sur lui, le glissant dans sa poche intérieure et rentra à nouveau dans la pièce macabre. Paul le suivait toujours sans mot dire.

— Juste au moment où déjà je suis débordé de travail ! ne put s'empêcher de s'exclamer le commissaire, quel scandale ! Il ne me manquait plus que cela... vraiment. Pourquoi cette crapule d'assassin a-t-il choisi mon appartement pour sa sinistre besogne ?

— Surtout que j'étais tout près ! renchérit l'autre. Et la fenêtre fermée, alors... je ne comprends pas.

— Paul, tu ne seras jamais un détective. Pour venir chez moi à pareille heure, cet homme m'apportait une nouvelle qui ne souffrait aucun retard ; or, — suis-moi bien — tu le conduis dans le salon et le laisse seul, est-ce cela ?

— Exactement.

— Mon visiteur m'attend patiemment d'abord, et feuillète les journaux que je vois dérangés, sur ce meuble.

— Mais... la croisée ?

— Laisse-moi continuer. Il se sent traqué par un poursuivant qui, probablement, redoutait le pire... Je parie que M. Labonne — à mon sens, tel est son nom — en savait trop sur le meurtrier qui, le craignant, méditait de le supprimer. Ce dernier ou même ces derniers — les criminels ont pu s'y mettre à plusieurs — filaient sans doute mon visiteur et voyant la lumière dans cette pièce, purent aisément repérer leur homme. Ils devaient savoir que cet appartement était mon domicile particulier et décidèrent d'agir au plus vite. Là, soit qu'ils aient frappé, ou que Labonne ouvrit pour prendre l'air, soit pour une autre cause encore inexplicable, ce fut la perte du malheureux.

— J'aurais entendu ! protesta le domestique.

— Tu ne penses tout de même pas que ces gens auraient été assez bêtes pour se trahir, non ?... Evidemment, ceci ne peut s'admettre qu'en tant que supposition de ma part, mais je ne serais pas éloigné d'y voir la vérité... il me semble qu'on a sonné... Va ouvrir, ce sont les messieurs que j'attends...

. . . . . .

Lavernier ne se trompait pas.

Deux personnages entraient, escortés de Paul. L'un d'eux, le premier qui s'avançait, avait une allure autoritaire d'homme habitué à se faire respecter et salua correctement. Son visage ouvert, aux fortes moustaches grisonnantes, aux traits rudes, dénotait une certaine dignité. C'était le médecin-légiste : le docteur Sabard.

Le second avait une tête plus caractéristique. Dans un visage au teint pâle les yeux luisaient comme en une fièvre maladive ; un front haut et dégagé au-dessus des sourcils broussailleux indiquait le penseur doué d'une intelligence remarquable. Son dos un peu voûté, habillé d'un pardessus marine passé de mode mais de bonne coupe, l'inspecteur Arsène Faber suivait, bras-droit du commissaire.

Lavernier donna d'amples explications puis conduisit ses collaborateurs auprès du cadavre.

— Quelle histoire ! s'écria le docteur devant le spectacle affreux qui s'offrait à sa vue, brrr... terrible !

Puis, il se tourna vers ses deux amis et les poussa vers le salon en ajoutant :

« Laissez-moi, voulez-vous ? Il ne faut pas que je sois dérangé.

La porte refermée, Faber resta seul en face de son supérieur.

— Un tel meurtre, patron ? Chez vous... bigre ! Ça va être intéressant.

— Asseyez-vous, rétorqua le policier en haussant les épaules, visiblement préoccupé, et écoutez-moi.

Il réitéra ses précisions sur les événements tels qu'il les concevait et conclut :

— A mon avis, l'inconnu venait pour se décharger d'un secret très confidentiel. Je suis même persuadé qu'il pouvait alors me donner le nom de son agresseur en admettant qu'il n'y en ait qu'un — rien n'est plus sûr — on ne lui en laissa pas le temps... Le docteur Sabard ne tardera pas à nous dire comment cette tâche sinistre a pu être aussi vite accomplie...

— Vous savez qui est la victime ?

— Oui... Un certain Labonne, représentant

d'une maison de produits chimiques. A en juger par son pardessus que nous avons pu examiner, il se trouvait dans une situation aisée.

— Hum ! fit Faber en grattant avec perplexité son crâne pourvu de quelques cheveux rares. Si je vous comprends bien, patron, il est resté un long moment ici ?

— Oui.

L'inspecteur dirigea son regard vers la fenêtre ouverte.

— Non... non ! protesta Lavernier devinant sa pensée, elle était close. Lui-même a dû la laisser ainsi.

— Voyons, enchaîna l'autre toujours en pesant ses paroles, réfléchissant et contrôlant méthodiquement chacun de ses gestes. Il était assis dans cette bergère, les coussins nous le prouvent, se sachant épié... Qu'auriez-vous fait à sa place, patron ?

— Le sais-je moi-même ? D'abord rien n'est moins certain qu'il se savait guetté, secundo...

— Puisqu'il pénétrait chez vous aussi tard, on peut conclure qu'un danger menaçait sa personne.

— Bravo... M. Labonne, de plus en plus nerveux, en proie à une anxiété touchant à l'épouvante s'efforça de lire ; la peur l'en empêcha, son attention étant ailleurs.

— Alors... en tenant tout ceci pour vrai ?

— Nous approchons : le visiteur nocturne, dans cet état d'excitation extrême, pressent ce qui va arriver, notez bien que c'est très possible... Si nous jetions un coup d'œil sur ces journaux, patron, peut-être y verrions-nous confirmation ?

Faber les feuilleta rapidement pour s'exclamer peu après :

« J'avais raison... Tenez...

— Qu'est-ce ?

— Un simple bout de papier. Attendez... je lis :

« *La fille de Belzebuth me poursuit... Si je parle, c'en est fait de moi, mais il faut que je dise tout... L'endroit où se trouve...* »

— Donne ça ! intima tout à coup une voix qui n'admettait pas de réplique, venant du dehors.

Les deux hommes se retournèrent. A la fenêtre n'apparaissaient que les bords d'un chapeau et deux yeux froids, le canon d'un pistolet automatique braqué sur eux.

— Donne cette feuille où je te brûle ! répéta l'individu sur un timbre menaçant.

Faber hésita encore un instant.

— Froisse-la et jette-la, compris ?

Il ne restait pas d'autre solution que d'obéir.

A peine l'inspecteur se fut-il exécuté qu'on entendit des pas furtifs auxquels succéda le vrombissement d'une automobile.

Quand Lavernier et son subordonné bondirent vers la croisée, ils ne purent distinguer qu'une limousine sombre démarrant à toute vitesse. La poursuite s'avérait inutile.

— Pas mal joué ! grinça le commissaire, furieux, entre ses dents, nous voilà propres, maintenant !

— En effet, c'est loin d'être un succès, concéda Faber. Bah ! Consolez-vous, patron... Il se peut que l'avenir nous réserve encore d'autres surprises...

— De qui donc?

— De la *Fille de Belzébuth*, pardi!...

II

VAMPIRE

La porte de communication se rouvrit pour livrer passage au docteur Sabard qui, les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux coudes, s'essuyait les mains en se servant d'une serviette prise dans la salle de bains.

— Alors... Quel résultat ? questionnèrent en même temps les deux hommes qui le consultaient du regard.

Aux plis barrant le front du savant, se voyait une préoccupation qu'il ne cherchait nullement à dissimuler. Il fit quelques pas dans le salon, maniant toujours la serviette bien que cela devint superflu, et déclara :

— Un meurtre étrange, messieurs ! Je dirai même hallucinant... Depuis près de vingt ans que j'exerce ce métier, ma mémoire n'a pas gardé le souvenir d'une telle histoire... Jamais un cas pareil ne s'est offert à moi, la tête de la victime a été tranchée presque entièrement d'un seul coup à l'aide d'une sorte

de rasoir par exemple... La mort fut instantanée, je n'ai pas besoin de vous le dire ! Mais cela n'est rien...

Le médecin-légiste fit une pause, scrutant tour à tour l'expression des deux hommes de la police comme s'il voulait voir à quel point ses révélations les touchaient, puis continua :

« Un autre fait que mon devoir m'oblige à vous révéler et qui m'est apparu avec une netteté excluant le moindre doute, va, je pense, aiguiller vos investigations...

— Et c'est ?...

— Bien qu'habitué à ma tâche, dois-je avouer qu'il me répugne de relater ces détails ici ? Tout est possible... Pendant longtemps j'ai voulu croire que certains êtres, terreurs de la fable, n'appartenaient qu'au domaine de l'imagination... Mais ils existent ailleurs que dans les récits des vieilles gens !

Le docteur se laissa choir sur un siège et respira lourdement.

« Messieurs, le cadavre de cet inconnu prouve que les vampires sèment encore l'horreur de leur folie sur le monde.

— Vous nous surprenez, cher ami, protesta Lavernier. Comment avez-vous pu contrôler ce... cet indice ignoble ? A parler franc, je ne puis comprendre...

— Tant pis ! C'est difficile, j'en conviens, mais la vérité nous force à l'accepter. Une

question, mousieur le commissaire... N'avez-vous pas remarqué qu'en comparaison de cette terrible plaie, le sang n'a pas été abondamment versé ?

— Ma foi, je ne m'en suis aperçu, estimant que cela est plus que suffisant. Au surplus, l'homme est dans la baignoire ce qui empêche de se rendre compte exactement.

— Oui, vous voyez l'exécution avec d'autres yeux... Voilà ce qui l'explique : aussi incroyable qu'il paraisse, pour moi, le but de l'assassin était de boire le sang de celui qui succomba sous sa main. C'est un vampire, vous dis-je, il n'y a pas d'autre nom !

— Voyons, docteur !

— Je comprends, coupa Sabard, vous ne pouvez me croire. Bien ! sachez donc que sur le cou du malheureux on relève facilement des traces de succion. Elles sont nettes, toute erreur est exclue.. Le reste vous regarde, messieurs. Maintenant, ajouta-t-il en se levant, j'estime que vous n'avez plus besoin de moi et vous demande la permission de me retirer, d'autant que je me sens réellement fatigué... Bonsoir, messieurs !

Avant que Lavernier et son bras-droit pussent revenir de leur stupéfaction, le savant leur serrait la main et se dirigeait vers le hall de son pas égal. Il quitta ainsi le salon, on entendit Paul qui l'aidait à remettre son

pardessus, et après un claquement de porte, tout redevint silencieux.

Faber jeta un regard qui en disait long vers son supérieur :

— Ça commence bien, patron ! articula-t-il en jouant machinalement avec son étui à cigarettes ; je vous avais prédit que l'avenir nous réservait des surprises... Elles ne se font guère attendre ! Ajoutons à ce crime crapuleux la *Fille de Belzebuth,* un semblant de vampire, et nous aurons le plus passionnant mystère qui soit à élucider... Je le désirais depuis longtemps !

Le commissaire qui se mettait à faire les cent pas dans la pièce, les mains croisées derrière le dos et le regard songeur, s'arrêta net en considérant son subordonné :

— Ecoutez-moi, vieux : le moment me semble mal choisi pour plaisanter sur ce chapitre ; ces sinistres constatations et le fait même que mon propre appartement ait été le théâtre du crime, démontrent que celui — ou ceux — qui l'ont commis possèdent une rare audace. Rien ne les arrête dans l'accomplissement de leurs sauvageries dont la cruauté représente un véritable danger pour la société. Dès demain matin, il faudra mettre tout en œuvre pour arrêter au plus vite ce monstre déchaîné. Savez-vous ce que cela signifie, Faber ? Evaluez-vous la terrible me-

nace suspendue sur nos têtes ? Aujourd'hui, M. Labonne — tout au moins l'homme que nous prenons pour tel — et demain, à qui le tour? Voilà le problème angoissant qu'il nous appartient de résoudre.

— Toute la question réside, en effet, dans ce doute ! avoua gravement l'inspecteur, un proche avenir nous le dissipera, patron, je l'espère ou plutôt... je le crains...

. . ..

— Et moi, Onésime, je te dis que tu es la plus grande inutilité que j'ai jamais rencontrée !

Cette boutade de l'inspecteur Faber adressée au jeune homme qui se tenait à ses côtés fut prononcée non pas sur un ton sévère, mais mieux comme une interpellation familière. Le policier n'avait-il pas l'habitude de remarques continuelles au cours de son travail ? Son interlocuteur le savait trop bien pour en prendre ombrage. Au lieu de se fâcher, il esquissa un sourire de gavroche.

Comment trouver un meilleur qualificatif pour ce garçon dégingandé que son nom seul d'Onésime Courtepipe eut suffi à définir. Cet original, dont les réparties inattendues animaient par moments les couloirs crasseux de la Préfecture, ne dédaignait pas

de petites stations dans le bureau de M. Arsène. Non qu'il fît preuve d'une intelligence brillante, loin de là, c'était plutôt un simple mais d'un rien il faisait un sujet d'amusement et savait se rendre indispensable sans en avoir l'air. Fureteur et débrouillard, Onésime cumulait les fonctions de garçon de bureau et, à l'occasion, de gratte-papier. Il arrivait qu'on l'emmenât dans certaines recherches où ses attributions le rendaient apte à de multiples services. Mais, malgré sa bonne volonté évidente, nul ne convenait jamais de ce qu'il facilitait la tâche aux inspecteurs qui le traitaient comme la mouche du coche.

Depuis trois ans, employé auprès des inspecteurs, ayant tout juste atteint ses vingt-deux ans, le jeune homme savait faire son profit de menus incidents, insignifiants en apparence mais qui lui serviraient un jour ou l'autre. Très grand et maigre comme un échalas, portant des nœuds de cravates de couleurs vives, et tout en son aspect trahissant une éternelle lassitude, Courtepipe cultivait son péché mignon : les cacahuètes. Ces fruits de l'arachide étaient pour lui une tentation irrésistible et il se fut volontiers privé de déjeuner pour avoir sa portion habituelle de chaque jour. Impossible de le faire renoncer à cette manie : le fidèle consommateur

ne se rencontrait jamais sans un cornet de papier à la main qu'il fourrait prestement dans sa poche au besoin, et lorsqu'on lui posait une question l'on devait attendre patiemment qu'il ait fini de mâchonner. Sa bouche étant en éternel travail, quelqu'un avait dit qu'il possédait deux estomacs... L'inspecteur Faber, s'étant livré à un petit calcul, déclara un jour qu'Onésime avalait plus d'un kilo de cacahuètes quotidiennement. Si l'on ajoute à ceci que le garçon faisait preuve d'une paresse nonchalante, son allure sera facile à deviner!

Cependant, ces petits travers n'excluaient pas les bons côtés de sa nature; pour être juste, il faut convenir que, fidèle et dévoué aveuglément, Courtepipe quand on lui demandait son aide promettait toujours et tenait parole.

A la réflexion de Faber, sa tête ronde aux mèches en désordre se releva tout doucement, le regard vague dirigé vers l'Inspecteur en colère :

— Tu m'entends? Si je te reprends à semer de pareilles saletés ici, tu apprendras comment je m'appelle ! Regarde ce que tu as encore renversé sur mon bureau... Ah ! ne pourrai-je donc jamais t'empêcher de grignoter constamment?

— Si vous m'enlevez mes cacahuètes, pro-

testa Onésime avec un air pénétré, mes services s'en ressentiront... et alors...

Tout en parlant ainsi, le jeune homme, qui avait été accueilli par cette avalanche de reproches, se baissa tranquillement pour ramasser les épluchures tombées de sa veste.

— Fiche le camp, j'ai du travail!

— C'est que... j'avais à vous dire...

— Assez, déguerpis! Inutile de discuter, et que je ne te revoie plus!

— A votre aise, monsieur Arsène, vous vous en repentirez! dit l'autre avec le plus grand calme.

— Tu oses ? Je ne sais ce qui me retient de te mettre à la porte.

— Ne prenez pas cette peine, je la trouverai moi-même. Seulement... la dame, elle va m'attraper aussi... Ce n'est pourtant pas de ma faute si vous la faites attendre.

— Quelle dame?

— La pauvre, elle est là depuis un quart d'heure...

— Et tu ne m'as rien dit?

— Pas moyen de placer un mot! Monsieur l'Inspecteur ne me laisse même pas souffler...

— On connait ça! Ouste, enlève tout, en vitesse, et amène la visiteuse. Sais-tu son nom, au moins?

— Oui... quèque chose comme bobonne... ou alors... oui, ça me revient : Labonne!

Faber eut un haut-le-corps :

— Serait-ce possible! Va... va donc, triple idiot. Elle aurait eu dix fois le temps de s'en aller.

— J'y cours, monsieur.

Quelques instants après, Courtepipe introduisait une femme entièrement vêtue de noir. Un voile de crêpe épais cachait sa figure dont on ne pouvait distinguer les traits. A sa démarche, le policier devina qu'elle n'était plus jeune sans lui attribuer un âge exact mais la jugea très distinguée.

Faber vint à sa rencontre, lui indiqua une chaise en la priant aimablement de s'asseoir, et fit de même s'enfonçant profondément dans son fauteuil.

— Madame Labonne, je crois?

— Mademoiselle... monsieur! rectifia l'arrivante d'une voix aigre.

— Je me présente : inspecteur Faber, Arsène Faber... Puis-je vous demander quel est l'objet de votre visite?

— La cause, hélas! en est la disparition de mon malheureux frère, cet assassinat si dramatique!

— Ah! Oui, en effet... Il vous appartient de me donner les précisions qui pourraient nous servir.

— C'est ce que j'ai pensé lorsqu'on m'a dit que vous aviez pris personnellement cette

affaire en mains. Tout d'abord, il faut que je vous remercie de votre diligence, un tel crime ne doit-il pas être châtié sans pitié?

— Soyez persuadée que je m'y emploie sans relâche.

— Je ne sais si mes indications ont quelque valeur à vos yeux, mais tiens à tout vous raconter.

— Parfait, madame... mademoiselle!

— Mon frère Armand était un homme — comment dirais-je — bizarre. Son métier exigeant de fréquents déplacements, il ne voulut pas se marier, et ces derniers temps, ses voyages l'emmenèrent en Italie. Or, à chacune de ses haltes à Paris, il venait me voir régulièrement, puis tâcha d'espacer ses visites. Les dernières fois que je le vis j'eus la nette impression qu'un secret lui pesait sans parvenir à le lui faire avouer. Cela m'affligea car, son naturel plutôt gai et expansif auparavant, devint renfermé... Je cherchai les raisons de cette altération subite et profonde qui influait non seulement sur sa manière de vivre mais aussi sur sa santé. A mes questions réitérées il inventa toute une histoire qu'à première vue je crus fausse tant elle me paraissait fantaisiste, mais à laquelle — maintenant que l'événement fatal est arrivé — je suis obligée de revenir. Mon devoir m'incite donc à vous dévoiler tout : selon

des indiscrétions, j'eus vent qu'il faisait partie d'une association suspecte.

— Très intéressant! ne put s'empêcher de ponctuer le policier. Naturellement, une association de malfaiteurs...

— Pas du tout! On voit que vous ne connaissez pas mon frère, un brave garçon, au fond... incapable de souhaiter du mal à qui que ce fût...

Elle essuya quelques larmes puis se maîtrisa :

« Voyons... comment m'exprimer? Ceci est plus que délicat... Armand, sans doute soumis à une influence dominatrice, se trouva enrôlé dans une sorte de cercle fermé dont les membres sont la négation même du bon sens et de la morale. Ces gens pratiquaient un culte dont ils avaient créé les rites, adorateurs d'une idole qui ne nous inspire que du dégoût et répugne à nommer.

— Et... que vénéraient ainsi les partisans de cette secte secrète? questionna Faber qui ne perdait pas une syllabe de ce récit étrange.

— Lucifer lui-même! chuchota la femme en noir. Oui... reprit-elle en observant le haut-le-corps de l'inspecteur comme s'il doutait, mon frère ne m'a jamais avoué cette activité et ses mobiles immondes, car il éprouvait une peur indicible à en parler. Je présume que l'infernale convention entre eux,

membres obscurs au desseins ténébreux, était que la moindre trahison entraînait la peine de mort. Mais il m'a suffit d'interpréter ses allusions pour savoir.

— Est-ce tout? demanda encore son interlocuteur un peu déçu.

— Non. Une femme est l'instigatrice de toute cette monstruosité, la présidente — si l'on peut dire de cette bande sinistre — est d'une rare beauté.

Elle est le démon personnifié et ses passions déchaînées jointes à une perversité inhumaine la rendent digne du titre qui la caractérise.

— Vous la connaissez ? haleta Faber dans un sursaut.

— Oui. Cette créature d'enfer aime à s'intituler *La Fille de Belzébuth.* Assez pratique pour dissimuler sa véritable personnalité, n'est-ce pas?

L'inspecteur restait figé comme une statue et bouche-bée tant sa stupéfaction était grande, mais bientôt les exigences de son métier le reprirent :

— Que savez-vous encore, mademoiselle...? Racontez vite, je vous en prie...

Celle-ci remua lentement la tête :

— Je vous ai tout dit.

— Votre frère n'a-t-il pas laissé échapper

d'autres confidences, qui pourraient nous être utiles?

— Non, c'est tout, je le répète.

— N'auriez-vous pas l'adresse même approximative de cette association ?

— Il m'a simplement dit vaguement qu'elle se trouvait dans la proche banlieue de Paris.

Faber épongea la sueur qui perlait à son front, une profonde déception se peignant sur ses traits.

— Mon pauvre Armand, enchaîna Mlle Labonne, qui ne semblait nullement s'émouvoir de la mimique de son vis-à-vis, fut bientôt las de cette comédie. Il résolut d'en finir et de rompre définitivement avec cette religion infâme. Mais, la difficulté était la même pour s'intégrer à cette bande que pour y échapper. Là se place son assassinat : on a voulu l'empêcher de parler... Elle, cette terrible femme, l'a fait supprimer, j'en suis certaine.

La visiteuse se leva.

« Monsieur, permettez-moi de prendre congé de vous, toutes ces émotions m'ont bouleversées et je ne puis mieux dire que de souhaiter l'expiation exemplaire des gens qui ont tué mon pauvre frère.

— Comptez sur moi, Mademoiselle.

L'inspecteur s'apprêta à la reconduire jusqu'à la porte. Elle tendit sa main gantée de peau noire.

— Adieu, monsieur.

— Un instant encore : il se peut que nous ayions à vous revoir dans un temps indéterminé, veuillez me laisser votre adresse.

D'un geste rapide la femme ouvrit son sac, en tira une carte de visite qu'elle lui donna.

— Je suis toujours chez moi dans l'après-midi, s'il y a lieu, un simple coup de téléphone me touchera facilement...

— Merci!

Après une légère inclination de tête empreinte de dignité, elle quitta le bureau.

Le policier regagna sa place, perplexe.

Comme accablé, il enfouit son visage dans ses mains, ne sachant s'il devait se féliciter d'avoir entendu ces révélations qui, en somme, ne lui apportaient rien de précis, ou si une malchance allait le poursuivre dans ses recherches, l'entravant à chaque pas... La banlieue proche de Paris? C'était plus que vague... Comment s'y prendre pour découvrir celle qui serait le centre de gravité de toutes les investigations?

Démoniaque et assoiffée de sang, ne préparait-elle pas, en ce même instant, un nouveau crime?

Et dire que lui, Faber, était impuissant à l'en empêcher !...

III

LE MOULIN DE LUCIFER

— Onésime!

Le silence seul répondit à cet appel.

— Hé! hé! Onésime... quoi, alors?

Toujours rien.

— Quel ballot! ronchonna Faber qui se leva d'un bond pour aller ouvrir avec fracas?. Où es-tu, pour la dixième fois?

— Voilà... Voilà! J'arrive.

Après la voix du placide garçon, des pas traînants râclèrent le parquet et sa silhouette apparut. Souriant, les mâchoires mastiquant consciencieusement, il s'enquit :

— Monsieur l'inspecteur a besoin de moi?

— Comme par hasard, c'est toujours quand je t'appelle que tu te volatilises... s'écria le policier. Je ne tolèrerai pas cela. Où allais-tu fourrer ton nez, par là?

— Je viens de porter une lettre à la poste pour M. le Commissaire.

— Encore une excuse qui n'en est pas une! Et tu manges, par-dessus le marché...

Les lèvres de cette face aplatie se tendirent dans une grimace drolatique tandis que le jeune homme désignait un cornet qu'il tendit à l'autre, non sans quelque malice, en guise d'explication.

— Monsieur l'inspecteur désire une cacahuète? Excellentes, vraiment!

— Dis donc, n'es-tu pas un peu piqué?

— Pourquoi?

— M'offrir de ces saletés, tu ne manques pas d'aplomb! Elles sont bonnes tout au plus pour les singes comme toi... Maintenant, va t'habiller et reviens aussitôt, je t'emmène.

— Où çà?

— C'est mon affaire. File!

— Bon, bon... J'y cours!

Onésime était loin de se dépêcher, il se traîna pour réapparaître cinq minutes plus tard.

— Tiens, porte ça... fit Faber en lui tendant une lourde serviette en cuir noir.

Une vaste limousine les attendait déjà en bas, ils y montèrent : l'inspecteur avec deux de ses collègues et le docteur Sabard qui les avait rejoints, et Courtepipe à côté du chauffeur. Ces messieurs parlaient du nouveau crime qui venait d'être signalé et pour lequel ils devaient enquêter.

On avait découvert, près de Créteil, le corps d'un homme flottant sur la Marne; la préfecture immédiatement alertée se chargea des premières constatations sans délai, et c'est ainsi que la voiture roulait à bonne allure vers le lieu indiqué.

Enfin, après un assez long trajet, les policiers y arrivèrent, et descendirent. Une mauvaise route près de la berge, des curieux se tenant à distance respectueuse de deux gendarmes qui veillaient à ce que nul ne s'approchât du corps dont ils avaient la garde, indiquaient l'endroit en question. Il suffisait de voir l'air horrifié de la plupart des badauds pour se faire une impression sur l'aspect de la victime; le premier, le docteur Sabard se dirigea sans hésiter vers celle-ci pour l'examiner attentivement. Le malheureux ne portait pour tout vêtement qu'une chemise et avait dû séjourner plusieurs heures dans l'eau. Ce fut, du moins, l'opinion des inspecteurs qui commençaient leurs investigations après le médecin-légiste et firent photographier le cadavre. Le vieil homme paraissait bouleversé et prit Faber par le bras pour l'entraîner à l'écart, loin des oreilles indiscrètes.

— Encore un crime de plus! soupira le détective, qu'elle est votre impression, docteur?

— Oui, aucun doute... cet inconnu a été assassiné de la plus sauvage manière; d'ailleurs, vous n'avez pas à l'apprendre de moi, l'entaille profonde à la gorge en dit long...

Le savant jeta un regard méfiant aux alentours mais constata que personne ne l'écoutait, tous s'intéressant aux deux autres policiers qui tâchaient de relever un faible indice permettant d'établir l'identité du défunt, ou de trouver une piste concernant le meurtrier. Il reprit donc à mi-voix :

« Ecoutez, mon cher. Je ne me reconnais plus moi-même! Pour un peu je penserais devenir fou tant la réalité semble tragique... Pourtant, les preuves sont là, irréfutables.

— Parlez, docteur, vous m'effrayez.

— Il y a de quoi : rapprochez cette affaire de celle où nous nous sommes déjà rencontrés, l'autre nuit.

— Quoi? Dois-je comprendre que vous faites allusion à ce...

— Vampire... précisément! Tout s'est passé comme pour le nommé Labonne. Là aussi on a bu le sang coulant d'une semblable plaie. Vous pourrez comparer les blessures : chez les deux victimes, la carotide a été tranchée net et j'ajouterai — j'en suis presque certain — avec le même instrument.

Faber resta un moment sidéré et Sabard crut qu'il doutait.

— Non... non! Je suis absolument persuadé de ce que j'avance. Nous avons sous les yeux le meurtre numéro deux du monstre.

— Voilà bien ce que le commissaire et moi redoutions le plus! s'exclama l'inspecteur convaincu cette fois, le pire!

— Chut... fit le docteur, pas un mot, nous en reparlerons en temps utile.

L'autre montra qu'il avait compris et retourna vers ses collègues. Rarement les trois hommes avaient apporté pareille minutie dans leurs recherches. En deux mots, Faber fit part à ses aides de l'importance du plus petit détail, mais en vain. Tout ce qu'on put établir fut que le corps était celui d'un homme appartenant à un milieu choisi. Son linge en soie et ses ongles de mains soigneusement faits en témoignaient. Rien à part ces maigres résultats n'indiquait de qui il s'agissait. On l'avait dépouillé de ses vêtements et jusqu'aux chaussures même, par excès de précautions. Sur la seule chemise, aucune marque de fabrication ou de blanchisseuse. Des ordres furent donnés pour qu'on enlevât le corps. Après qu'un habitant de Créteil eut conté ce qu'il savait quant à la découverte macabre et à la façon dont on l'avait ramené sur la berge, l'automobile repartit vers Paris, emmenant le médecin-légiste ainsi que les deux inspecteurs, leur mission achevée. Il fal-

lait relater sans retard tous détails à la préfecture pour que les dispositions soient prises en conséquence. Faber, lui, resta un peu plus longtemps que les autres, se réservant de rentrer par ses propres moyens. Onésime le suivait comme son ombre sans qu'il parut s'en apercevoir. Les gens se dispersèrent peu à peu et l'inspecteur, voyant qu'il ne trouverait rien de plus songea au retour. A dix minutes du lieu passait un autobus dans la direction de la capitale, et songeur, le policier se mit en route, pour joindre l'arrêt.

— Monsieur l'inspecteur va vraiment très vite ! gémit Onésime hors d'haleine.

Courtepipe, qui baguenaudait à côté de son patron renfermé dans un mutisme obstiné, n'aimait pas la marche et eut toutes les peines du monde à le suivre ; Faber au contraire foulait le sol à longues enjambées et ne ralentit pas d'une once en entendant cette plainte. Sans daigner jeter un regard sur le jeune garçon il desserra à peine les dents pour remarquer :

— A ton âge, fainéant, tu rechignes pour ça? Que diras-tu au mien, alors ?

— Heu ! Qui sait... J'aurai peut-être ma voiture.

— Ah ! ah ! s'exclaffa le policier, elle est bien bonne ! Toi, une... Comme je vois tu ne manques pas d'imagination !

Le jeune garçon continua de plus belle ses réflexions et les grimaces qui les accompagnaient, car il voyait bien que, sans s'en apercevoir le détective ralentissait son pas.

— Possible qu'il y ait de quoi rire ! Cependant, monsieur l'inspecteur aurait peut-être d'autres sujets d'amusement s'il en savait autant que j'en sais... Cela sert, parfois, de flâner à droite et à gauche, quand on sait ouvrir les yeux, naturellement !

— Que chantes-tu là ? Parole d'honneur, on dirait que tu détiens un secret ! ironisa l'autre.

— Ouiche ! Je crois qu'il ne vous serait pas désagréable de le connaître, articula Onésime satisfait de provoquer une curiosité grandissante.

Faber s'arrêta sur place :

— Ne me fais pas languir.

— Peut-être pourrais-je vous mettre sur la voie de l'assassin que vous cherchez...

— Tu te rends compte de ce que tu avances-là ? s'écria le policier en le secouant par le bras.

— Hé là, doucement, s'il vous plaît! Vous voyez, je suis généreux !

Il tendit une carte.

— Je l'ai trouvée pliée en quatre à quelques mètres de l'endroit où l'on a repêché la victime, tranquillement je me suis baissé pour la

ramasser sans avoir l'air de rien, et personne ne m'a vu, pas même vous, monsieur l'inspecteur ! Lisez vous serez édifié !

Faber lui aracha plutôt qu'il ne prit l'objet des mains, et parcourut :

INVITATION

Mercredi 13 *juin à* 22 *h.* 30

Grand bal costumé et masqué

MOULIN DE LUCIFER

Deux orchestres *Masque de rigueur*

— Le *Moulin de Lucifer !* As-tu une idée où ça se trouve, Onésime ?

— Pas la moindre, monsieur l'inspecteur, mais pour un débrouillard comme moi cela n'offre pas de difficultés... Si vous y tenez, je me charge d'une petite documentation personnelle... Seulement, il me faudrait du pèze !

Deux jours séparaient la date où cette carte fut trouvée du mercredi en question. Pendant les vingt-quatre heures qui suivirent, Courtepipe se vit octroyer pleine et entière liberté pour faire ce que bon lui semblerait. Faber seul savait que le jeune homme mettrait tout en œuvre pour découvrir le mystérieux *Moulin*....

Le lendemain soir, douze juin, tous deux

devaient se retrouver dans un café proche de la préfecture vers dix heures du soir. Là Onésime communiquerait si possible l'adresse tant désirée et on peut supposer aisément avec quelle impatience le policier attendait que le moment vint enfin. Ponctuel, il entra au lieu dit, s'installa près de l'entrée et ne quitta plus de l'œil tous ceux qui circulaient dans l'établissement.

Qu'était-il arrivé ? Le temps s'écoulait inexorablement et pas de trace du garçon ? Au début l'inspecteur avait patienté sachant par sa propre expérience combien il est difficile d'arriver à un résultat en se basant sur de vagues données telles que cette invitation... Mais, au fur et à mesure que les aiguilles tournaient une inquiétude l'étreignait. N'avait-il pas eu tort de confier à Courtepipe une mission particulièrement délicate et peut-être périlleuse dont ses collègues eux-mêmes eussent pu rentrer bredouilles ? Comment admettre que le jeune homme était capable de mener à bien cette tâche ?

Oui ! Il se repentait de cette décision et de sombres idées germaient dans son cerveau surmené. Mais... mais... à travers la vitre, poussant la porte... c'était bien lui, lui qui arrivait juste au moment où Faber, n'y tenant plus allait partir. Minuit sonnait. La mine de celui qui apparaissait ne s'éclairait pas du

sourire coutumier, elle était désappointée. Le retardataire s'approcha de la table :

— Bonsoir, monsieur Arsène ! fit-il d'une voix sans timbre.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Je ne vivais plus... Deux heures que j'attends ici, tu n'as pas l'air de t'en douter... Mon temps est précieux !

L'autre s'affala sur la banquette en face, si triste qu'il en oubliait ses cacahuètes.

— Hélas ! J'ai fait tout ce que je pouvais, ce n'est pas ma faute si ce sacré moulin est introuvable. Je tiens à peine debout et n'ai pas encore dîné tant je me suis acharné à fouiller les environs de Paris. Mais ça, pour en être sûr, je puis l'affirmer : *Lucifer* est un nom inconnu partout et de tous...

— Je devais m'en douter ! constata amèrement Faber, comment pouvais-je penser que toi, qui es et resteras toujours un propre à rien, arriverait à me rendre ce service ! Je regrette de t'avoir cru susceptible de quelque initiative, tu ne peux que rester dans ton coin à la préfecture, sans trop te montrer et remplir tes fonctions subalternes !

— Monsieur l'inspecteur, je vous répète que ce n'est pas ma faute !

— Fichtre! Pas ta faute... Quand tu geindras de la sorte, est-ce cela qui nous avancera ? Un précieux jour de perdu, j'aurais pu agir pen-

dant ce temps-là, tandis qu'à présent, c'est trop court !

Et, hors de lui, Faber jeta une pièce sur la table et empoignant son pardessus et son chapeau, quitta le café laissant Onésime fort déconfit...

Nerveusement, Monsieur Arsène bouscula la corbeille dans laquelle il venait de lancer une petite boule de papier qui représentait la feuille du calendrier consciencieusement froissée entre ses doigts pendant cinq minutes.

Treize juin !

Ce soir... ceux de la secte se réuniraient, il ne savait où et lui, Faber, n'arriverait même pas à les coincer. Quelle victoire c'eut été pourtant de pouvoir observer à loisir ce fameux bal masqué dont il avait rêvé pendant deux nuits ! Et tout ça, à cause de ce garçon... Bien entendu, il rendait Courtepipe responsable de cet échec, d'autant plus que le jeune homme n'était pas apparu à l'heure habituelle.

Décidément, tout marchait mal, ce matin. Pour commencer, une atmosphère orageuse régnait dans le bureau alors qu'il eut désiré un peu de calme, et ce bon à rien qui n'arrivait pas... Le policier se doutait de l'excuse qu'il allèguerait : sous prétexte de courses fatigantes dans la banlieue. Courtepipe se serait octroyé une grasse matinée imprévue pour se montrer frais et dispos après le déjeuner. Pour

rien... Il ne perdrait pas pour attendre, ce sacripant et serait reçu de belle manière... Déjà l'inspecteur préparait un petit discours en règle quand le moment vint de la réunion avec le commissaire et quelques-uns de ses collègues.

Là encore, ça devait aller mal. M. Lavernier ne déguisait point son mécontentement, et il s'en prit au principal responsable :

— Allons, Faber ! Un peu d'astuce, démenez-vous nom d'un chien ! Deux cadavres, deux crimes dont nous savons pertinemment qu'ils ont été commis par le même assassin ! Et nous n'avançons pas... Cela ne peut continuer ainsi.

— Que faire, patron ?

— Il ne m'appartient pas, à moi, de vous l'indiquer, c'est votre métier. Cherchez, courez, et apportez-moi du nouveau. Compris ?

Désespéré, l'inspecteur se réinstalla devant sa table sans pouvoir fixer son attention sur quoi que ce fut.

— Quel boulot! se répétait-il, toujours de corvée et pas moyen d'aboutir. On piétine sur place... J'en ai plein le dos!

A déjeuner, il mangea à peine. La journée s'écoula lentement sans ramener Onésime, ce qui acheva d'assombrir l'humeur du policier. Tout à coup la porte s'ouvrit sous une poussée

impétueuse et Courtepipe se précipita en trombe dans la pièce.

— Ça y est! criait-il, je l'ai!

— Tu es fou, non? fit Faber en se dressant à demi.

Le jeune homme tenta de s'expliquer mais il avala de travers une cacahuète qu'il avait dans la bouche, toussa, pleura, manqua de s'étouffer tout en gesticulant.

« Qu'est-ce qui te prend d'entrer dans cet état pour me déranger et quelle bêtise vas-tu nous sortir? reprit Faber glacial.

— Mille excuses, Monsieur Arsène! Sûr qu'il y a de quoi être retourné, vous allez en juger : prenez une chaise, car ce que je vais dire vous fera tomber à la renverse! Je sais où se trouve le *Moulin de Lucifer!*

— Quoi?

— Ouiche! J'ai peut-être l'air un peu bébête, de cela, j'en conviens, mais cette fois ça y est!

— Raconte vite, assieds-toi... conseilla le policier voyant qu'il n'obtiendrait que lentement les éclaircissements qu'allait lui fournir ce drôle de gars.

— Eh bien! Monsieur l'inspecteur... voilà : avant d'errer dans les environs, de m'éreinter à repérer tous les moulins, j'aurais dû réfléchir qu'il y avait un moyen bien plus simple. Mais convenez qu'il vaut mieux tard que ja-

mais... Evidemment, nous aurions pu éviter tout ce mal, mais pour cela il fallait l'ouvrir, et à la page voulue encore!

— Ouvrir quoi?

— C'est vrai, j'aurais dû commencer par vous dire où j'ai lu ça !

— T'expliqueras-tu, animal ?

— Dans l'annuaire des téléphones, parbleu! Page 399, exactement, vous jetez un regard sur le charmant pays qui s'appelle Choisy-le-Roi et découvrez l'auberge *Au Moulin de Lucifer*...

— J'y pars immédiatement pour voir si tu ne te trompes pas.

— Ne prenez pas cette peine : j'en viens. Aucun doute possible : il y a en effet, ce soir, un bal masqué dans ce restaurant. On ne parle que de ça dans le patelin.

— Pas mal! avoua Faber qui d'un coup vit s'effacer tout son découragement en même temps que son animosité contre le garçon « débrouillard ». Tu m'y conduiras donc.

— Entendu, Monsieur l'inspecteur!

— Et maintenant, déguerpis.

— Heu, heu... c'est que... je voulais...

— Tu as oublié de me dire autre chose?

— Non... mais, ça m'a occasionné pas mal de petites dépenses, vous comprenez...

— Combien?

— Vingt ronds, par là... sans compter la peine et le temps!

— Tiens, prends.

Un billet de cinquante francs passa de la main qui le tendait à celle d'Onésime, tremblant de joie.

— Merci, merci! C'est vraiment chic de votre part, monsieur...

« Je pourrai emmener Andoulka au balmusette.

— Quelle est cette An... comment dis-tu?

— Andoulka, ma fiancée, pardi... Une Tchèque, et belle!

— Ça va, plus besoin de toi, ah! si... bien entendu tu entreras avec moi dans cette auberge.

— Ne vous faites pas de mauvais sang, monsieur l'inspecteur, je me faufilerai en douce.

— Mais c'est au costume que je songe.

— Oh! j'y ai pensé aussi.

— Alors... Tu as ce qu'il faut?

— Pas compliqué... Une corbeille, un chapeau en paille exotique, et un foulard du ton de mes cravates, ça suffira.

— Qu'est-ce que ça représente?

— Pardi, un marchand de cacahuètes...

IV

AMANT DE LA « CHAUVE-SOURIS »

L'honorable M. Bargouine, propriétaire d'une auberge qu'il avait nommée *Le Moulin de Lucifer*, s'affairait en se frottant les mains avec une satisfaction manifeste. Les affaires allaient comme sur des roulettes et la soirée serait plus réussie encore qu'il n'avait supposé.

La grande salle au plafond décoré de guirlandes et de lampions de toutes couleurs se remplissait sans discontinuer. Le bal costumé attirait un public très mélangé, les voitures rangées dans la petite rue ayant amené quelques personnes curieuses d'assister à cette distraction de banlieusards qui semblaient composer surtout l'assistance. Les habitants de la petite ville étaient à l'affût de ce genre d'amusements, et c'est ce qui expliquait l'affluence et la gaîté qui y régnait.

Peu après dix heures, deux nouveaux venus

firent leur apparition et se mêlèrent discrètement à la foule qui se groupait tant bien que mal autour des tables. L'un était costumé en Méphistophélès, son compagnon étonnamment accoutré d'un complet un peu usagé et tenant bien en évidence un panier plein de cacahuètes. Tous deux portaient des masques. Il est facile de deviner que les arrivants se nommaient Faber et Courtepipe. Ce dernier, ne possédant pas d'invitation se vit mettre à la porte la première fois, mais ne se découragea pas et un remous de plusieurs personnes qui arrivaient lui permit de se glisser adroitement pour retrouver aussitôt l'inspecteur qui le guettait. Ils s'installèrent avec l'aide d'un serveur empressé qui réussit à amener auprès de deux chaises un guéridon, peu en équilibre, manquant de tomber au moindre choc.

L'ensemble des costumes offrait une variété extraordinaire : des troubadours du moyen-âge voisinaient avec les seigneurs en armure; un Charlot bavardait avec des Turcs, et des Arabes en burnous côtoyaient un Louis XIV portant un loup de velours noir.

— Enfin, nous voilà dans la place! Qui aurait supposé que nous parviendrions à nos fins? murmura le détective. Onésime, ouvre les yeux et les oreilles, attention! Mais... tu manges ta marchandise, il me semble!

— Il faut bien que j'entre dans mon rôle, monsieur l'ins...

— Tais-toi! Ici je m'appelle Maurice ou Jean... tout court! Comme tu voudras.

— C'est vrai, excusez-moi... Jean. Je me plais beaucoup!... Dommage seulement qu'Andoulka ne soit pas avec nous.

— La barbe avec ton Andoulka! grogna le faux Méphisto, épargne-moi ça. Ne perdons plus la porte de vue, tiens... les musiciens accordent leurs instruments. Nous sommes arrivés à pic! La fête va commencer incessamment. Il est probable qu'on enlèvera les tables pour la danse, et à partir de cet instant il nous faudra redoubler de surveillance. De ton côté, si tu aperçois une femme pouvant être suspecte, fais-moi un seul signe et je m'en occuperai, compris?

— Bien sûr, Jean!

A peine Faber eut-il prononcé ces paroles qu'une véritable armée de garçons en veste courte envahirent la salle pour la débarrasser, ne laissant que des sièges disposée tout autour. Deux orchestres devaient jouer à tour de rôle, l'un d'eux, au fond, attaqua avec entrain l'air à la mode : *Y a d'la joie*... La musique effrennée couvrait le bruit des conversations et les deux hommes se contentèrent, dès lors, de suivre d'un œil distrait les couples qui envahissaient la piste cirée.

Cette réjouissance n'eut rien offert d'extraordinaire qui la différencie d'autres semblables si les invités, tous pourvus de masques multicolores sans exceptions, n'avaient donné un certain cachet à l'ensemble; les confettis et les serpentins volaient en tous sens, les rires fusaient de plus belle. Le jazz avait attaqué un fox-trot endiablé, l'animation était à son comble et Courtepipe paraissait considérer les danseurs avec envie. N'y tenant plus, il désigna du doigt une jene femme solitaire avec envie.

— Monsieur... Jean, pardon... M'autoriserez-vous à m'amuser aussi un peu? Je serais heureux de me dérouiller les jambes, par exemple en invitant cette ravissante personne qui m'a tout l'air d'une Marguerite de *Faust*. Puis-je m'éloigner quelques instants. Un petit tour parmi les invités ne gâcherait en rien la soirée...

— Entendu, vas-y, mais... attention!

— Ouiche! fit, gamin, Onésime qui ne se le fit pas dire deux fois et s'en alla dans la direction par lui indiquée.

Auparavant il avait déposé sa corbeille de cacahuètes dont il fourra quelques-unes dans sa poche, puis se mêla à l'assistance de plus en plus nombreuse. On se pressait dans une atmosphère surchauffée, les couples tournoyants presque sur place.

Faber regarda son aide se perdre dans le flot mouvant avec sa partenaire souriante, le suivit des yeux pendant les premières mesures, et se plongea dans un méditation qui ne l'empêchait pourtant nullement de prendre garde à ce qui l'environnait.

Sa pensée se bornait à une seule interrogation insoluble : ceux qu'il cherchait devaient être là, mais comment s'y prendre pour les discerner parmi les noctambules hétéroclites et bruyants dont les costumes dissimulaient la véritable personnalité? L'inspecteur eut voulu préparer un plan mais il fallait que les circonstances le servent. Les membres de la secte avaient-ils été fidèles au rendez-vous? Un heureux hasard sembla répondre à cette question qu'il se posait en son for intérieur, sous la forme d'une subite pression sur son épaule. Quelqu'un le surprenait de dos... La chance, sur laquelle il comptait toujours se déciderait-elle à lui sourire?

En tous cas, la stupéfaction la plus complète s'empara au premier moment du policier : le personnage qui se tenait à ses côtés semblait le propre reflet de lui-même. Si Faber s'était vu dans une glace en cet instant, il aurait éprouvé une semblable impression : Méphistophélès numéro deux lui souriait sous son loup de satin. Avant qu'un salut se fut échangé, l'autre s'asseyait sur la chaise laissée

libre par Onésime et se penchait d'un air entendu vers son sosie.

— Le « Taureau » est donc de retour? questionna-t-il amicalement. A-t-il accompli sa mission selon les règles de l'art?

Son interlocuteur ne sut quelle contenance tenir mais ne le détrompa point tout en se tenant sur une extrême réserve. Avec le plus parfait naturel, il répondit :

— Oh ! Très, très bien...

Et, baissant le ton, Faber s'en tira avec ces paroles peu compromettantes :

— Tout marche pour le mieux...

L'inconnu qui, au début, avait causé à l'inspecteur une impression désagréable, l'observant de ses yeux gris perçants, parut satisfait de cette courte phrase dite comme une confidence du plus haut intérêt et continua :

— La « Chauve-Souris » désire te voir, suis-moi.

Tous deux se levèrent, se frayant un passage parmi les danseurs et traversèrent la salle de bout en bout pour arriver à une sorte de loge, où plusieurs personnes étaient réunies. Des exclamations accueillirent l'arrivée des deux Méphisto, mais le premier se dirigea directement vers la place d'honneur, au milieu du groupe, qu'occupait une femme costumée en sorcière. Faber sentit croître sa cu-

riosité car le masque qu'elle portait, entouré de perles fines, se prolongeait jusqu'au menton en un léger voile qui empêchait de discerner les traits.

Dès que la sorcière de fantaisie aperçut les arrivants, elle n'eût plus d'yeux que pour celui qu'on lui amenait.

— Voici le « Taureau »!

Le détective se demanda comment il se tirerait de l'impasse où on le fourrait mais n'eût pas le choix ni d'ailleurs le loisir de la réflexion, l'étrangère lui faisant signe d'approcher. Il imita son guide, s'inclinant avec déférence devant celle qu'il ne connaissait que sous la désignation de « Chauve-Souris ».

— Alors ? chuchota-t-elle en le forçant à s'asseoir auprès de son fauteuil. Te voilà enfin... Je commmençais à m'inquiéter. Me voici rassurée!

Les autres, comprenant que ce dialogue ne les regardait nullement se remirent à boire, se laissant gagner par un rire communicatif.

« Aucun ennui, j'espère?... reprit la femme avec insistance.

— Non... Tout est pour le mieux!

Le policier préférait s'en tenir à de courtes réponses ne sachant même pas de quoi il s'agissait. Déjà, une première constatation lui

fut permise : les deux questions avaient été posées avec un fort accent, mais lequel? La voix aux consonnances harmonieuses semblait par instants coupante, et les mots se heurtaient en des sons durs et guturaux. L'inconnue était-elle Allemande? Peut-être s'en rendait-il compte par la suite... Il fallait tâcher d'apprendre à quoi elle faisait illusion. Mais, satisfaite par l'affirmation du « Taureau », la « Chauve-Souris » ne lui en demanda pas plus et lui posa doucement sa main sur le bras. Le Méphisto, ébloui, eut tout juste le temps de remarquer une magnifique bague nantie d'un brillant scintillant de mille feux et de grosseur respectable, qui ornait un des doigts minces; car, par un réflexe instinctif, l'étrangère enleva sa main aussi vite qu'elle l'avait mise.

— Tu possèdes une audace folle! murmura à nouveau ce timbre inoubliable, certes, les risques sont grands, Taureau, mais tu n'as peur de rien... Je t'admire! Cela doit compenser largement ta peine. Un homme comme toi en vaux dix... Raison de plus pour ne pas t'exposer inutilement : je t'avertis, la police est sur les dents... Soyons circonspects. Ne me dis rien ici, sait-on jamais ?

Faber, profitant de ce conseil qui lui convenait tout à fait, garda le silence. Elle crut le comprendre et s'adressa à ses compagnons

pour donner le change vis-à-vis des proches convives :

— Toi, « Lion », sers-nous à boire, il faut fêter la réussite du « Taureau » car, je vous l'annonce, il a réussi...

Un bouchon de champagne sauta à nouveau, une fois de plus les coupes débordèrent du vin pétillant et tous trinquèrent, portant un toast au faux Méphisto.

Faber se laissa acclamer comme le héros du jour, riant sous cape de cette mésaventure inattendue, ne perdant pas une parole qui était échangée, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, car la moindre défaillance eut pu lui en coûter. La partie s'avérait dangereuse, mais il irait jusqu'au bout, acceptant les risques pour tâcher de percer l'incognito de l'énigmatique femme... Sorcière... « Chauve Souris »... Qui se cachait sous les dehors d'une jeteuse de sorts pouvant se permettre d'arborer des bijoux aussi conséquents ? Qui ?

Une conclusion s'imposa net à son esprit et un voile sembla se déchirer devant ses yeux : cette idée, si précise, si angoissante, lui causa un trouble tel qu'il ne put que poser sur la table le verre qu'il tenait entre ses doigts tremblants, de peur de se trahir. Supposition qui devenait de minute en minute, une certitude : l'ensorceleuse dont le rire l'enchantait malgré lui, créature délicieuse pleine de char-

me attirant, n'était autre que la *Fille de Belzebuth*...

. . ..

L'inspecteur se trouvait donc au cœur même de la secte redoutable. Malgré son appréhension quant aux événements à venir, il se félicita de ce pas énorme de franchi et continua de boire et de s'amuser comme s'il n'avait jamais fait que cela toute sa vie. Ce genre de distractions nocturnes ne répondait nullement à ses goûts et à ses habitudes, mais son rôle exigeait qu'il y prit part et il le tint si bien que nul ne douta de sa substitution avec l'homme dont on lui avait attribué le nom. Force lui fut également de danser à maintes reprises avec celle qui devait être l'organisatrice de l'association criminelle. Elle l'entraînait dans le tourbillon infernal, et lui jugeait presque invraisemblable qu'une créature de rêve, essentiellement femme et douce, put envoyer à la mort un être humain. Elle ne faisait montre d'aucune dureté, essayant au contraire des mines de chatte flatteuse, glissant des mots tendres à son oreille ce qui ne laissa aucun doute à l'inspecteur de ses relations avec le vrai « Taureau ».

En dansant, le policier cherchait Onésime, et il le découvrit enfin avec une autre par-

tenaire, celle-ci déguisée en Normande. Le jeune homme paraissait se préoccuper davantage de l'accorte paysanne que de son compagnon qu'il ne parût point voir. Impossible au pseudo-Méphisto de l'approcher puisque la sorcière ne le quittait pas d'une semelle et l'observait tendrement ; il fallait donc se résigner à attendre.

Vers deux heures du matin, le petit groupe décida de partir de l'auberge. Le faux « Taureau » n'eut pas le temps d'une hésitation.

— Viens... dit la belle en passant le bras sous le sien et l'entraînant suivie par les six hommes. Faber n'en menait pas large, il jeta un dernier regard pour repérer son aide, mais ce fut peine perdue. Si au moins, Courtepipe avait pu le rejoindre ! Rien à faire, on l'emmenait, mais où ? Deux somptueuses limousines stationnaient dehors. La femme s'engouffra dans la première ainsi que trois des acolytes. Dans la seconde voiture, les autres montèrent rapidement et l'on démarra. Le parcours ne sembla pas très long, un quart d'heure environ, mais le détective dut se résigner à aller vers l'inconnu, l'obscurité l'empêchant de s'orienter, d'ailleurs il connaissait mal cette partie de la banlieue. On arriva à une propriété de construction récente entourée de hauts murs et d'un parc immense que l'on contourna pour s'arrêter, non devant le

grand portail, mais directement au garage. Tous descendirent ; la maison, que l'on apercevait derrière les arbres feuillus, comportait trois étages, et présentait un aspect discret et retiré. Nulle autre habitation sur cette route de campagne : c'est tout ce que l'inspecteur put constater. A son grand étonnement, ils s'arrêtèrent devant un mur blanc, fraîchement peint, où ne se distinguait aucune issue.

— Nous y voilà ! Ouf... soupira l'inconnue, qu'il faisait chaud là-bas !

Faber ne put voir ce qu'elle déclenchait, mais une machinerie perfectionnée se mit en mouvement : le panneau, se confondant avec une partie de la muraille, descendit avec lenteur, rentrant dans le sol silencieusement. Derrière, un escalier roulant se mit en marche. La femme entra la première puis, comme son compagnon ne la suivait pas tout de suite, elle prit un ton mi-fâché, mi-autoritaire pour dire :

— Viens vite, cherri... Qu'attends-tu ?

L'accent s'entendit plus prononcé encore, curieuse manière de rouler les R !.... Les pieds de la « Chauve-Souris » se posaient avec grâce sur les degrés menant sans doute au premier étage et il ne restait pas d'autre solution que de la suivre. L'entrée secrète se referma automatiquement sur le passage

des hommes qui montaient derrière eux deux.

. . . . . .

Si Faber en avait douté, jusqu'alors, maintenant il acquerrait la conviction que la femme masquée n'était pas française. En un rien de temps ils eurent traversé un hall spacieux luxueusement aménagé, pour prendre un couloir sur la gauche. La mystérieuse créature pénétra dans la pièce dont la lumière tamisée et l'ameublement étudié faisaient une sorte de boudoir et qui provoqua chez le policier une impression étrange. Il l'inspecta d'un seul regard, embrassant tout en une seconde : les lourdes tentures en velours, les peintures, les tapis et les coussins ; ce n'était qu'une symphonie de rouge et de noir...

D'un brûle-parfums s'échappait une fumée odorante, l'atmosphère cependant paraissait lourde...

Déjà l'inconnue arrêtait d'un geste les acolytes pour ne laisser entrer dans la pièce que le « Taureau ».

— Laissez-moi seule avec lui, j'ai à lui parler. A demain, mes amis !

— Bonne nuit, « Chauve-Souris » ! lui répondit-on.

Elle ferma la porte à double tour et s'ap-

procha de Faber pour poser ses mains autour de son cou avec un long regard.

— Enfin seuls ! Cherri... Tu l'attendais aussi ce moment où nous nous retrouvons tranquilles, tous deux ! Enlevons nos masques, j'aime ton visage, ton petit sourire ironique et tes yeux, cherri !

En même temps, elle enlevait son loup aux perles fines, et le foulard de sorcière qui enserrait sa chevelure. Faber contempla, émerveillé, les mèches dorées et abondantes qui encadraient cette physionomie qu'il avait tant désiré voir. Quel profil pur, à la peau délicate, et ces prunelles semblables à des myrtilles, ou à des étoiles. L'inspecteur eut peine à rester avec lui-même, fasciné par cette femme à qui les dieux avaient su prodiguer tous leurs dons de la nature. En d'autres circonstances, il eut cédé à tant de charme et de beauté, mais pas un cri d'admiration ne lui échappa alors... Elle se mira dans une psyché tout en glace et acier, puis lui tendit une boîte de cigarettes ouverte. Il refusa.

— Tiens... tu ne fumes pas ? A ton aise... Enlève ton masque, te dis-je.

— Non, non... Je, je... voudrais me retirer.

Immédiatement, il ajouta pour s'expliquer:

« Vraiment, je me sens très fatigué, ce soir... il se fait tard et...

La belle eut-elle des soupçons ? Déjà elle intimait impérieusement en s'approchant à nouveau de lui :

— J'ai l'habitude qu'on m'obéisse. Détache ça, je te l'ordonne... Vite !

Avant que le malheureux inspecteur ait pu esquisser un geste de défense, elle lui arracha son masque. Faber eut souhaité alors se trouver à cent lieues de là, et considéra l'étrangère bien en face. Au premier instant la surprise la cloua sur place, mais elle reprit vite son sang-froid. Le policier éprouva quelque étonnement à voir comme elle savait se dominer, maîtrisant ses nerfs, reculant à petits pas en le dévisageant orgueilleusement.

— Qui êtes-vous, pour avoir l'audace de vous introduire dans cette maison et pourquoi jouer cette comédie ?

— Toutes mes excuses, répondit l'autre sur le ton de la plus grande politesse, madame, je vous prie de ne voir là qu'une simple erreur de ma part ou peut-être une plaisanterie sans grande importance... Le costume que je portais a donné lieu à une méprise, dans cette foule. Quoi de surprenant à cela ? Il ne me reste plus qu'à me retirer et l'incident sera clos. Permettez, madame...

Il fit un pas vers la porte, mais elle le précéda, tendant le bras pour l'empêcher de s'esquiver.

— Pas si vite... ce serait trop facile, vraiment, de pénétrer chez les gens sous un prétexte futile pour on ne sait quelle raison obscure et d'en repartir sans s'être expliqué!

La voix devint dure, cassante, toutes sonorités musicales s'en étaient allées pour ne plus laisser entendre qu'un timbre métallique et moqueur. Le charme que déployait l'amoureuse fit place à des mots hachés, brefs.

Le moment était venu pour le policier de jouer son dernier atout, il le comprit et, sortant son automatique de sa poche, le braqua vers l'étrangère.

— Maintenant, vous allez m'accompagner immédiatement et sans un appel, ou gare ! Je serai au regret, pour commencer, de vous donner l'ordre de lever les bras en l'air, bien qu'il me soit pénible de provoquer quelque mal !...

— Ah ! grinça-t-elle, vous appartenez à la police, sans doute ? Tout s'explique !

— Fort possible.

— Bon, dans ces conditions, toute résistance me paraît inutile, puisque vous osez attaquer une faible femme...

Déjà, elle se résignait avec un calme déconcertant.

— Le plus sage parti à prendre, en effet, est de vous conformer point par point à mes

instructions. Ayez donc l'extrême obligeance, madame, de passer devant moi, d'ouvrir cette serrure et me guider jusqu'en bas. Dois-je préciser qu'un moindre geste suspect, ou si vous criez, je tire sans pitié ?...

Un rire provocant souligna cette phrase, ce qui déplut grandement à Faber. Vraiment extraordinaire comme cette inconnue ne manifestait pas la moindre peur dans une situation aussi tragique. Elle semblait le défier, tout en obéissant, ou bien essayait-elle de dissimuler ses craintes sous une bravade? Probablement. Il serait bon, toutefois, de la garder à l'œil.

La clé tourna, elle ouvrit lentement et marcha comme il le lui avait dit sans même se retourner. Ils atteignirent le grand hall traversé déjà en arrivant, sans échanger une parole. La lumière brûlait toujours et un silence pesant régnait partout. L'étrange femme tenait continuellement ses mains levées, mais tout à coup au lieu d'obliquer vers la porte qui devait être la sortie principale, elle se dirigea vers le côté opposé.

— Où allez-vous par là ? demanda Faber, redoutant quelque piège inattendu.

— Venez, c'est un raccourci, nous sortons.

— Non. Erreur... Ne rusez pas, vous savez ce qu'il peut vous en coûter.

Pour toute réponse elle rit, comme si elle ne prenait pas sa menace au sérieux.

— Vous ne feriez pas ça !

— Allez à droite.

La « Chauve-Souris » ne se montrait à présent nullement disposée à s'exécuter ainsi qu'il l'entendait.

— Hé là ! Suffit... reprit Faber, je me charge de vous apprendre à respecter mes ordres, mon habitude n'est pas de les redire deux fois. Madame, au cas où...

En même temps il la saisissait à l'épaule pour l'obliger à s'arrêter. Trop tard...

— Jette ton arme ! prononçait-on derrière lui.

Une main d'athlète s'abattit par surprise sur le poignet de l'inspecteur, le forçant à lâcher son automatique qui roula à terre. En vain il se débattit pour se libérer de l'étreinte qui se resserrait. On le réduisit à l'impuissance. Quatre individus l'encerclaient, le jetèrent brutalement sur le sol, l'un d'eux le ligotant tandis que ses compagnons le maintenaient. La femme s'était retournée et, narquoise, contemplait cette capture en y prenant un plaisir évident. Quand le policier fut réduit aux proportions d'un paquet informe, on le redressa, il se tint debout tant bien que mal, les hommes le serrant toujours

mais comment aurait-il pu remuer seulement le petit doigt ?

— Un mouchard... bonne prise ! vociféra l'un des bandits qui l'avait fouillé. J'ai sa carte, veux-tu qu'on la lise, Chauve-Souris ?

D'un clin d'œil elle acquiesça. L'autre reprit :

— Arsène Faber... Inspecteur de la P. J. tout bonnement ! Dire qu'il a pu se faufiler jusqu'ici ! Naturellement, cet imbécile de « Jaguar » a commis là une fameuse gaffe, prenant ce flic pour le « Taureau »... Ouste, vous, emmenez-le... On lui fera son affaire...

Trois paires de mains empoignèrent le détective, mais un « Halte ! », dit sur un ton de commandement, les arrêta. La belle se décidait à rompre le mutisme dont elle faisait preuve jusqu'alors. Ils la questionnèrent du regard.

— Pas encore ! Sa mort ferait trop de bruit et nous risquerions plus d'ennuis que cela ne vaut ! Ne t'en fais pas « Serpent », je m'en charge personnellement. Il n'échappera pas au sort qui l'attend, mais avant d'expier, il doit me servir...

Le « Serpent » accéda :

— Comme tu veux ! Faut-il l'enfermer ?

— Non, pas tout de suite... J'ai encore quelques mots à lui dire.

Ses aides se retirèrent de nouveau et elle s'approcha de son prisonnier, comptant ses pas, l'allure féline, méprisante et ironique, avec un balancement des hanches particulier, tel un fauve prêt à sauter sur une proie longuement convoitée.

— Ah ! ah ! Monsieur... l'inspecteur, a cru venir m'arrêter ? Bravoure inutile, mon ami, mais qui ne me déplaît pas... Evidemment votre sort actuel est assez fâcheux... Mais peut-être trouverez-vous des compensations !

La bouffée d'une cigarette arriva en pleine figure du détective qui eut un sursaut, comme un souffflet. Il se contint. Une rage sourde lui montait au cœur, en sentant qu'il ne pouvait rien pour exprimer la haine qui le gagnait, rien qui puisse le libérer.

« En somme, tu n'es pas si mal que ça ! Un homme bien bâti a toujours un attrait pour la « Chauve-Souris » !

— Je n'ai nul besoin de vos appréciations, madame.

— Du calme, doucement... Je réfléchis à la décision que je prendrai envers toi.

— Et... peut-on savoir le résultat qui, en somme, me concerne tout spécialement ?

— Pourquoi pas ? conclut-elle négligemment avec une attitude nonchalante et langoureuse, sache que l'insigne honneur t'est réservé d'allonger la liste de mes amants...

V

MADAME VAN HOEREN

— Puisque je vous affirme, Monsieur Creuzas, que je l'ai vu monter dans une voiture accompagné de plusieurs personnes !

Onésime répétait avec véhémence cette phrase qu'il paraissait avoir déjà dite sans succès à celui qui l'écoutait incrédule.

Son interlocuteur était assez corpulent, de carrure épaisse et vêtu d'un complet à carreaux dans les gris. Une expression de scepticisme se lisait sur sa physionomie encore jeune.

— Voyons, je ne suis pas sourd, viens dans mon bureau, et inutile de crier tant que ça !

Courtepipe le suivit.

— Assieds-toi, mon garçon, et réponds nettement à mes questions : tu prétends que mon collègue Faber t'a emmené avec lui à Choisy dans un bal masqué ?

— Oui, monsieur.

— Cela me semble bizarre car nul n'était au courant, ici, de ce qu'il avait besoin de ta présence... Dans quel but allait-il là-bas ?

— Voyons... hésita Onésime, ne sachant s'il pouvait tout dévoiler. Je crois que M. Arsène était sur la piste d'une bande d'assassins d'envergure. Donc, quand nous arrivâmes au *Moulin de Lucifer*, nous...

— Raconte doucement, ne m'énerve pas ! As-tu des preuves de ce que tu avances ? Sacré ballot, on dirait que tes réticences en cachent plus long que le bout de ton nez.

— Monsieur Creuzas, je vous assure que je ne sais rien d'autre.

Courtepipe mit la main sur son cœur pour appuyer son affirmation.

— Bon, on verra ça plus tard... Après, que se passa-t-il

— L'endroit était assez gai, nous nous sommes séparés involontairement, M. Faber dansant toujours avec la même partenaire qui semblait l'absorber fort...

— Et toi ?

— Moi aussi, je m'amusais, ce n'était que juste, n'est-ce pas ?

— Continue.

— Je l'ai très bien vu quand il s'en allait, avec la femme en question et six inconnus. Deux automobiles les ont emmenés.

— Qu'as-tu fait ?

— Dame, à deux heures du matin, il est difficile de trouver un véhicule à vide, les taxis ne voulaient pas me prendre, retenus par les invités du bal. J'avisai une bicyclette et y grimpant suivit de loin. Les voitures prirent la même direction : Saint-Maur. Boulevard de Créteil elles entrèrent dans un garage privé, faisant partie d'une maison — sorte d'hôtel particulier — et je dus rester dehors, espérant la sortie prochaine de M. Faber. Mais, une heure ou plus, s'écoula et il ne reparut pas. Las d'attendre, je remontai sur le vélo, pris le chemin en sens inverse et le remis où je l'avais trouvé. Il ne me restait plus qu'à rentrer à Paris.

L'inspecteur Creuzas tripotait sa moustache blonde, dans l'embarras d'une décision à prendre. Ce qu'il venait d'entendre lui paraissait plutôt louche, mais comment accorder crédit à ce récit assez vague ? D'autre part, son collègue ayant disparu depuis deux jours, il ne fallait plus attendre pour commencer les recherches. Résolu à ne rien négliger, il alla au fond de la question.

— Pourquoi, grand nigaud, as-tu tenu ta langue jusqu'à maintenant ?

— Personne ne m'a rien demandé, et puis je pensais que M. Faber rentrerait d'un moment à l'autre.... On ne fait jamais attention à moi et vous-même ne m'auriez pas cru !

— Vrai ! Tu peux te vanter de posséder de l'initiative mal placée ? Est-ce que je pouvais deviner que sous tes allures cachottières tu gardais une indication intéressante ? C'était à toi de parler... Serais-tu seulement capable de m'indiquer exactement cette maison ?

— Pour ça, oui !

— Dans ce cas, nous irons.

— Bien, monsieur l'inspecteur !

Onésime paraissait ravi et un tantinet fier d'avoir enfin convaincu le policier.

— Je te préviens, on va à Saint-Maur, mais prends garde si tu t'es permis de te payer ma tête...

La route poudreuse était bordée d'arbres en pleine floraison. Un soleil déjà chaud du mois de juin resplendissant éveillait la nature. Pour des promeneurs ce coin de banlieue eut présenté un plaisir neuf mais ni Courtepipe, qui cependant n'avait pas souvent l'occasion d'une telle aubaine, ni son compagnon, l'inspecteur Creuzas qui conduisait son cabriolet, ne songeaient à admirer le paysage. La voiture roulait à bonne allure et bientôt, on toucherait au but. Sur les indications du jeune homme tous deux parvinrent sans peine à l'habitation solitaire, garant l'auto à quelques mètres dans un coin d'ombre.

— Voilà la maison dont je vous ai parlé, monsieur.

— Tu ne te trompes pas ?

— Non, j'en mettrais ma tête à couper.

Ils inspectèrent les alentours, arrivant devant la grille d'entrée sans rencontrer âme qui vive.

— Tiens, fit Onésime, qu'est-ce que c'est que ça ?

Creuzas regarda une plaque en marbre, carrée, apposée auprès de la sonnette à hauteur d'homme.

— Intéressant... Curieux !

Il épela :

VILLA ALBERTINE

Pension de Famille

Chambres avec ou sans pension

Propriétaire : Mme van Hoeren

Courtepipe paraissait sidéré. Le détective reprit :

— Tu ne pouvais pas dire ça avant ?

— Comment vouliez-vous que je vois cette indication ? Il faisait nuit noire quand je suis venu. Et puis, ils sont rentrés de l'autre côté...

— Ça va nous faciliter la tâche.

Le timbre retentit sous la pression énergique de l'inspecteur. Presque aussitôt un valet de chambre vint à pas pesants jusqu'aux

visiteurs, accompagné d'un énorme dogue tacheté.

— Ces messieurs désirent ?

— Nous voudrions savoir les prix, pour séjourner quelques jours, cet endroit est fort plaisant pour excursionner, dit Creuzas.

— Rentrez, messieurs.

La grille leur livra passage après que le domestique l'eut ouverte.

— Dites-moi, n'y aurait-il pas moyen de voir la directrice elle-même ? questionna posément le détective tandis que son compagnon le suivait observant un mutisme complet.

— Elle est ici, monsieur, mais souffrante... Cependant je vais lui demander si elle peut vous recevoir. Voulez-vous vous donner la peine d'entrer, messieurs... par ici, à droite.

Au bout d'une longue allée centrale, le perron, quelques marches, et un hall élégant où Onésime et le policier attendirent patiemment après que le serviteur stylé eut demandé :

— Qui dois-je annoncer ?

— M. Creuzas.

Ce dernier avait déjà sortit sa carte de visite puis se ravisant la rentra dans son portefeuille.

— Parfait ! fit l'autre en s'éclipsant.

Il revint peu après pour les conduire vers une pièce agencée en cabinet de travail.

— Madame va vous voir.

Dans la pièce où il les introduisit, les larges baies ouvertes donnaient sur le parc, une table bureau trônait au milieu, chargée de registres et de papiers, en fouillis. Une femme se tenait assise à l'entrée des arrivants, et détourna la tête vers eux.

D'après son nom, on pouvait supposer qu'elle était Hollandaise, mais si le détective avait pensé trouver une personne jeune et en pleine activité, il se trompait. La directrice de cette pension de famille portait des cheveux blancs comme neige, sa peau était jaune et ridée, de petits yeux enfoncés dans les orbites dévisageaient les visiteurs. Creuzas, surpris, chercha une entrée en matière.

— Madame van Hoeren ?

La vieille semblait ne pas avoir entendu ou compris. Elle se leva pour s'approcher en clopinant, s'appuyant sur une canne et prêtant l'oreille.

— Madame van Hoeren ?

— Moi-même, monsieur... moi-même ! répondit-elle d'une voix criarde. Vous venez sans doute pour une chambre ?

Son accent lui faisait appuyer sur certains mots avec quelque lourdeur, mais elle s'exprimait correctement en français.

— Non, madame, il ne s'agit pas de cela. Nous sommes de la police, voici ma carte. Je serais désireux que vous puissiez me fournir des renseignements.

Le substantif « police » ne parut produire aucune réaction chez la respectable dame. Cependant, Onésime qui ne la perdait pas un instant de vue, eut l'impression que les yeux clignotants avaient caché une flamme, juste l'espace d'une seconde, un rien... Tout de suite, elle reprit son air avenant et quiet comme le montrent habituellement les vieillards. Dure d'oreille, saisissait-elle seulement de quoi il s'agissait ? Le policier se vit contraint d'insister en élevant encore le ton :

— Un de mes collègues a été reconnu, pénétrant dans votre demeure. Je viens donc vous demander, madame, si vous voulez me répondre à ce sujet. Qu'est-il devenu ?

Ah ! Que c'était difficile de se faire entendre de la directrice, quelle patience cela exigeait ! Enfin cette dernière avait compris :

— Comment s'appelle-t-il, ce monsieur ? fit la voix chevrotante.

— Faber, Arsène Faber... Il est inspecteur de police également.

Madame van Hoeren hocha la tête, fouilla dans ses fiches, consulta longuement les li-

vres avec — semblait-il — une grande attention, pour déclarer :

— Je ne connais pas ce pensionnaire ; son nom ne me dit rien et il n'y a aucune arrivée d'inscrite avant-hier... Ne vous trompez-vous pas de jour ou de lieu ?

— Je crois pouvoir affirmer qu'il n'y a aucune erreur possible.

— Dans ce cas, ma maison est à votre entière disposition. Fouillez autant que vous voudrez.

Cette déclaration ne décelait aucune contrariété apparente et de bon cœur elle proposa de les guider.

— Mille pardon, madame ! s'excusa Creuzas. Notre devoir nous obligeait à venir jusqu'ici mais je n'ai nulle envie de prolonger mes recherches... Votre parole suffit, nous ne vous importunerons pas plus longtemps. Souffrez que mon ami et moi nous nous retirions.

— Comme il vous plaira ! fit la vieille qui cette fois, avait parfaitement entendu.

Des saluts corrects furent échangés et le domestique qui attendait à la porte les reconduisit vers le jardin.

La grille franchie, l'inspecteur reprit le volant avec rogue. Il eut volontiers « semé » Courtepipe qui, penaud, se réinstallait sur le siège, en se vengeant sur ses cacahuètes qu'il épluchait avec un dépit mal contenu.

Après un court trajet silencieux, le détective ne put retenir les amers reproches qu'il adressait intérieurement au jeune garçon.

— Voilà le résultat brillant obtenu ! C'est du beau... Je m'en doutais en partant, d'ailleurs. Une fois de plus je n'aurais pas dû me laisser influencer, toute cette histoire n'existe que dans la tête fêlée !

Les mâchoires mâchonnantes s'ouvrirent :

— Monsieur, je proteste ! Ai-je l'habitude de mentir ?

— Comment accepterais-je tes allégations après la réception qu'on vient de nous faire?

— Je n'en sais rien, moi ! Tout me semble bizarre là-dedans, mais ce que je vous ai raconté est l'expression de la vérité.

— Si j'établis un rapport, ça peut te mener loin mon vieux.

— Vous ne le ferez pas... Voyons, monsieur Creuzas... Pour moi, cette affaire commence seulement...

— Sans blague ! Onésime veut jouer les détectives amateurs, à présent. Pas mal, cette idée ! Mais je te surveillerai, dorénavant; tu n'auras plus le loisir de te balader dans la campagne ! Ce moyen est pratique pour t'octroyer de petits congés, finies ces promenades... A chacun son métier...

— Arrêtez, arrêtez... s'écria Courtepipe sautant de la voiture en marche.

L'inspecteur donna un brusque coup de freins.

— Quoi, encore ?

— Descendez, monsieur... vite ! Venez...

Déjà il disparaissait en courant dans les bosquets qui bordaient la route et Creuzas eut du mal à le suivre à cause de sa corpulence. Il le rejoignit bientôt, hors d'haleine.

Une exclamation lui échappa : dissimulé derrière un arbre, un corps gisait, dépouillé de ses vêtements et, comme dans les cas précédents, la gorge tranchée.

— Le même crime ! Effarant... gémit le policier sidéré. En effet, tu as de bons yeux, je n'avais rien vu ! On dirait le troisième assassinat de cet individu qui...

— ...du vampire ! acheva Onésime. Oui, on a encore bu le sang, voyez, monsieur. Les marques sont nettes...

Le détective se penchait sur le cadavre. Son compagnon pousuivit, non sans emphase:

« Prenez-moi pour un crétin, tant que vous voudrez, ça m'est égal ! Les actes seuls comptent et je jurerais que toute cette boucherie provient de la maisons que nous quittons à l'instant. Une pension de famille qui mérite qu'on s'en occupe un peu plus! Si vous refusez, tans pis... Moi, je m'en charge...

VI

LE TEMPLE DU DÉMON INFERNAL

La disparition de l'inspecteur Faber eut tôt fait d'exciter la vive curiosité du public avide de sensation. Tout ce qui s'était passé ces derniers temps restait inexplicable et le rapprochement s'imposait de cette absence mystérieuse avec les trois odieux forfaits dont l'auteur rôdait aux environs ou à Paris même. A part M. Labonne, les victimes n'avaient pu être identifiées; Faber serait-il la quatrième ? Question insoluble qui hantait continuellement les policiers chargés de cette sombre affaire, et surtout le détective Creuzas, ami du disparu. Rien ne venait couronner les efforts de tous ceux qui s'acharnaient dans cette recherche. Courtepipe, essaya à maintes reprises d'attirer à nouveau l'attention sur l'habitation qu'il connaissait, mais en vain. Du premier jour, cette piste avait été délaissée. Creuzas ne voulant plus en entendre parler ; cependant, à la longue, il y

repensa et fut enfin convaincu d'y retourner. Déjà il préparait une perquisition minutieuse à la villa, n'attendant plus que tous pouvoirs du juge d'instruction à cet effet, quand celui-ci les refusa formellement, aucune preuve ne pesant contre la directrice de la pension. La femme, trop âgée pour avoir une activité digne de soupçons, et jouissant d'une considération estimée dans les alentours de son habitation, devrait ne plus être inquiétée.

Voilà comment on abandonnait le seul espoir qui offrit quelques chances d'aboutir : ce fut un coup terrible pour Onésime qui s'obstinait dans ses discours et aurait donné cher pour retourner chez Mme van Hoeren. Malheureusement, le temps lui manquait, et ses gains modestes ne lui permettaient guère de prendre une initiative personnelle. Lui ne vivait que dans le but de revoir Faber vivant...

Chaque dimanche et à ses moments trop rares de liberté relative, il se rendait sur les lieux, épiant des heures, caché derrière la verdure environnant les proches abords du parc. Sa patience entêtée n'était que louable, mais il rentrait le soir, déçu et las. Le découragement le gagnait à son tour ; rien... toujours rien !

Pendant ce temps Faber menait une vie

dont il ne pouvait se plaindre. On lui avait attribué un appartement privé, avec salle de bains et toute liberté d'agir à sa guise du moment qu'il n'en sortirait pas. Cette partie de l'étage était séparée du reste des chambres par un mur truqué la dérobant aux regards inquisiteurs. La pièce où l'inspecteur se tenait constamment ne possédait pas de fenêtre. Le jour y donnait cependant à flot, grâce à une large ouverture du plafond, munie de solides grillages.

La « Chauve-Souris » avait donné des ordres pour que son « pensionnaire » ne manquât de rien. Tous les désirs que ce dernier formulait devenaient réalités.

Dans le cours de la journée, il ne voyait pas l'étrangère : mais, le soir, elle venait dîner avec lui, déployant tous ses charmes et rivalisant avec lui d'intelligence et d'esprit. Sur ce chapitre, elle le dépassait, se montrant hôtesse accomplie, le questionnant sur ses occupations quotidiennes, en un mot le comblant d'attentions et d'égards.

Ah ! cette femme ! Une créature à part, comparable à aucune autre, personnifiant à la fois le Bien et le Mal. Fée et Démon tour à tour, qui mettait tout en œuvre pour le conquérir. Toujours elle avait quelque chose de nouveau à raconter pour faire rire ou trem-

bler le policier, et ne parlait-elle pas sept langues à la perfection ?

Faber subissait malgré lui l'influence de son charme dominateur, fasciné, hypnotisé, sentant sa volonté faiblir de jour en jour, parce qu'il devenait amoureux d'elle...

Les nuits tenaient du rêve et du miracle !

Le lendemain, la tête brouillée et les membres las, le prisonnier se demandait si elle était venue réellement lui chuchoter des mots tendres à l'oreille ou bien si un songe délicieux l'avait enchanté. Oui, elle se servait de lui comme un jouet, une fantaisie de ses caprices, il le savait et pourtant... ne pourrait résister à un destin qui le maniait étrangement. Peut-être, lorsqu'il aurait cessé de lui plaire, Faber courrait-il à sa perte ? Prisonnier, l'inspecteur ne voulait pas entrevoir des heures pires...

Lorsque, dans les heures d'inaction décourageante, le détective entrevoyait la possibilité de s'évader, il examinait les moyens qui le lui permettraient... Aucune issue, le vasistas était muni de solides barreaux, et dans le couloir, un mulâtre, sorte de géant, faisait les cent pas et montait la garde sans relâche.

Un matin où, engoncé frileusement dans la robe de chambre moelleuse qu'on lui avait procurée, le policier réfléchissait encore à

cette éventualité risquée, tout en parcourant les journaux qui ne parlaient que de son absence et des trois meurtres mystérieux, un bruit de voix attira son attention. Il provenait de la pièce à côté où, jamais, jusqu'ici rien de semblable ne s'était produit. L'oreille collée à la cloison près de l'interstice de la porte, Faber écouta.

La *Fille de Belzébuth* — car c'était elle — semblait en proie à une rage folle. Dans le flot de ses paroles, dont le prisonnier put saisir quelques-unes, son mauvais accent revenait constamment.

— Tu n'es qu'un monstre odieux ! hurlait la femme au comble de la colère, et grâce à tes idioties répétées tu nous fera prendre, tous !...

Un grognement inintelligible et rauque, se fit entendre alors. « Combien de fois ne t'ai-je pas averti de faire tes exécutions dehors? Non, tu ne m'écoutes pas... mais comme il s'agit de moi, je ne tolèrerai pas davantage ces folies ! Te rends-tu compte du danger qui est suspendu sur nos têtes ? Faut-il encore que je te le répète : la moindre faute de notre part peut nous coûter la vie... A toi également, bien entendu ! »

Encore ce grognement incompréhensible.

« A quoi servira donc le grand four que j'ai fait aménager et dont l'installation m'a été

une dépense considérable ? Compris, cette fois ? Va... mais si pareille bêtise de ta part, inadmissible, se renouvelle, je prendrai des mesures en conséquence.

La réponse se perdit, des pas s'éloignèrent et le silence se rétablit... Faber, intrigué au plus haut point, reprit sa place vivement impressionné par cette discussion. Quel était l'interlocuteur de la « Chauve-Souris » ? A quoi faisait-elle allusion ? Ce four... ?

Tel un promeneur égaré voyant s'ouvrir sous ses pieds un gouffre insondable où on le précipiterait d'un instant à l'autre, le détective, averti par un pressentiment douloureux, saisit mieux toute l'étendue du danger immense qu'il courait, malgré l'apparence de vie paisible et confortable qu'on lui créait.

— Le four... le four ! Je commence à comprendre...

Un frisson d'épouvante lui parcourut l'échine et il ne put s'empêcher de trembler sans même oser formuler à mi-voix la conclusion qui s'imposait...

Cette agitation nerveuse fut de courte durée. Très vite, il se ressaisit. Un plan se formait en son esprit qu'il projeta de mettre à exécution sans tarder. L'espoir le reprenait : tout, plutôt que de rester là torturé, sans savoir...

La *Fille de Belzébuth* avait bien reproché une faute à cet être inconnu auquel elle s'adressait, mais pas le crime, non... seulement de tuer les victimes au dehors ! Pourquoi, alors, prenait-elle tant de ménagements pour lui ? Le prisonnier se heurtait à cette énigme ainsi qu'à d'autres : qu'était devenu le vrai « Taureau » ? Cet homme, dont les grognements le faisaient frémir, était-ce ce vampire immonde ?

Plongé dans ses réflexions, l'inspecteur laissait errer ses yeux d'un meuble à l'autre et tout à coup il fixa une petite statuette de laquelle il s'approcha. C'était un instrument rêvé... La soupesant de la main, il put constater que cet objet en bronze massif avait un poids considérable en proportion de sa grandeur. Il représentait une divinité chinoise et un travail, d'une finesse extrême, donnait à ses contours une dentelure pointue et coupante. Sans se soucier de l'œuvre d'art qu'il tenait, Faber la mit dans la poche, assez large, de son vêtement d'appartement et sourit, satisfait.

Un regard à sa montre lui apprit qu'il était plus de midi. Koubi, le mulâtre gardien ne tarderait point à lui apporter son déjeuner...

Le policier attendit patiemment.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, puis la porte glissa livrant passage au géant qui

portait un plateau avec tout le nécessaire pour un couvert : vaisselle, aliments et vins fins. Son visage aux lèvres épaisses, au nez aplati et large, était sans expression ; cependant un court éclair de défiance passa dans ses yeux tandis qu'il s'approchait du prisonnier après avoir refermé à double tour.

— Voilà ! Tout ce qu'il faut... fit-il dans un français impeccable. Je reviendrai dans une demi-heure pour enlever les plats.

— Bien, dit Faber en s'efforçant de ne pas donner prise au moindre soupçon, bien que très ému, pose ça ici, sur ce tabouret.

L'autre, avant de s'exécuter, hésita ; et à l'instant même où il se décida, l'inspecteur brandit à toute force la statuette rapidement prise dans sa robe de chambre pendant que le mulâtre se baissait et la laissa retomber sur le crâne de ce dernier qui s'écroula, assommé. Il avait tout juste eu le temps de poser le plateau, fort opportunément, car sa chute aurait pu attirer l'attention.

— Ah ! tu as cru que je me laisserais faire ainsi, canaille ? fit l'assaillant en fouillant les poches de l'homme pour y trouver la clé. Un contact froid lui apprit qu'un objet utile lui tombait sous la main ; il l'attira : c'était un Colt chargé. Le détective s'en empara, alla vers le lourd battant qu'il ouvrit silencieusement et jeta un rapide coup d'œil : le che-

min était libre. Constatant que la victime gisait sans connaissance et refermant par mesure de précaution, Faber inspecta les alentours. De quel côté se diriger ? Il fallait agir vite, aussi prit-il une subite résolution. Mais un pas retentit dans l'escalier, on montait à l'étage.

Le policier n'eut que le temps de pousser la porte d'une pièce à côté de sa prison, là où la *Fille de Belzébuth* se trouvait auparavant, et d'entrer. Par bonheur, personne ne l'occupait. Il écouta : la démarche se rapprocha puis se perdit après qu'on fut passé tout contre le mur derrière lequel il était. Ouf ! Dieu merci ! le danger s'écartait, pour l'instant du moins... Il eut un premier mouvement : sortir de là. Mais, se ravissant, il regarda la chambre aux murs nus où s'était tenue, tout à l'heure, la troublante conversation.

A sa grande surprise, Faber ne vit point de meubles, à part une armoire imposante, non fermée. Cédant à une curiosité bien compréhensible, il l'entr'ouvrit pour contenir avec peine un cri de surprise : ce placard, à double fond, était vide.

Une ouverture, creusée à même la cloison, en profondeur, donnait sur un petit escalier en colimaçon. Le risque à courir en s'y aventurant parut grand à l'inspecteur, mais il s'y résolut cependant.

Les marches, hautes et étroites, lui faisaient craindre à chaque pas de se rompre le cou, et il y en avait tant que le détective renonça à les compter. L'inquiètude le gagnait, ses oreilles bourdonnaient terriblement un vertige le saisit et il dut s'agripper à la rampe en fer pour ne pas tomber.

Encore et toujours des marches... Plus il allait vers le sol, moins il faisait clair. Bientôt, des lampes à la lumière rouge remplacèrent celle du jour, et enfin ses pieds touchèrent terre. Mais... halte ! Là... ? Sa main serrait le Colt tandis qu'il se dirigeait vers une face hideuse et grimaçante, droit devant l'arrivant comme s'il s'apprêtait à l'abattre. Vite, il s'aperçut de son erreur ; ce diable énorme aux mains munies de griffes, les pieds ressemblant aux sabots d'un cheval, et sa langue écarlate pendante, n'était pas un être humain mais une statue plus grande que nature. On eut dit qu'elle voulait barrer le chemin, mais le détective, revenu de son étonnement, la considéra quelques instants.

Curieux travail, d'une conception audacieuse, d'un réalisme outré, exécuté en bois sculpté et peint. Le ventre, proéminent, fixa son attention.

— Quel nombril ! se dit à lui-même Faber, ne pouvant s'empêcher de poser sa main sur l'endroit en question.

A peine son doigt eut-il effleuré la statue qu'elle tourna sur son piédestal, découvrant un passage secret.

L'inspecteur avança vers la trappe mobile, et béante. A l'intérieur on aurait cru pénétrer dans la nuit éternelle, tant il faisait noir. Le premier pas esquissé, il le regretta et voulut retourner, mais le mécanisme fonctionnant à nouveau lui apprit que l'issue se refermait d'elle-même. Dans cette obscurité, il se mua avec précautions, eut peu à peu la notion d'être dans une grande salle sonore; au loin une petite lueur attira son regard, plus il marchait, plus elle se précisait. Arrivé au bout il discerna enfin l'objet de sa curiosité, la source de lumière : des lettres surgirent, comme suspendues dans l'espace, très hautes, dont les caractères flamboyaient comme des torches.

TEMPLE DU DEMON INFERNAL

lut-il, angoissé.

Mais, aussitôt, un courant d'air effleurant sa joue le fit se retourner. Un grincement... des pas que l'écho accentuaient... quelqu'un s'approchait...

VII

VISION D'HORREUR

Le bruit se fit de plus en plus distinct. Ce n'étaient pas seulement des pas pesants mais deux démarches qui se suivaient comme si le premier des arrivants en traînait un autre.

Faber réalisa que chaque instant qui passait pouvait être lourd de conséquences pour lui. Son réflexe fut de trouver une cachette, mais où se réfugier dans cette satanée obscurité au risque de se heurter à quelque obstacle et ainsi donner l'alarme ? Dans l'endroit qu'il occupait sa main toucha une encoignure, il s'y renfonça non sans avoir jeté un regard dans la direction de ceux qui venaient vers lui. Ses yeux ne distinguèrent d'abord rien, puis, habitués à ce noir, virent la faible clarté d'une torche encore éloignée que l'on portait.

Deux formes se précisèrent et le détective, retenant son souffle, prêt à décharger son arme si besoin était, se demanda avec anxiété ce que lui apporteraient les minutes à venir.

La lueur s'approchant, il put apercevoir

dans une demi-pénombre la salle de grandeur moyenne : toutes les tapisseries, tentures, meubles, étaient noirs. Aux murs, appendus assez haut, des ornements en soie brodée comme jamais il n'en avait vu, représentaient des allégories d'un caractère grossier aux sujets obscènes. Dans le fond, des marches accédaient à une longue table ressemblant à un autel ; derrière, un rideau partait du plafond jusqu'au sol — noir lui aussi — séparant la salle d'une partie invisible aux yeux du policier.

Des chaises, des tables, complétaient l'agencement de cet endroit, lieu de rendez-vous sans doute des membres de la secte.

Là, ils devaient se réunir, accomplissant les actes immondes de leur idolâtrie, honorant Lucifer par des sacrifices ou des orgies.

Mais le moment n'était guère choisi pour évoquer ces rites fantastiques ou essayer de les imaginer, car celui qui s'approchait, poussant des grognements inhumains fut assez près pour que Faber le détaillât à loisir, non sans effroi. Enfin, il allait connaître l'être auquel la « Chauve-Souris » avait parlé auparavant.

Tout d'abord, l'épouvante qui saisit le détective lui causa un choc si rude qu'il sentit un cri d'effroi s'étrangler dans sa gorge. Jamais il n'aurait cru en une pareille vision :

comment oser concevoir tant de laideur, de vulgarité et de disproportion qu'il y en avait dans cet anormal. Difforme, certes il l'était, et d'une taille élevée, mais pouvait-on le qualifier d'homme ou d'animal ? Il tenait des deux à la fois, par son aspect repoussant on eut dit d'une bête féroce tandis que ses gestes, sa manière de marcher se rapprochaient d'assez près de ceux de l'humain ou, plus exactement du singe.

La face bestiale aux yeux vitreux et fixes de poisson avait une teinte brune encore accusée par la barbe inégale qui l'entourait ; le front bas et étroit se perdait sous des cheveux hirsutes et d'une longueur telle qu'ils descendaient jusqu'aux épaules. Tout était répugnant dans l'expression du monstre, jusqu'aux lèvres énormes et entr'ouvertes pour laisser passer l'haleine forte et bruyante, évoquant un véritable gorille. Les membres, disproportionnés n'avaient pas l'adresse de ceux de ces animaux. Des doigts crochus terminaient les pattes aux longs poils dont les bras étaient plus grands que les jambes elles-mêmes. Son dos courbé indiquait qu'il eut pu se mouvoir aussi bien à quatre pattes qu'à deux ; d'une extrémité il tenait sa torche et de l'autre il traînait une masse informe que, bientôt, le policier reconnut pour être un corps humain.

Celui qui faisait l'objet de toute la préoccupation de l'homme-singe, semblait totalement inconscient, ou évanoui. Il n'opposait aucune résistance mais ses vêtements en lambeaux indiquaient qu'une lutte s'était probablement produite où le géant terrifiant avait eu sans peine le dessus.

Le monstre s'arrêtait tous les dix pas pour se reprendre et peut-être flairer cette proie de ses énormes narines qui parfois humaient l'air comme si une odeur inhabituelle les frappait. Puis, il reprenait sa lente promenade à travers la salle.

Faber, qui avait vu au Zoo des animaux de cette espèce à laquelle il le comparaît, n'arrivait cependant pas à l'accepter comme tel ; sa poitrine, velue, et son buste large ne portaient aucun vêtement bien que des pantalons le recouvrissent jusqu'à la ceinture.

Phénomène unique ! pensa le policier qui ne cessait de l'observer se demandant combien de temps allait durer ce terrible danger pour lui... L'individu s'approcha de l'autel, en gravit lentement les degrés tandis que la forme qu'il tenait toujours ne faisait montre d'aucun signe de vie. Alors, le gorille — ainsi le nommait Faber en pensée — déposa sur la table son fardeau, éleva un de ses bras pour se gratter avec l'autre étonnante patte, puis recommença à flairer longuement l'air

ambiant. L'homme-bête éleva par trois fois le corps inerte, puis le reposa ; ensuite il se mit à marcher autour de la table toujours en poussant ces étranges grognements comparables à aucuns autres, ponctués de cris hallucinants.

Le bruit fut-il la cause de ce que la victime revint d'un évanouissement prolongé ? Fort possible. Toujours est-il que cet homme d'un certain âge, se dressa brusquement, fixa l'homme-singe de ses yeux agrandis par une horreur indescriptible, et chercha à s'enfuir en articulant des syllabes sans suite tant la peur le paralysait. La patte velue et gigantesque s'abattit sur lui le clouant sur place.

Ce qui s'ensuivit alors s'exécuta avec une telle rapidité que Faber, qui se proposait de venir en aide à cet inconnu, impuissant à se défendre, ne le put.

Le gorille prit brusquement à sa ceinture un coutelas de larges dimensions ; puis, il saisit son prisonnier par les cheveux, et eut un geste de brute. L'appel désespéré et bref de l'homme fut coupé : l'autre, sans hésiter, lui trancha net le cou et... oh ! abomination! se baissa sur la plaie et but le sang encore chaud qui en coulait abondamment.

C'en était trop.

Lentement, le détective éleva son Colt et,

rassemblant tout le courage nécessaire, visa le monstre qui lui tournait le dos.

L'homme-bête eut-il la notion de ce qui le menaçait ? L'instinct, étrange faculté qu'il possédait peut-être au même degré que les animaux sauvages, le fit se dresser, repus et en alerte. Sa face hideuse aux yeux de poisson qui brillaient d'un éclat nouveau était maintenant juste en face de Faber, à quelques pas. Ce gorille possédait-il le don de voir dans l'obscurité ?

La main qui tenait le revolver s'abaissa ; une sueur froide trempait la chemise du détective qui voyait déjà sa dernière heure venue. Mais l'autre claqua de la langue à plusieurs reprises, se pourlécha les babines, laissant pendre sa lèvre dégouttant de sang, sans bouger. Des éclaboussures rougeâtres souillaient son corps velu sans qu'il s'en souciât. Faber avait compris l'inutilité de sa folle présomption : venir à bout seul de ce géant dont il ignorait les possibilités exactes. Et s'il le manquait ?... Non, décidément, il ne se sentait pas assez sûr de lui pour une telle tentative. Bien lui en prit... Une voix féminine retentit.

— « Gorille »... où es-tu ? Où es-tu, « Gorille » ?

Le policier crut reconnaître sans hésiter ces intonations qui provenaient d'assez loin.

En signe de joie, le monstre ainsi appelé, se remit à danser, avec sa torche, cette fois, tout en poussant de multiples grognements assourdissants. Ces manifestations prirent une telle ampleur que les murs tremblèrent en renvoyant un écho prolongé.

— Me voilà... J'arrive ! reprit-on de l'autre côté.

La *Fille de Belzébuth,* pensa Faber. Il s'attendait donc, toujours blotti dans son renfoncement, à la voir surgir par l'entrée même d'où il était venu puis par laquelle l'homme-singe avait fait son apparition, quand un étonnement sans bornes l'obligea à comprendre qu'il s'était trompé. On allait de surprises en surprises dans cette demeure: le timbre offrant une étrange ressemblance avec celui de la « Chauve-Souris » appartenait à une vieille femme, courbée en deux, se tenant péniblement sur une canne, aux cheveux blancs. Elle alla directement vers le monstre, avec un rire cruel :

— Ah ! ah ! Tu vaques à tes occupations, « Gorille »... Je vois, je vois... et suis arrivée un peu trop tard !

Un son qui pouvait être un hurlement de satisfaction répondit à ce cynisme.

— Bien, bien... « Gorille », je ne te fais aucun reproche, puisque tu l'as achevé ici... Tout est donc en ordre ! Ah ! fit-elle, après

s'être approchée de plus près, c'est Bagnault, cet imbécile de Bagnault ! L'un de mes amants... T'as bien choisi, j'étais lasse de sa présence. Quel naïf, qui pensait prendre mes sentiments au sérieux ! Je me suis bien amusée au début, après ça devenait agaçant... Ils s'imaginent tous que c'est vrai. S'ils savaient de quelle manière je me débarrasse d'eux, ils insisteraient moins, ah ! ah !

Elle tapa familièrement sur l'épaule poilue.

« Vois-tu, puisque tu as si bien travaillé, je te réserve une récompense pour cette nuit même. Ta prochaine victime sera digne de toi, j'attendais de voir si tu saurais nous éviter les ennuis, et dans ces conditions, je te fais un cadeau royal, magnifique... L'homme qui te servira à apaiser ta soif n'est autre que ce mouchard de la police... Il est persuadé que je l'aime, aussi ça me distraira de voir sa tête quand tu t'occuperas de lui... ah ! ah !

Les grognements soulignaient le contentement de l'homme-bête.

« Allons, à tout à l'heure « Gorille », prépare-toi, car une telle aubaine est plutôt rare... Je te quitte, emporte ça et mets-le au four.

....

— Il faut absolument que je mette un peu d'ordre dans mes pensées, se dit Faber quand elle fut partie, si cela continue, je deviendrai fou ! D'abord, les deux voix si semblables de la *Fille de Belzebuth* et de cette mégère... puis, quels sont donc les rapports existants entre l'homme-singe et celle qui a pris tant de soin de ma personne ? Pouah ! Atroce... tout cet imbroglio et...

L'inspecteur ne put poursuivre le cours de ses réflexions car le monstre chargeait le mort sur ses épaules avec une grande facilité et reprenait la torche pour repartir. Déjà, le détective s'attendait à le voir enfin disparaître par le même chemin qu'à son arrivée, mais il en fut autrement : le « Gorille » alla vers le rideau du fond, le souleva et s'en alla... Un silence profond régna alors, et l'obscurité complète devint lourde, plus intolérable à supporter.

Que faire ? Rester ? Cela représentait un danger imminent... (la femme n'avait-elle pas annoncé qu'il mourrait ce soir ?...) Et ce qui se produirait après, Faber ne le savait que trop. Le four...

Rien ne guidait ses investigations dans les ténèbres, et en tâtonnant, il n'avançait qu'avec lenteur. Nul autre moyen ne lui restait pour mettre à profit le temps précieux qui allait lui servir. Là... les marches, il les

compte : une... deux... trois, quatre ! Le voici près de la table, sa main s'y pose malgré lui, il touche une matière gluante... du sang ! Le sang humain d'un malheureux qui, il y a peu d'instants, venait de subir le sort qui lui était réservé ! Non... ne pas sentir cette table, aller plus loin...

Faber fait un détour, arrive auprès de la séparation de velours, la soulève doucement et pénètre dans l'espèce d'alcôve qu'elle dissimule. Personne... Seule une petite lampe bleue donne une lumière relative suffisante pour détailler l'endroit. Ses yeux errent sur les murs nus, vers une porte étroite qui est fermée, puis contemplent le plafond, haut au maximum de deux mètres pour revenir aussitôt au principal objet qui l'intéresse.

Un objet... non, plusieurs, car ce sont des vases qui l'intriguent, au nombre de sept. Urnes ou amphores d'un travail fin et délicat, de provenance chinoise à en juger par la forme et les dessins multicolores qui en font la décoration peinte. Ils s'alignent sur une seule rangée, tous de la même taille, posée sur un trépied assez haut, et chacun muni d'un couvercle arrondi.

Des brûle-parfums ? La pièce ne sent aucune odeur particulière. Alors ?... Faber, n'y tenant plus, les regarde de plus près et lit

les noms qui sont écrits sur une mince bande de papier collé après le vase même :

Dubois... Lefèvre... Garnier... Robinson... Voiran... Leroy... Terrade.

Le détective se répéta ces indications comme si elles lui rappelaient un souvenir confus, spécialement les patronymes de Lefèvre et de Dubois. Où et quand les avaient-ils déjà entendus ? Il eut même l'impression de les avoir prononcés...

Sa curiosité éveillée, sa main s'approcha de l'un des couvercles qu'il souleva avec des précautions infinies. Le vase contenait de la cendre.

Il remit le couvercle et vérifia s'il était bien à sa place comme il l'avait trouvé, semblant reculer si possible la minute où il devrait s'avouer la troublante explication qui se faisait jour en lui : ici reposaient les restes, les cendres, oui... des tués par la secte criminelle.

Maintenant, les noms revenaient à sa mémoire pour permettre à ses souvenirs de se préciser.

Lefèvre... Dubois et d'autres... la préfecture possédait leurs dossiers respectifs, c'étaient des disparus dont jamais on n'avait retrouvé la trace et pour cause !...

VIII

DANS LA MAISON SOLITAIRE

— Comme tu parais triste, Onésime ! fit Anna sur un ton de reproche. Encore des tracas ?

— Et comment ! soupira l'interpellé, tu ne peux t'imaginer par quels tourments je passe... Quand cela prendra-t-il fin ?

La jeune fille sourit à peine. Elle jugeait que son fiancé s'exagérait beaucoup ses soucis.

Véritable type de Slave, elle possédait de magnifiques yeux bleus qu'encadraient une chevelure blond-doré lui conférant un charme particulier. Andoulka — car c'était elle — avait une expression parfaitement heureuse ; cependant, son enfance avait été pénible, déjà. Agée de vingt ans, élevée après la mort de sa mère dans, le domaine paternel, Anna l'avait quitté deux années auparavant. Son père, fermier des environs de Brno, nommé Hlasta Vodraczek, ne parut

pas s'accoutumer à cette vie retirée avec pour seule compagnie, sa fille. Bien des femmes du pays, le voyant riche et encore en pleine force de l'âge, quarante ans à peine, jetaient secrètement leur dévolu sur lui.

Lui, de son côté, songeait sérieusement à se remarier et, malgré les supplications d'Anna qui redoutait une intruse au foyer, il ne voulut pas renoncer à son rêve. Finalement, Hlasta épousa une compatriote autoritaire qui rendit vite l'existence impossible à la maison.

La jeune fille, trop douce et dévouée pour se plaindre, souffrait en silence. Pendant quelque temps, elle supporta, résignée, l'orgueil de sa belle-mère mais, après une discussion âpre et violente, elle boucla ses valises et partit sans crier gare. Prenant le premier train qui allait vers un autre pays, la jeune fille débarqua en Allemagne et commença à chercher du travail. Dans une petite ville de Bavière, elle logea chez une famille où on lui confia des enfants à éduquer, presque une année. Mais Anna, qui avait toujours désiré connaître l'existence et l'animation des grandes capitales et surtout celle de Paris, décida d'y partir pour tâcher de se faire une vie en rapport avec ses goûts. Les débuts furent rudes mais, armée de courage et de patience, elle persévéra.

Rencontrant un jour, dans un dancing de Montmartre, Courtepipe, au hasard d'une rumba, elle fit sa conquête et dès lors, les deux jeunes gens sortirent ensemble, Onésime désirant se marier avec elle qui représentait la femme de ses rêves. Cela n'était encore qu'à l'état de projet, son maigre salaire ne lui permettant pas de fonder un foyer. Il redoutait plus que tout qu'Andoulka trouve un parti plus avantageux et ne le délaissât. Mais elle semblait partager ses sentiments et, fidèle, attendait patiemment son bonheur, se contentant de l'accompagner de temps à autre dans ses distractions.

Tous deux étaient donc dans un bal de quartier quand cette conversation fut échangée à bâtons rompus, Onésime paraissant ailleurs, distrait...

— C'est toujours à cet inspecteur que tu penses ? s'enquit-elle.

Il acquiesça.

— Oui. Si tu le connaissais, tu serais comme moi ! Quel brave homme !... Il se montrait plus humain, plus compréhensif que les autres et c'est à cause de cela que je me fais du mauvais sang. Ah ! si on pouvait le retrouver !

— Mon pauvre Onésime. Il me semble que ça ne te regarde pas, tu ferais mieux de ne plus t'en occuper, ces messieurs de la po-

lice se chargeront bien de lui venir en aide, crois-moi !...

— Ne comprends-tu pas mes remords ? Je suis coupable de cette disparition, et ça me fend le cœur !

— Peuh ! répliqua la jeune fille avec indifférence, les affaires de son fiancé semblant fort peu l'intéresser, ne te fais pas de mauvais sang, Onésime, viens... On va danser, ça te changera les idées.

Courtepipe hocha tristement la tête ne montrant aucune envie de suivre cette invite.

— Non... non, n'insise pas, chérie. J'ai le cafard, tu le vois bien ! Dans cet état, je ne suis bon à rien, d'ailleurs il ne faut pas que je me fatigue trop ce soir...

— Pourquoi ?

— Rien, rien...

— Connais ça ! Je parie que tu t'es mis dans la tête d'aller à cette pension de famille... A quoi bon tout ça, Onésime ? C'est te rendre ridicule, voyons !

— J'irai quand même, Andoulka !

Consultant sa montre et la voyant arrêtée comme souvent, il regarda l'horloge de la grande salle, puis se leva.

— Je dois partir, ma chérie, excuse-moi !

— Jolie soirée en vérité... Si je m'attendais à cela...

— Mais mon amour dès demain je viendrai te chercher.

— Tu ne songes pas à me laisser ici toute seule, je suppose ?

— Non, bien sûr; je t'accompagne jusqu'au métro.

Ils s'en allèrent, n'échangeant pas une parole pendant le court trajet. A la station, en la quittant, le jeune homme embrassa tendrement sa compagne, mais elle resta froide. Doutait-elle de sa franchise ?

— A demain, ma chérie !

— A demain, répondit Andoulka.

Courtepipe partit chagriné, ayant l'impression de l'avoir vraiment fâchée...

. . . . . .

Minuit avaient sonné quand Onésime parvint près de son but en vélo. Il se gara non loin de l'habitation et mit à sa bicyclette un solide cadenas, après l'avoir attachée à un tronc d'arbre.

— C'est plus fort que moi ! il faut que je le revoie, mort, ou vivant... marmonnait-il tout en se dirigeant vers la muraille.

Ce soir, le jeune homme, résolu à mener à bien son expédition, avait fait de longs et minutieux préparatifs : chaussures à semelles de caoutchouc pour éviter tout bruit, foulard dans sa poche afin de le nouer autour

de sa figure s'il ne voulait pas être reconnu et divers instruments susceptibles de lui servir. Deux revolvers dûment chargés et une lampe de poche complétaient avantageusement son attirail.

— Voyons, murmura-t-il, en arrivant au bas du mur, le tout est de le franchir, après on avisera...

Un coup d'œil sur les fenêtres lui apprit que deux d'entre elles étaient éclairées, tandis que le reste de la pension restait dans les ténèbres. Il ne fut pas long à commencer la réalisation de son plan : écrasant une cigarette qu'il venait de fumer, Onésime se vit arrivé à l'heure des grandes décisions. Après la muraille, adroitement, il lança une corde munie d'un crochet en fer qu'il avait apportée ; lorsque le câble lui parut assez solidement fixé, le jeune homme y grimpa, habile et leste. Un autre obstacle l'attendait en haut : des grilles pointues où l'on risquait de se blesser. Là encore, il sortit indemne, jugeant même cet effort moins difficile qu'on eut pu le supposer tout d'abord. Maintenant, dans la propriété, il s'agissait de se diriger. Noir complet...

— Que Dieu me vienne en aide, je n'aurai rien à me reprocher !

Déjà Onésime s'engageait résolument dans l'allée principale, quand il s'arrêta net : à

à son oreille exercée et au guet un bruit de galopade s'entendit distinctement qui lui glaça le sang dans les veines. Deux yeux brillaient à quelques mètres de lui, un son rauque le faisant frissonner sans qu'il put en définir la provenance. En l'espace d'une seconde, la vérité s'imposa à son esprit : il était perdu...

Quelle grave faute de sa part allait le faire échouer si près du but ? Un oubli, certes, dont il se rendait compte à présent : pourquoi ne pas avoir pensé à cette terrible bête qui, la gueule ouverte, les crocs menaçants, sa langue pendante, s'apprêtait à lui sauter à la gorge En effet, il suffisait du dogue de Mme van Hoeren pour l'anéantir en peu de temps...

***

L'idée de conservation, ce merveilleux instinct qui, plus vite qu'une volonté quelconque déclenche comme un mécanisme bien réglé le réflexe immédiat, lors du danger, fit agir Courtepipe.

Avec une rapidité dont il s'étonna lui-même, et avant que le dogue put y parer, Onésime l'abattit en lui assénant un coup formidable de la crosse de son revolver sur le museau. Pour le moment, ce geste de défense le rendait libre de ses mouvements ;

non sans pitié, il regarda la belle bête, étendue de tout son long sur le gazon, les pattes repliées. Pour se sauver il n'y avait pas d'autre solution, ce n'était donc guère le moment de s'attendrir sur un chien... Evitant de marcher sur le gravier crissant de l'allée, le jeune homme poursuivit son chemin vers la villa.

De loin, il voyait un encadrement gris-blanc sans bien se rendre compte de ce qu'il représentait, se détachant dans l'ombre. En le considérant de plus près, Courtepipe s'aperçut avec joie que cette large croisée fraîchement peinte était la porte-fenêtre du bureau directorial. Ce fut un jeu pour lui d'enjamber la barre d'appui et de s'y introduire. Sur le large balcon avançant au-dessus du mur bas, il s'immobilisa écoutant, le silence complet. Indiquait-il que tous dormaient ou annonçait-il de nouvelles surprises ?

A sa déception passagère, d'ailleurs, la croisée était fermée.

— Qu'à cela ne tienne !

Avant de devenir employé à la préfecture, Onésime exerçait le métier de serrurier ce qui devait lui servir dans cette circonstance imprévue. Il ouvrit à l'aide d'un passe-partout perfectionné de sa fabrication personnelle et rentra. Quelle chance ! Le premier

pas franchi, restait à se diriger dans la maison...

A tâtons, Courtepipe alla prudemment, trouva une porte qu'il tira et prit un vaste vestibule en s'éclairant avec sa lampe de poche. S'en remettant à sa bonne étoile, il commençait son voyage dans l'inconnu... Dans ce couloir, plusieurs portes, ce qui n'offrait rien d'extraordinaire puisque l'habitation devait loger des pensionnaires.

— Comment vais-je m'y retrouver ? se dit-il en avançant un peu plus loin. Mais, rien ne lui paraissant insolite, son audace s'affirma.

« En somme, ce n'est pas trop mal, ici, et si j'avais de quoi j'y vivrais volontiers, à moins que...

Des reflets inquiétants lui parurent de mauvais augure. Qui produisait cette lueur à quelque pas ? Le monstre vampire ou le diable lui-même ? Bravement, il éleva sa lampe et réprima un rire. Ce qu'on peut être bête ! pensait-il.

Nul ne le guettait au détour du couloir, simplement, dans l'obscurité, luisaient les ornements de cuivre merveilleusement astiqués de la grille de l'ascenseur.

— Voilà qui tombe à pic ! ça ne va pas mal, jusqu'ici...

Déjà il réfléchissait pour savoir s'il valait

mieux prendre l'escalier ou aller plus vite en haut en empruntant ce moyen, certainement silencieux, quand il constata que le mécanisme de la montée se mettait en mouvement. Quelqu'un, par conséquent, se disposait à descendre et avait appelé l'ascenseur. Que serait-il donc advenu une seconde plus tard si l'idée d'user de la cabine lui était restée ? Le plus prudent, pour le moment, résidait dans l'attente. Onésime éteignit sa lampe et compta les paliers où passait l'appareil, calculant qu'il s'arrêtait au troisième ou plus haut. Il entendit qu'on le prenait et la descente commença. Il n'eut que le temps de se cacher sous la voûte de l'escalier, en se courbant pour ne pas être vu ce qui ne l'empêcha nullement d'apercevoir dans la cage vitrée allumée pendant la marche, un homme mis impeccablement qui en sortait, une canne à la main. Visiblement cet inconnu se préparait à partir. Ce promeneur tardif tournait le dos à Courtepipe au grand regret de ce dernier qui désirait connaître ses traits mais dut se contenter d'observer son manège. L'autre, son chapeau sur la tête, ganté, appuya sur un bouton pour se faire ouvrir. A peine son doigt eut-il frôlé le battant qu'une ombre géante surgit derrière lui, lui sauta à la gorge et l'enserra de telle sorte que le témoin impuissant de cette scène eut l'impres-

sion que l'homme attaqué retombait étranglé. Que faire pour lui porter secours contre un tel adversaire même au risque de se trahir ? Courtepipe n'eut pas le loisir de mettre cette intention en action, l'ombre gigantesque entraînait sa proie qui ne se débattait plus — vivait-elle encore ? — vers la cabine qui remonta aussitôt.

A la faveur de cette lumière, le jeune homme distingua une face barbue, aux lèvres retroussées en un rictus mauvais, des dents avançantes et pointues, une crinière plutôt que des cheveux inégaux, tout cela dont la vue le rendait malade de peur.

Cette vision impressionnante disparut aussi vite qu'elle s'était offerte.

— Ouiche ! soupira Onésime, j'ai eu chaud ! Personne ne me croirait si je racontais une histoire aussi invraisemblable et pourtant, j'en jurerais ; on dirait que c'est Lucifer lui-même...

Une semblable rencontre lui prouvait clairement que la demeure cachait bien des choses louches. Quand il se retrouva seul, il resta coi, sidéré, n'osant esquisser un geste par crainte d'attirer l'attention de l'être monstrueux. Peu à peu, redevenant lui-même, il avisa de poursuivre ses pérégrinations.

Naturellement, la question ne se posait plus quant à reprendre l'ascenseur après l'autre

qui avait négligé de le renvoyer, en outre une extrême prudence s'imposait. Se glissant contre le mur Courtepipe atteignit les marches de l'escalier où il venait de décider de s'engager.

— Après tout, je ne suis pas un froussard... Pourquoi me laisserais-je arrêter par des apparitions, aussi fantastiques que celle-ci, puisque je ne cours plus le danger d'être repéré, tout au moins par cet homme-bête !

Jusqu'au premier étage, il monta sans encombres.

Il continua, ne voyant rien sur le palier qui l'attirât suffisamment. Lentement, un à un, posant ses pieds avec d'infinies précautions, Onésime gravit les degrés, lorsqu'au dixième, il trébucha, le manqua et roula sur lui-même pour dévaler jusqu'à l'endroit qu'il venait de quitter.

Bang ! En même temps, au rez-de-chaussée, on eut dit qu'un objet lourd tombait avec fracas pour se briser à terre en miettes. Un cri de surprise accompagna cette chute invisible, l'ascenseur redescendit alors avec une telle vitesse que Courtepipe crut entendre la corde se rompre. Il se pencha sur la rampe pour tâcher de savoir ce qui s'était produit, sans bien comprendre. En bas, l'enfer semblait déchaîné. Des hurlements, mêlés à des appels d'angoisse, retentissaient. Le jeune

homme ne vit qu'un atroce corps à corps qui s'était engagé ; deux silhouettes luttant farouchement... Mais cela ne fut pas de longue durée. Il y eut un râle affreux, des pas pesants qui montaient l'escalier et, sans qu'il put réaliser ce qui venait de se passer au juste, Onésime se rejeta de côté dans le corridor obscur.

Il était temps. L'on arrivait à sa hauteur, et il revit le monstre, portant cette fois-ci sur son épaule un autre fardeau. L'être laissait pendre ses bras ballants, semblant inerte. S'approchant malgré le risque qu'il courait derière le vampire hideux, le garçon, persuadé que la victime avait rendu le dernier soupir la considéra de plus près. Horreur ! Des cheveux, de longs cheveux de femme... Ainsi le géant de malheur l'avait sacrifiée sans hésitation. Etait-elle étranglée comme l'homme de tout à l'heure ?

Sans qu'il pu répondre à cette question un autre fait, terrible, se grava dans son cerveau lui causant une douleur comparable à celle d'une brûlure au fer rouge. Chancelant, affolé, Onésime reconnaissait la proie du géant ignoble : elle n'était autre qu'Anna, son Andoulka chérie...

IX

L'ÉVASION MANQUÉE

— Que faites-vous là ? demanda une voix enrouée à Faber qui se retourna et vit un homme derrière lui, sans savoir d'où cet intrus venait.

Il l'observait méchamment, portant un gilet rayé recouvert d'un large tablier ce qui permettait de conclure facilement que ses fonctions étaient celles d'un valet de chambre. Le policier l'avait déjà aperçu plusieurs fois, et savait à quoi s'en tenir à son sujet. Sur un ton ironique il répondit en dissimulant derrière lui son arme serrée dans sa main :

— Vous le voyez bien, il me semble ! vraiment, on peut s'instruire ici, surtout moi ! Ce que je vois me sera profitable... Quand on appartient à la police...

— Oui, c'est tout réglé ! répliqua l'autre sèchement, vous n'êtes qu'un sale mouchard. Venez donc, la patronne vous cherche.

— Fort possible ! Mais je n'ai nullement envie de la revoir.

— Qu'insinuez-vous ?

— Pas de bêtises, inutile de jouer l'idiot, haut les mains ! Et si tu bouges canaille, je te brûle.

Le Colt se plaça sous le nez du prétendu domestique avec une telle prestesse que celui-ci, effaré, obéit sur-le-champ.

« Voilà une petite surprise à laquelle tu ne t'attendais pas ! Je la réserve à des fripouilles de ton acabit, ricana le détective sans le perdre un seul instant de vue. Ecoute bien ce que je vais te dire car je t'avertis que ta vie ne tient qu'à un fil... Il s'agit de me montrer le chemin pour sortir d'ici, et dépêche-toi. D'abord, quel est ton nom ?

— On m'appelle le « Bouc ».

— Pas mal trouvé, mais donne-moi le vrai.

— Je n'en ai pas d'autre.

— Bon, on verra ça plus tard. Je le saurai... Maintenant, ouste, où je tire !

Ils se mirent en marche, Faber tenant toujours le bandit sous la menace de son arme et celui-ci n'osant se retourner.

— Où m'emmènes-tu par là ? fit l'inspecteur, méfiant en le voyant soulever le rideau de velours.

— Vers la seule issue, monsieur, il nous faut retraverser la salle.

— Il n'existe pas un raccourci ? Bizarre...

— Non, monsieur !

— Alors, file.

Dans cette obscurité, le détective tint son revolver sur les côtes de l'autre, pour parer à toute éventualité, et lentement, tous deux avancèrent.

— Tu n'as même pas d'allumettes ?

— Si, dans ma poche droite.

Faber les prit, en gratta une avec peine de la main gauche, ce qui donna une lueur inégale, mais suffisante. Bientôt il vit le panneau par lequel il était entré.

— Mets en marche le mécanisme de la statue.

Le « Bouc » hésita puis, sentant qu'il ne pouvait se dérober, s'exécuta. Un demi-tour du diable en bois, et tout revint à sa place normale.

— Monte devant, fit encore Faber lorsqu'ils parvinrent au bas de l'escalier en tournevis.

De nouveau, il alluma, gardant une certaine distance entre son guide et lui, sachant très bien que le valet de chambre pourrait lui décocher un coup de pied pour le bousculer.

Au premier, le domestique s'arrêta devant le mur accédant au placard truqué.

— Ouvre !

L'homme semblait parfaitement au courant des divers mécanismes de la maison, glissa

sa main sur une boiserie et ils se retrouvèrent dans la pièce.

— A présent c'est fort simple... commença le valet, en sortant d'ici monsieur, vous tournez à droite, prenez un escalier, allez tout droit au portail qui donne sur le jardin et...

— Me prends-tu pour un imbécile ? Non, sans blague ?... Passe devant, je ne partirai qu'avec toi, et gare ! T'entends ?

— Compris.

Le « Bouc » précéda Faber dans le couloir. Alors se produisit un bruit épouvantable de porcelaine cassée, de cris, puis une ombre passa portant un poids sur le dos.

— Que se passe-t-il ? Tu es au courant ?

Je n'en sais rien, monsieur !

— Quel est celui qui vient de monter ?

— J'ignore, monsieur.

— Ne nie pas, avec moi tu perds ton temps... Dis...

— C'est...

— Le « Gorille », sans doute ?

— Oui, vous le connaissez ?

— Je n'ai pas cette malchance et m'en passerai fort bien... Mais ce que je veux savoir, c'est de qui il s'agit. Car... il portait un homme !

— Monsieur a mal vu : une femme plutôt !

— Oh ! Affreux ! Quelle femme ?

— Je ne sais...

— Avance, cours ! Il faut que je délivre cette malheureuse et son salut dépend de ma rapidité d'action. Allons, imbécile, avance donc... puisque je te le dis ! Crois-tu que je plaisante ?

— Non, répliqua le « Bouc » avec un calme qui ne faisait présager rien de bon au policier, vous ne plaisantez pas.

— Ouste, plus de chichis... on parlera demain.

— Même pas ce soir ! La comédie cesse à l'instant, vous pouvez me tuer, c'est entendu... mais, comme vous le serez aussi, ça ne servira pas à grand' chose !

— Oui, mon brave, tu as raison ! articula une voix qui semblait très proche et dont l'accent était plein de sous-entendus. Baisse ton arme, cherri... Elle ne te sera d'aucune utilité.

— Oh ! C'est ce que nous allons voir !

Avant que Faber put viser, il sentit son cou pris comme en un étau, tant l'étreinte se resrait de plus en plus. Quand il tira, la balle partit au hasard, lui-même tombant en arrière sa tête allant cogner contre un meuble, et il sombra dans l'inconscience...

.....

— Voyons, ma mignonne, d'où sors-tu,

d'où viens-tu et comment es-tu parvenue jusqu'ici ?

Très pâle, les mains liées au dos, Anna garda le silence contenant difficilement la crainte qu'elle ressentait. La jeune fille se tenait debout, dans une pièce à demi éclairée par une lampe à abat-jour posée sur un guéridon auprès duquel une vieille était assise. Cette inconnue aux cheveux d'argent la considérait avec une curiosité croissante. Enfoncée dans un fauteuil moëlleux, elle laissa un temps s'écouler avant que de reprendre :

— Alors, petite... Fais-moi confiance, tu es toute jeunette et je pourrais remplacer ta grand'mère, à mon âge... Réponds, je te prie à mes questions. Tu as cassé une potiche en voulant entrer, et après ?...

Anna persista dans son mutisme renfermé.

« Quoi ? L'homme méchant qui t'a ramenée t'aurait-il causé une telle frayeur que tu aurais perdu l'usage de la parole ?

— Laissez-moi tranquille ! fit la jeune fille en fondant en larmes, je vous en supplie madame.

— Doucement, ne t'énerve pas, ça ne sert à rien.

— Je veux partir, sanglotait toujours Anna dans des syllabes entrecoupées. Ah ! Ce que j'ai vu est trop affreux... Si la police le savait !

— Belle ritournelle ! La police... Ne t'illusionne pas là-dessus. Précisément c'est la question qui m'intéresse, que sais-tu sur ce point ?

— Ayez pitié de moi, je ne vous demande que l'autorisation de partir et vous promets de me taire !...

— Bien sûr, bien sûr... mais il faut d'abord que je sache si tu étais envoyée par quelqu'un ou mieux, accompagnée, peut-être?

— Vous me laisserez, vrai, si je parle ?

— Puisque je te le promets, tu peux me croire. Alors ?

— Je suis venue toute seule.

— Voilà que tu te montres raisonnable, cela me plaît. Encore une seule question et après tu t'en iras. J'aimerais connaître la singulière raison qui t'a poussée à entrer dans ma propriété.

— Moi-même, je ne puis comprendre ! balbutia la fiancée de Courtepipe, ne pouvant se résoudre à trahir celui-ci. Une idée baroque qui m'est passée par la tête.

— Oui... un grain de folie, ma belle ! Peut-être... Mais assez de menteries : j'exige la vérité, en commettant cette imprudence tu étais parfaitement consciente de ton acte ; donc, sciemment, pour une cause dont tu gardes le secret, tu as pénétré intentionnellement ici, telle une voleuse. J'espère que ton

entêtement ne m'obligera pas à appeler l'homme qui te déplaît tant ?

Anna se jeta à genoux, se tordant les mains autant que ses liens le lui permettaient, avec une exclamation de détresse.

Au supplice, la prisonnière se voyait prise entre deux alternatives également dangereuses. La première, de dévoiler son véritable mobile ce qui, infailliblement perdrait Onésime, ou l'autre : s'en tenir à cette attitude au risque de devenir la proie de l'être qu'elle redoutait plus que tout. Au souvenir de cette vision horrible qui l'avait fait déjà s'évanouir, avant d'être amenée dans cette pièce, la jeune fille ne put tenir plus longtemps. Les mots sortaient d'eux-mêmes de sa bouche, couverts par des sanglots, et elle conta :

— Je voulais suivre mon fiancé qui m'avait quittée pour venir ici.

— Tiens ! Et... quelle est sa profession, à cet audacieux ?

— Il travaille à la préfecture.

— Tout bonnement ! Détective, hein ?

— Non... employé de bureau pour dire juste.

— Je ne vois pas ce qu'il venait faire chez moi.

— Mon pauvre Onésime — c'est son nom — avait dans l'idée que l'un des inspecteurs qu'il connaissait bien, M. Faber, devenu in-

trouvable, était séquestré par vous. J'ai cru que cela lui servait de prétexte pour me quitter et, afin de m'en assurer, me suis rendue à cette demeure sans plus tarder.

— Quelle histoire ! Comment as-tu fait pour le poursuivre à une telle heure ?

— J'ai pris un taxi qui m'a déposée tout près. Une corde pendait contre le mur et, sans réfléchir, je m'en suis servie. Probablement que c'était la sienne qu'il avait oubliée... De l'autre côté de la muraille, j'ai continué jusqu'ici, et m'en excuse, madame, car vraiment ce n'était pas raisonnable ! Vous me pardonnez ?

— Et Mélo, coupa brutalement la femme, comment se fait-il que Mélo ne t'ait pas arrêtée ? Incroyable !

— Qui est-ce ? demanda Anna sincèrement étonnée.

— Mon chien de garde, un dogue...

— Ah ! je crois me rappeler l'avoir vu, en effet, mais il se trouvait étendu dans l'herbe.

— Tout s'éclaircit ! vociféra la vieille en fureur, ton imbécile de fiancé a tué mon cher Mélo, le brave... avec lequel je n'avais rien à redouter ! Voilà pourquoi tu as pu rentrer ! Il me le paiera cher...

Elle tremblait convulsivement, les traits altérés et la bouche se pinçant de rage, octroyant un coup de pied à la jeune fille qui

la suppliait vainement après s'être relevée tant bien que mal. Anna retomba avec un gémissement.

— Pardon, pardon... madame ! Vous m'avez demandé la vérité, je l'ai dite, mais nous vous dédommagerons pour ce chien !

— Il est bien question de cette bête !

— Me laisserez-vous enfin m'en aller ?

— Tu divagues ? Dorénavant il t'est interdit de sortir de la pièce où l'on va t'enfermer. Ça te coûtera cher ta petite incursion dans mes affaires. Jamais tu ne franchiras le seuil de ma villa, jamais... tout au moins, en vie !...

Un sourire sarcastique se dessina au milieu des rides de ce visage haineux de la vieille. Puis, elle alla vers le couloir :

— « Bouc », viens, j'ai besoin de toi immédiatement.

— Me voici !

— Va, alerte les autres, réunissez-vous tous, et fouillez la maison, un homme s'y cache et il faut le trouver... Tu m'entends ? Il me le faut !...

.....

Lorsque Faber revint à lui, il ouvrit les yeux et reconnut la chambre même qui lui avait servi de prison les jours précédents. Rien n'y paraissait changé, mais une vive

douleur dans la région du cou lui remit en mémoire les événements encore proches. Sa tentative d'évasion avait échoué et maintenant, plus encore qu'auparavant, tout était fait en sorte qu'un second essai s'avérait impossible. Il l'eut envisagé que la réalité se serait chargée de l'en empêcher.

Un épais baillon lui tenait les mâchoires, rendant la respiration pénible ; non seulement il avait les jambes et les bras liés, mais tout son corps était entouré de grosses cordes qui le meurtrissaient. Etendu sur un divan, le policier put tout juste tourner la tête et constata que la *Fille de Belzebuth* et les siens redoublaient de vigilance. Il y avait un homme en faction à deux pas de lui que sa mise rendait aisément reconnaissable : celui-là même que Faber tenait en respect peu auparavant et qui, à présent, le surveillait.

Au geste du prisonnier, le prétendu valet de chambre le considéra avec une expression d'orgueil bête. Le détective savait trop bien quelle serait sa revanche ; tout en lui dénotait une haine mal dissimulée.

— Voilà à quoi cela rime de vouloir faire le malin ! commença le « Bouc » narquois, les rôles changent, hein ? Tu n'aurais jamais cru, mouchard, que l'on te materait... Il fallait voir plus loin que le bout de ton nez !

Le policier contempla cette physionomie

vulgaire et railleuse en ravalant les injures qu'il eut volontiers laissées échapper. Mais, même sans ce baillon, à quoi servirait de parler ? L'autre serait bien trop content de jouir de sa faiblesse. Tout était perdu, irrémédiablement ! Aucun espoir aussi présomptueux ou infime ne pouvait le soutenir qu'il fut... Nul ne saurait le tirer de cette geôle puisque personne ne la connaissait.

Les secrets la concernant n'existaient plus pour Faber mais hélas, il n'aurait pas l'occasion de les dévoiler... car la mort le hantait.

Si près d'un moment sur lequel aucun doute n'était plus admissible, Faber se souvint des heures les plus terribles de son existence. Maintes fois dans sa vie il avait donné l'exemple de son courage dans la lutte contre le crime, maintes fois il faillit y passer sans même évoquer les épreuves que la guerre lui infligea ; en qualité de sous-lieutenant, il avait combattu vaillamment, la grave blessure qui lui mit ses jours en danger laissant son empreinte dont il souffrait encore maintenant... Mais tout cela n'était rien en comparaison de ce qui l'attendait !

Déjà la seule évocation de l'être phénomène horrifiant lui inspirait plus de dégoût que ce qu'il avait vu jusqu'à présent. La pensée que cet odieux vampire pourrait le

saisir et l'égorger ainsi qu'une vulgaire volaillle, — brrr ! non... — lui était insupportable.

Tandis que le fil de ses souvenirs passait rapidement en son esprit, le « Bouc » le fixait d'un air moqueur. Ce geôlier, les mains nonchalamment enfouies dans ses larges poches et sifflottant, semblait défier le prisonnier. Celui-ci parvint à faire comprendre qu'on devait lui enlever son baillon.

— Tu veux parler ? Soit...

L'homme dénoua lentement le mouchoir ce qui permit à Faber de respirer largement.

— Tu te décides ? fit l'autre.

— Une seule demande à formuler.

— Je t'écoute, dépêche-toi.

— Jusqu'à quand ai-je encore à vivre ?

— Jusqu'à ce soir ! A minuit, on célèbre le Grand Sabat de *Belzebuth* et il est de coutume d'offrir à Lucifer quelques âmes damnées comme la tienne en sacrifice... Ainsi il en sera fait de toi, et le « Gorille » s'y entend dans l'art de... pffft! trancher la gorge...

Le « Bouc » accompagna ce langage d'un geste approprié.

« Sa lame est bien tranchante, reprit-il, aïe ! je ne voudrais pas la sentir de trop près ! Ça, non... à aucun prix !...

X

ECHAPPEE AU MONSTRE...

Les hommes s'écartèrent, reculant au fond de la pièce, leur mine faisant montre d'un effarement peu accoutumé. La vieille, véritable sorcière du mal, ne se gênait guère pour exhaler sa colère en un flot d'injures et imprécations multiples. L'apparence inoffensive qu'elle se donnait d'habitude, laissait place à une rage aveugle de mégère accablant son entourage de malédictions vengeresses. Avec sa canne elle frappait sur le sol tout en criant à tue-tête.

— Oserez-vous encore prétendre, bande de filous, qu'il reste introuvable ? Avez-vous perdu la raison ou votre lâcheté honteuse vous empêche-t-elle d'exécuter mes ordres ? Dois-je spécifier ce que cela signifie : un étranger ici ? S'il échappe, ç'en est fait de nous... Dans ce cas, je ne vois pour vous que le bagne à perpétuité et encore... la guillo-

tine, peut-être ! Voilà où votre veulerie nous conduira.

Ce discours ne fut pas sans produire une certaine émotion parmi les complices.

« Refuserez-vous encore de m'aider avec cette perspective d'avenir ?

— Nous avons fait au mieux, répondit assez bas l'un d'eux. Il n'y a pas de notre faute si cet individu reste invisible et insaisissable! Existe-t-il seulement ?

— Tais-toi « Jaguar » !

— Pourtant, « Chauve-Souris », intervint le « Taureau », c'est lui qui a raison. Il dit vrai, car moi-même ait participé aux recherches : ce gars n'est pas chez nous !

— Facile à dire ! haleta la vieille, vous vous êtes trompés. Il se cache dans la maison ou... a réussi à informer la police ! Je vous laisse à penser dans quel pétrin nous serons. C'est du propre !

— Pourquoi ne pas envisager une autre possibilité, remarqua le « Lion », rien ne nous confirme en somme que cet homme a pu entrer réellement.

— Et la corde ? Y songes-tu ?

— La jeune fille a bien pu la lancer elle-même.

— Tu te la représentes venant seule à bout de Mélo ? Non...

— Tout est possible voyons « Chauve-Sou-

ris » ! Réfléchissons calmement, ça ne sert aucunement de se bourrer le crâne ni de se monter.

— « Le Lion » parle sagement, opina encore le « Taureau », je partage sa manière de voir. La prétendue Anna — puisque tel est son prénom — a peut-être voulu nous induire en erreur et se payer notre tête.

— Non, vous êtes complètement idiots, tous ! Il s'agit de parer au plus pressé, car je pressens que le danger que nous courrons est grand. Tâchez d'obéir ou gare... Vous deux « Jaguar » et « Lion », veillerez dans le parc à ce que personne n'entre ou ne sorte. A la moindre alerte, il faudra m'avertir sans donner l'éveil, en croassant comme le corbeau. Déguerpissez immédiatement. Toi « Taureau », ton poste est ici-même pour guetter si ces deux-là appellent auquel cas tu viendrais me le dire sans délai, tu sais où...

Ensuite la vieille se tourna vers ceux qui restaient dont l'un était d'une corpulence exceptionnelle.

« Je vous charge « Hippopotame » et « Tigre » de m'amener au *Temple* la jeune oie blanche de tout à l'heure, on verra bien si elle daigne se montrer loquace. Je vais m'en occuper immédiatement et avec l'aide du *Démon* je lui arracherai la vérité. Elle n'est

peut-être pas aussi bornée qu'elle ne le paraît et mes arguments pèseront suffisamment pour l'encourager à filer doux! Car l'important, actuellement, est d'être fixé sur ce qui nous attend...

Toujours en brandissant sa canne, et gesticulant avec la « Chauve-Souris » expédiait ses acolytes de ses gestes autoritaires. On eut pu s'étonner, en un pareil moment, de la voir transfigurée par son rire éloquent. Mais les complices savaient trop bien que la *Fille de Belzébuth* se réjouissait toujours en projetant de mauvais coups...

.. ..

— Lève-toi, mignonne! fit quelqu'un qui surprenait Anna en posant sur son épaule une rude poigne.

Elle se retourna découvrant un homme très gros dont l'aspect n'eut paru que sympathique si un plissement de sa bouche n'avait suffi à déceler ses intentions et celles de son compagnon. La jeune fille se leva soumise, car elle savait par expérience qu'il ne servirait à rien de se révolter.

— Que me voulez-vous encore?

— Viens... Tu verras!

On l'entraîna, les deux acolytes la maintenant brutalement sans égard pour sa jeunesse.

— Laissez-moi! ne cessait-elle de répéter. La vieille dame m'a promis que j'irais chez moi.

— La vieille dame! ricana l'un, pas mal cette trouvaille... Tu vas être servie à souhait petite, t'en fais pas : justement c'est elle qui te demande.

Ces mots redonnèrent confiance à Anna qui entrevoyait un faible espoir voulant croire en la promesse qu'on lui avait faite.

— Certainement elle me délivrera de votre présence! conclut-elle.

— Oui, oui... probable!

Ils se poussaient du coude derrière la captive avec des clins d'œil entendus. S'en tenant à un silence obstiné les bandits la menèrent par un dédale de couloirs et de pièces qu'elle n'eût pu retrouver, puis tous trois descendirent un nombre incalculable de marches pour arriver en face de la statue.

A la vue du diable en bois sculpté, la malheureuse ne put retenir un cri de peur.

— Quelle naïveté! dit le gros, surnommé « Hippopotame », ma parole elle frémit devant un simple morceau de bois! Entre là, hop... pas de résistance.

Comme Anna ne se décidait pas assez vite à leur gré, les hommes l'empoignèrent et l'obligèrent à pénétrer dans la salle qu'elle découvrait seulement. Des bougies aussi

hautes que des cierges brûlaient sur l'autel qui tout d'abord, attira son regard. Dans cette lumière vacillante qui seule éclairait l'endroit, elle put non sans effroi détailler la salle avec son rideau, les meubles, et les signes cabalistiques.

Escortée de ses gardiens elle atteignit la table auprès de laquelle la mégère l'attendait toujours appuyée sur son bâton.

— Approche, ma douce... Pourquoi cette anxiété qui tend ta frimousse? Je suis là, pour te protéger...

Un faible déclenchement de sonnerie la surprit.

« Qu'est-ce? demanda-t-elle tandis que les deux complices se retournaient étonnés.

— On dirait que le mécanisme de la porte ne s'est pas rétabli... remarqua l'« Hippopotame ».

— Va donc voir, enjoignit la femme au « Tigre » qui s'éloigna aussitôt.

Examinant l'issue l'autre s'écria :

— La statue n'est plus en place, on dirait même que le fonctionnement en est détraqué. Je vais regarder par là...

Il manipula le bouton, rouvrit non sans difficultés et réapparut pour déclarer :

« Il manque de l'huile, je monte en chercher, ça ne sera pas long.

Le « Tigre » ne comprenait pas comment

le mécanisme avait pu se coincer car il haussa les épaules et s'attarda encore avant que de continuer son chemin. A peine son pied se fut-il posé sur la première marche qu'une main surgit de l'ombre, lui plantant un stylet entre les omoplates et cela avec une telle rapidité et tant de force que la lame pénétra jusqu'à la poignée. L'homme s'écroula comme une masse sans proférer une plainte tandis que son exécuteur — Onésime — amortissait de son mieux le bruit de sa chute. Peu après le « Tigre » expira.

— Numéro un! fit Courtepipe en retirant son arme de la blessure. Mais ce n'est qu'un beau début. J'en ai vu suffisamment pour dissiper mes scrupules et la pitié serait de trop ici. Œil pour œil, dent pour dent... S'ils me prennent je suis perdu donc, je n'ai pas le choix! Andoulka bien-aimée, ajouta-t-il en se redressant, patience... j'arrive...

.. ..

La « Chauve-Souris » n'avait pas attendu davantage pour s'en prendre à celle sur qui elle comptait beaucoup. Une longue expérience des êtres et surtout de la connaissance de l'âme féminine lui permettraient de tirer de cette fille le maximum d'indications en peu de temps. Du moins elle n'en doutait pas un seul instant. Tout avait contribué à im-

pressionner la captive : le diable à l'entrée, la flamme des candélabres sur l'autel et ce noir...

L'ambiance ainsi créée servirait à merveille ses desseins de créature démoniaque.

— Tu as avoué, petite, dit la vieille à Anna, que ce garçon au nom ridicule d'ailleurs, devait se trouver ici ?

— Oui... oui, madame!

— Et tu persistes dans cette affirmation.

— Mais... oui.

— Comment se fait-il alors, que l'on n'ait pu le surprendre?

— Ce n'est pas moi qui le saurais.

— Si je t'expliquais, moi? La chose est simple : tu as imaginé tout ça pour te rendre intéressante.

— Non, madame! Je vous jure que...

— Assez, perfide! s'écria la sorcière en frappant de sa canne. Tu m'agaces avec tes réticences et je me demande comment j'ai pu être assez bête pour user ma patience à t'entendre. Je n'ai pas de temps à perdre avec toi... Tiens, reprit-elle méchamment, regarde ce rideau qui bouge... Sais-tu ce qui se cache derrière? Je vais te le dire : le vampire! Il attend que je lui permette d'entrer et ne demande qu'à te prendre dans ses bras. Sors... « Gorille »... hi! hi! hi! Voilà celle

que je te réserve. Une jeune donzelle qui sera, je pense, à ton goût!

Un grognement puissant succéda à cette phrase et l'être phénomène apparut.

Son aspect plus repoussant et vil que jamais pétrifia Anna. La première fois, elle l'avait vu rapidement et s'était évanouie presque aussitôt maintenant cet espèce de singe lui paraissait plus terrible encore.

Il poussait des cris pour manifester sa joie.

— Oh! oh! gémit Anna en s'affaissant.

La malheureuse se voilait la face de ses deux mains pour ne plus voir. Ses paupières battaient et désespérée, elle conçut les véritables buts de la vieille qui semblait se repaître de sa douleur. Cette femme ne l'écouterait plus et la jetterait sauvagement à cet animal horrifiant. La « Chauve-Souris » s'avança vers lui, en effet, le touchant à l'épaule ce qui provoqua une affreuse grimace.

— Allons, caresse-la un peu pour voir... « Gorille »! conseilla la mégère.

Le géant s'approcha de sa victime folle de terreur levant sa terrible patte. A ce moment les deux témoins de cette scène, la femme et l'« Hippopotame », sursautèrent.

Que s'était-il passé? Les bougies venaient de s'éteindre brusquement plongeant la salle

dans une nuit complète qui laissait peser sur les trois personnages des menaces imprécises. La « Chauve-Souris » sortit la première de la consternation passagère qu'elle éprouvait et se précipita vers le commutateur mais aucune lumière ne se fit.

— « Gorille »... « Gorille »... « Hippopotame »! Etes-vous là? Que faites-vous?

Un râle affreux lui répondit, suivi d'une chute, de chaises que l'on renversait et de pas étouffés. Il y eut une fuite précipitée dans les ténèbres puis... plus rien...

La *Fille de Belzébuth* emplit la maison de ses clameurs angoissées alertant tout le monde pour qu'on lui portât secours.

Quand elle revint, accompagnée du mulâtre et des autres, une torche quérie en hâte à la main, elle crut défaillir mais se retint à l'un des hommes pour ne pas choir d'épouvante.

L'« Hippopotame » gisait dans une mare noirâtre et avait cessé de vivre. Le « Gorille » déchaîné dans son élément, se gavait du sang coulant abondamment de la blessure et claquait de la langue.

Mais la jeune fille Anna, principal souci de la mégère, où était-elle?...

XI

OU LE VAMPIRE S'EN MÊLE...

Une véritable panique s'empara de la *Fille de Belzébuth* et de ses compagnons causée par la mort subite et inattendue de l'« Hippopotame» suivant de près celle du « Tigre » dont le cadavre venait d'être découvert en bas de l'escalier en colimaçon

Cette terreur ne provenait pas tant des actes eux-mêmes, la « Chauve-Souris » n'attachant que peu de prix à une existence humaine, mais de la conviction ainsi acquise : l'individu errait réellement dans la demeure. Il ne résultait pas de l'imagination d'Anna et, fait plus grave, savait se dérober aux recherches fiévreuses entreprises. Cet homme redoutable non content de pénétrer les secrets de la villa camouflée en pension de famille, passait à l'attaque.

Selon les déductions de la mégère, lui seul avait pu enlever la jeune fille après s'être débarrassé des deux complices sans qu'elle

sut se l'expliquer. Faisant montre d'un sang-froid exemplaire, elle se reprit pour envoyer aussitôt le « Lion » et le « Bouc » avec le mulâtre à la poursuite des fuyards. Puis, elle s'approcha du « Gorille » qui persistait dans sa besogne destructrice dont la vue lui répugna peut-être pour la première fois. Lui frappant le dos à toute volée elle lui cria :

— Laisse ça, sale bête! N'en as-tu pas encore assez? Je te commande de cesser.

Sans changer de position, le géant tourna la tête avec un œil mauvais pour fixer la femme. Tranquillement il retroussait ses babines se pourléchant ainsi qu'un chien qui termine sa pâtée, puis il se dressa émettant un rugissement qui fit reculer vivement la « Chauve-Souris ».

Rarement elle se permettait de l'invectiver — car il comprenait parfaitement ses paroles — sachant pertinemment qu'on ne devait point le troubler lors de ses orgies sanglantes et elle jugea prudent de se radoucir. Il le vit et se battit la poitrine de ses deux pattes comme il aimait à le faire.

— Boum... boum... boum...

C'était son langage plus explicite encore que les sons habituels. On eut pu comparer ce manège à un roulement de tambour.

— Sois raisonnable. Tu auras mieux, c'est certain! La jeune fille, elle te plaît je pense?

— Boum... boum... boum...

Mais pour tenir une telle promesse il fallait d'abord reprendre la prisonnière au plus vite. La vieille savait que le vampire ne laisserait pas fuir une telle proie et le mettait à sa poursuite.

— Ça vaut la peine, « Gorille »... Va... Cherche cette innocente : je te récompenserai largement si tu me la ramènes.

L'homme-singe inclina la tête en signe d'acceptation, alla prendre une des bougies qu'on avait rallumées, fit quelques sauts grotesques et détala enfin à reculons.

La *Fille de Belzébuth*, restée seule dans la salle, le suivit du regard, puis récapitula les événements pour mesurer ses chances de réussite. Bien qu'elle ne se cachât pas la mauvaise posture où elle se trouvait ainsi que ses aides serviles, cette instigatrice du mal ne voulait pas douter de son pouvoir. La faiblesse qui l'avait dominée quelques instants faisait place à une recrudescence de férocité dont elle ne se donnait pas la peine de masquer l'expression. Sa vraie nature apparaissait cruelle et cynique, la partie dangereuse qui se tramait se hérissait peut-être de difficultés mais la passionnait en même temps. Une seule ressource : empêcher toute communication des fugitifs avec le dehors, qu'ils ne sortent de la maison à aucun prix,

et rien ne serait compromis. Oui... là résidait le salut de la secte et le sien. Il dépendait donc de la rapidité avec laquelle on agirait; et puis, un suprême atout restait : ce policier Faber. Grâce à lui beaucoup d'erreurs commises pourraient être réparées car — en supposant même que la situation s'aggrave pour devenir désespérée — un otage de cette valeur n'était certes pas à dédaigner...

.. ..

Onésime en nage, haletant, ses forces s'épuisant, sentait que sa course folle ne durerait plus longtemps. A l'aveuglette il s'était jeté sur la première issue venue, portant Anna qui heureusement ne pesait guère sur ses épaules. A la longue cependant, entravé constamment par des obstacles inattendus, le jeune homme faiblissait.

— Pourvu qu'on ne l'ait pas tuée sur le coup, se demandait-il anxieux. J'ai fait vite mais avec ces gens-là on ne sait jamais... Pour une victoire c'en est une, pourvu que ça dure! Après tout il suffisait d'avoir assez de présence d'esprit tout en agissant méthodiquement... Le « Tigre » lui-même m'avait montré le fil électrique correspondant à la salle, et je n'ai eu qu'à le couper tandis qu'un courant d'air opportun me servait. Je suppose qu'il devait y avoir une sortie se-

crète qui, pour une cause indéfinissable, produisit ce bienheureux hasard me permettant de reprendre Anna à cette vieille sorcière !

Courtepipe en effet, suivant avec effroi la scène qui succéda à la mort de sa victime, put profiter du désarroi des bandits pour s'élancer au secours de son Andoulka chérie. Déjà, il l'avait saisie quand on l'agrippa brutalement dans les ténèbres en le faisant trébucher. Une masse épaisse le dominait et il crut sa fin venue; l'autre allait-il l'étouffer?

Finirait-il donc lamentablement si près du but? Non... Onésime, dans un effort désespéré brandit son stylet et l'enfonça furieusement dans la chair débordante de l'« Hippopotame ». Il y eut un râle affreux, l'étreinte se desserra peu à peu et le jeune homme en profita pour s'enfuir à toutes jambes avec sa précieuse charge...

La course éperdue commença semée d'imprévu, sans repères dans l'obscurité opaque, menant Courtepipe jusqu'à l'extrême limite de la résistance humaine, épuisant tout son souffle. Jamais il ne se souvenait avoir éprouvé pareilles souffrances physiques.

Lorsque ses jambes lui refusèrent tout service, il s'arrêta la tête en feu et tout son corps tremblant. Puis, il posa Anna à terre ce qui la fit revenir à elle. Lentement elle se souleva et entrevoyant une forme auprès

d'elle, voulut exprimer la terreur qui la dominait; une main se posant sur ses lèvres l'en empêcha.

— Chut! Pas un mot, je t'en prie, ma chérie... C'est moi Andoulka, ne me reconnais-tu pas?

— Dieu merci! balbutia-t-elle... Tu m'as sauvée!

Le jeune homme sentit comme elle lui serrait la main avec une immense joie reconnaissante.

— Désormais, il n'y a plus rien à craindre, ajouta-t-il pour la rassurer car elle lui faisait pitié.

Mais sa voix qu'il essayait de raffermir n'était pas très persuasive.

« Es-tu capable de me suivre?

— Oui, oui... avec toi ça ira. Je me sens déjà mieux!

Anna se releva tout à fait et se pressa contre lui :

— Fuyons, vite... Protège-moi Onésime, ne m'abandonne pas surtout... oh!

— Oui, tout s'arrangera, n'aie pas si peur!

Une certaine fierté s'empara du jeune homme ressentant quelque orgueil à accomplir un geste chevaleresque. Il avisa au plus pressé :

« Le principal est de repérer où nous som-

mes, je n'en ai pas la moindre idée, poursuivons toujours...

— Comment faire? On n'y voit goutte?

— J'ai ma lampe de poche, attends. En tous cas, je suis armé donc ne crains rien.

L'endroit n'offrait rien de séduisant : on eut dit d'un passage souterrain dont la construction n'était même pas achevée. Les murs en brique formaient une sorte de voûte.

« Bizarre! reprit-il, j'ai du me tromper ! N'importe, il faut aller tout droit, au petit bonheur.

Il confia la lampe à sa compagne, lui passant son bras gauche autour du cou, tandis que de la main droite il tenait son revolver. Lentement tous deux avancèrent dans le passage, pour ne pas se laisser surprendre.

— Me diras-tu pourquoi une imprudence pareille a pu te mener jusqu'ici? Je te croyais rentrée et dormant.

— Je t'expliquerai tout plus tard, sortons... Je ne pourrais plus supporter le moindre choc!

— Brou... ou... ou... oum! Bou... ou .. ouh! Brou... ou... ou... oum! Brou... ou... ou... oum!

Les fugitifs s'arrêtèrent net.

— Qu'arrive-t-il? demanda Anna de plus en plus pâle.

— Rien, rien... dit Courtepipe en s'efforçant de la tranquilliser.

— Je reconnais sa voix! Il grogne, cet affreux monstre, c'est lui, j'en suis sûre! S'il rôde par ici nous sommes perdus.

— Non puisque je lui logerai une balle dans le crâne, tu verras.

— Restons là, il vaut mieux ne pas continuer.

— Le risque est pareil, observa Onésime, nous n'en sortirons jamais! Oublies-tu le malheureux inspecteur pour qui je suis venu? Ah! tu m'as tout gâché avec tes complications...

— Je le regrette, crois-moi! Mais un pressentiment me dit que ça va mal tourner pour nous...

— Tant que je serai auprès de toi il ne t'arrivera rien, j'en réponds! Viens, allons...

— Regarde ! Là... là... devant nous !

La bougie dans sa patte gauche, se martelant la poitrine de l'autre, les yeux de poisson manifestant quelque étonnement dirigés vers les amis qu'il éclairait l'homme-singe s'approchait en reniflant.

— Bou... ou... ou... ouh! Bou... ou... ou... ou... ouh!

Le jeune homme ne perdit pas la tête : élevant son arme, il visa : un claquement sec déchira l'air. Un hurlement semblable à

celui d'un lion enragé retentit et déjà Onésime s'apprêtait à tirer de nouveau quand il vit le « Gorille » ramper sur le sol. Il se précipita, persuadé de l'avoir touché à mort et quelle ne fut pas sa stupéfaction en constatant que l'adversaire n'était plus là. Seule la bougie éteinte à terre prouvait qu'ils n'avaient pas rêvé. Le vampire, telle une apparition fantômatique, s'était évanoui dans l'espace...

.. ..

— Qu'est-ce qu'ils peuvent trafiquer? s'inquiétait Faber seul à présent dans la pièce plongée dans l'obscurité car le « Bouc » avait éteint en s'en allant.

Résigné, le policier attendait l'heure du Grand Sabbat dont il serait le « clou » ainsi que l'en avait averti son géôlier. L'absence de ce dernier se prolongeant lui parut longue. Depuis le court entretien avec le valet combien de minutes, — trop lentes ! — s'étaient écoulées? La nuit avait repris ses droits et nul ne s'occupait de lui...

L'inspecteur, toujours ligoté comme un paquet se sentant ankylosé, ne pouvait que guetter les bruits qu'il percevait. Or, plusieurs fois, il avait cru entendre des pas pressés, des voix confuses et même des coups de feu... La maison semblait sens-dessus

dessous. L'avait-on oublié, lui? Peu admissible. La *Fille de Belzébuth* avait trop bonne mémoire. A maintes reprises le détective essaya de se relever, de desserrer les liens qui le comprimaient terriblement, bien qu'il fut libéré de son bâillon qu'on avait négligé de lui remettre, peine perdue!

Combien de temps durerait cette attente ?

A cette question qu'il s'était posée un nombre incalculable de fois une réponse vint enfin. L'éclairage électrique succédant à un grincement de serrure, l'aveugla. Habituant ses yeux à cette lumière crue, il revit le « Bouc » devant lui, mais le bandit n'était pas seul; le mulâtre Koubi l'accompagnait. Ce dernier, à la vue de Faber, rougit de colère et serra les poings en prenant son ennemi au collet.

— C'est toi qui as voulu m'assommer ! hurla-t-il. Je devrais t'en faire autant et ce ne serait que justice. Je me vengerai...

Sa violence était telle que le « Bouc » le repoussa de crainte qu'il ne mit sa menace à exécution.

— Allons, calme-toi. Pas d'imbécillités! Il faut obéir à la « Chauve-Souris » tu sais bien que celui-là est fichu. Plus tôt ou plus tard... Inutile de devancer les intentions de la patronne.

Puis il se tourna vers le prisonnier :

— Hé là, roi des mouchards... A nous deux !

En un tournemain il eut coupé les cordes qui retenaient les jambes du policier tout en vérifiant les autres liens.

— Monsieur l'inspecteur voudra bien nous suivre... ajouta-t-il ironiquement, je te préviens que si tu comptes nous jouer un sale tour il t'en cuira! File devant!

Il le mit sur pied d'une secousse, tandis que le valet renvoyait son complice.

« Je n'ai plus besoin de toi, il est sous bonne garde, pas nécessaire d'être deux pour s'en occuper.

— Adios! fit le mulâtre, et bonne chance... Tiens — et il s'adressait à Faber — attrape ça en souvenir de moi, tu ne l'as pas volé!

La brute asséna au malheureux un coup magistral dans l'estomac puis, satisfait, se retira.

— Alors, tu te décides à avancer?

Le « Bouc » interpellait sans ménagements le policier voyant qu'il ne bougeait pas.

— Comment le pourrais-je? Engourdi à ce point, il m'est impossible de me mouvoir!

— Quoi? On va t'aider un peu. Attends... s'exclama l'autre en le maltraitant pour le forcer à se traîner plutôt qu'à marcher.

Faber sentit un vertige s'emparer de lui, le geôlier furieux de ce retard l'invectiva pour l'obliger à se relever mais ses lèvres se figè-

rent. Le mulâtre venait de réapparaître, hors d'haleine, livide, les yeux agrandis par une peur inexplicable. Quel changement inattendu s'était produit en lui!

— Il est fou... il est fou! ne cessait-il de répéter. Sauve-toi « Bouc » si tu le peux...

— Qui « il »?

— Le « Gorille », je l'ai vu, je te le certifie, il est fou-furieux... Tu verras! Viens vite ou...

Trop tard : le battant volant en éclats. Le monstre ne grognait plus mais hurlait à la mort tel un chien, lugubrement. Sur sa peau brune le sang coulait, collant les poils et il vacillait comme un homme ivre.

Le vampire sauta à la manière d'une bête traquée, affolée et s'acharna après le mulâtre le faisant tournoyer au-dessus de sa tête pour le jeter à terre. L'autre ne se releva pas, assommé. Furieux, le monstre piétina sa victime la réduisant en bouillie sous son poids de géant.

En proie à une terreur grandissante le « Bouc » s'était enfui en appelant au secours.

Faber, témoin de ce carnage s'attendait à subir les atteintes de l'homme-singe qui sans doute lui réservait le même sort qu'au gardien. Le « Gorille » son œuvre de destruction accomplie et calmé à présent suivit une impulsion incompréhensible venant se poster en face du prisonnier qu'il contempla curieuse-

ment. Puis, il le saisit tel un poids plume et, le prenant à bras le corps, l'emmena. La patte terrible meurtrissait Faber lui causant des souffrances insupportables sans qu'il put rien faire pour s'en dégager.

Décidément, ce phénomène aimait à se servir de l'ascenseur... Parvenu là-bas, il appela la cabine, y déposa sa charge et la remit en marche pour descendre. Entre temps les appels du valet avaient alerté les autres et également la « Chauve-Souris ». A peine avait-elle vu ce qui se passait qu'elle tenta de dissuader le monstre de son mystérieux projet.

— « Gorille »... Que fais-tu là? Où le mènes-tu? Est-ce le moment de commettre d'irréparables bêtises? Je t'interdis de sortir.

Il la repoussa entraînant toujours Faber impuissant, et obéissant à son idée.

— « Gorille » !

Ce dernier effort ne réussit pas plus que les précédents : la *Fille de Belzébuth* ne ramènerait pas son protégé à la raison.

Le « Taureau » voulant entraver la fuite de l'homme-animal se vit brutalement bousculé ainsi que ses complices. L'être monstrueux arracha la torche que tenait l'un d'eux et se précipita dans le parc toujours entraînant Faber qui, malgré son extrême faiblesse ne perdit pas conscience. Dans une galopade effrennée, son ravisseur se mit à parcourir le

jardin en décrivant des moulinets avec son lumignon.

Les mâchoires serrées, se raidissant contre les traitements qu'il devait subir, le policier sentit l'autre s'arrêter enfin. Soulevé, puis projeté rudement sur le sol il alla choir comme une masse en se heurtant à une encoignure et eut l'impression que ses mains liées touchaient un objet dur et des lattes en bois.

Sans plus s'occuper de Faber que s'il n'existait pas pour lui, l'homme-singe lançait la torche à terre, se hissait sur une caisse assez haute qu'il tambourina de ses pieds nus. Peu à peu l'éclairage insuffisant permit cependant de distinguer que ce lieu servait de débarras car des ballots nombreux y semblaient entreposés. Caisses de toutes dimensions, emballages multiples étonnèrent quelque peu le détective. Celle où s'était installé le vampire attira particulièrement son attention. Deux mots s'y détachaient tracés en caractères d'imprimerie difficiles à déchiffrer au premier coup d'œil.

Non sans peine il parvint à lire :

Attention — Dynamite

XII

L'ARACHIDE LIBERATRICE

— Nom d'un chien ! C'est pourtant vrai ! Nous voilà dans le jardin...

Onésime, guidant toujours Anna, s'arrêtait pour s'orienter. La lune s'effaçant du ciel couvert laissait place aux lueurs encore incertaines du jour naissant. Cette pâle clarté de l'aube permettait d'entrevoir les silhouettes des arbres séculaires et la grille d'entrée. Quelle providence les mettait ainsi sur la bonne voie ?

Après la disparition du « Gorille », la jeune fille et son fiancé avaient continué leur marche, allant à la découverte et brusquement, ils arrivaient à un débouché : sortie étroite dissimulée sous un manteau de lierre. Là, ils escaladèrent quelques degrés usés en pierre et s'aventurèrent avec précautions.

Indistinctes, des voix résonnaient au loin dans la demeure. Anna rendit la lampe désormais inutile à son compagnon :

— Crois-tu que nous sommes au bout de nos peines, Onésime ? murmura-t-elle à demi rassurée.

— Nous verrons bien ! Le premier pas franchi, il s'agit de nous montrer prudents.

Parvenu au bas de la muraille, Courtepipe ne parut guère disposé à s'en aller, ceci à la grande stupéfaction de la Tchèque.

— Tu vas m'écouter, Andoulka, et te conformer à mes instructions sans discuter. La difficulté est de grimper sur ce mur car je ne possède pas de corde. Je vais t'aider : pose ton pied droit ici, n'aie pas peur.

Joignant solidement ses deux mains, le jeune homme en faisait un marchepied improvisé et continuait :

« Juchée sur mon épaule, tu pourras grimper là-haut sans te blesser, puis il ne te restera qu'à sauter légèrement de l'autre côté ; tu courras au poste de police le plus proche et préviendras les agents... Est-ce bien compris ?

— Quoi ? J'irai seule, Onésime ?

— Oui, je reste.

— Tu as tort !

— N'insiste pas, ma tâche est loin d'être terminée, et j'ai de quoi me défendre si l'on m'attaque.

— Quelle folie ! Ils te tueront... Viens avec

moi, chéri... Rien que la pensée de te laisser seul me glace d'effroi.

— Ta, ta, ta. Pas de protestations, monte en vitesse et ne t'occupe pas de moi. Nous perdons un temps précieux alors qu'il faut retrouver l'inspecteur coûte que coûte ! Suis mes indications, sa vie et la mienne dépendront peut-être de la manière dont tu les exécuteras. Monte... hop !

— Bon, j'y vais !

Elle rassembla tout son courage et, résignée, embrassa tendrement son fiancé avant d'obéir. Assez souple, elle se cramponna de son mieux, s'aidant des pieds et des mains pour atteindre le faite du gros mur, puis prit son élan pour sauter.

— Attention ! ne put qu'articuler Onésime qui écoutait anxieux si elle n'allait pas se blesser.

La chute douce du corps l'avertit que l'opération se passait comme il l'avait prévu. Ils se quittèrent, séparés par la grille à travers laquelle Courtepipe dit encore :

— Tu ne t'es pas fait mal ?

— Non, ne t'inquiète pas !

— N'oublie pas ce que je t'ai recommandé.

— Tu peux être tranquille ! A bientôt, Onésime... Sois prudent.

— Au revoir, Andoulka chérie !

Le jeune homme reprit la direction de la

villa, mais il n'eut pas le loisir d'aller bien loin : à quelques mètres, une ombre surgit devant lui. C'était le « Lion » qui venait faire sa ronde de surveillance. Mais Courtepipe réagit plus vite que son adversaire et avant que l'homme accomplit le geste de défense auquel il se préparait, l'envoya rouler sur la pelouse d'un « direct » adroit. Ce magistral coup de poing eut pu paraître suffisant pour assommer le bandit, mais Onésime, afin de l'empêcher de se relever, lui distribua quelques coups de crosse avec son revolver, bien appliqués.

Après s'être assuré que la brute ne bougeait plus, il se redressa satisfait :

— Numéro deux ! Celui-là ne me gênera pas de sitôt... Ça colle à souhait, mais le plus compliqué reste à faire, les difficultés ne feront que s'accroître ! Tant pis, j'irai jusqu'au bout...

Sans plus s'occuper de celui qu'il venait de mettre hors d'état de nuire, il avança dans l'ombre tout en réfléchissant : comment s'introduire de nouveau dans la demeure sans éveiller les soupçons ? D'autres bandits pouvaient fort bien se cacher derrière les bosquets pour se jeter sur lui le moment venu et le maîtriser... Le premier n'était probablement qu'un éclaireur ? Le plus sage serait

donc de contourner la maison afin de déjouer une surprise immédiate.

Cette résolution prise, l'intrépide garçon se glissa d'un tronc d'arbre à l'autre évitant le moindre bruit et de passer dans les coins éclairés, parvenant sans encombres à gagner le côté droit du bâtiment. Son plan l'incitait à ne pas s'exposer inutilement dans ces parages et il se souciait fort peu de s'y aventurer quand, une fumée âcre le prenant à la gorge, il fut obligé de lever la tête pour se rendre compte d'où elle provenait. Un nuage épais s'échappait d'une étroite fenêtre à la hauteur du premier étage.

Prompt à la décision, le jeune homme avisa le moyen de fortune dont il disposait pour savoir... Grimper dans l'arbre situé en face de la lucarne, dont les branches solides se penchaient jusqu'à terre.

Une... deux... trois ! Le voilà escaladant son perchoir improvisé et tortillant le cou pour distinguer l'objet de sa curiosité.

La verdure l'empêchant de le discerner, il écarta les feuilles qui gênaient sa vue et réussit à jeter un coup d'œil. Le choc qu'il éprouva alors fut tel qu'il eut toutes les peines du monde à conserver son équilibre... Vision inattendue devant laquelle nul n'aurait su retenir un sursaut de révolte.

Dieu merci, les circonstances avaient per-

mis qu'il n'arrivât pas trop tard pour intervenir dans le nouveau crime monstrueux qui se préparait à être consommé...

. . . . . .

Quelle situation tragique !

Une caisse de dynamite à moins de deux mètres de lui, plus loin, la torche qui brûlait se consumant lentement et dégageant cette fumée suffocante propre à l'asphyxier ! Cela n'était rien encore pour le détective en comparaison de la présence du vampire le guettant...

Faber jugeait ridicules les situations où il s'était trouvé auparavant en diverses expéditions qualifiées de dangereuses, à côté de celle qui s'offrait actuellement...

Mais l'homme-singe, ce monstre, que faisait-il ? Pourquoi ne s'était-il pas encore précipité pour lui sauter à la gorge et exécuter un massacre de plus ? La posture du « Gorille » n'accusait guère cette intention : il ne bougeait point.

Toc, toc, toc.

Les gouttes de sang frappaient sur le sol, coulant encore de la plaie perdue dans les poils collés. Sa respiration entrecoupée de ronflements prouvait qu'il n'était qu'assoupi. Epuisé de fatigue ou en raison de sa bles-

sure, l'ennemi sanguinaire dormait d'un sommeil lourd et bestial.

— La mort ne veut pas de moi, constata Faber sombre et découragé, mais la fin ne saurait tarder... Dire que jamais je ne pourrai me tirer de là, jamais !

Il fallait profiter cependant de ces rares instants qui lui restaient et tout tenter. Par quel moyen se libérer de ses liens ? A l'aide de ses pieds il s'arc-bouta tant bien que mal pour tâcher d'user les cordes contre le bois blanc de l'encoignure à laquelle il s'adossa ; hélas, elles étaient trop neuves et il dut abandonner cet espoir dont l'exécution eut demandé un jour entier et encore !

Crac !

Comment put-il commettre une telle maladresse ? Son pied avait heurté malencontreusement une planche qui dégringola en un fracas assourdissant. Le monstre sursauta et poussant un terrible grognement se détendit, considéra le prisonnier d'un air qui ne présageait rien de bon. Il s'approcha de Faber qui, à son tour, feignait de sommeiller. Mais entre ses paupières mi-closes, le détective observait le manège du « Gorille » ; à voir les pupilles dilatées et congestionnées de l'homme-singe, l'angoisse le paralysait. Le géant paraissait au comble de la colère, ouvrant sa gueule, retroussant ses lèvres : il allait se

venger de celui qui avait osé le réveiller si brusquement...

Exactement comme pour le mulâtre, un peu auparavant, il empoigna le malheureux inspecteur, le fit tournoyer un instant pour l'envoyer rouler sur le sol au risque de lui broyer les os.

— Cette fois, c'est la fin... l'inévitable ! pensa le policier.

Horreur ! Ce vampire allait-il satisfaire son besoin toujours renouvelé de sang humain ? Dans sa fureur, il s'empara du couteau passé à sa ceinture et l'agita frénétiquement. Sa face où la langue épaisse et pointue pendait, esquissa une grimace infernale, et brandissant l'arme de sa patte droite, il calcula son coup.

Déjà la poigne meurtrière s'élevait pour l'acte décisif quand elle se figea dans son geste : on frappait à la porte. Au même instant des appels pressants s'élevèrent. L'organe bien connu de la « Chauve-Souris » commandait :

— Ouvre, « Gorille »... ouvre donc !

Furibond de cette intrusion fort mal venue, l'être monstrueux lança rageusement son coutelas à la volée ; la lame se ficha dans le bois du panneau.

— « Gorille ! Entends-tu, c'est moi... Ouvre ! Nous entrerons de gré ou de force.

Il se détourna vers le battant sur lequel on tembourinait de plus belle tandis que Faber, plus mort que vif, ne savait pas lui-même s'il souhaitait l'incursion de la bande ou non.

La femme, lasse d'attendre, prit-elle les grands moyens ? L'instant qui suivit le confirma : la porte produisit des craquements comme sous une poussée conjuguée de plusieurs personnes, on entendit marteler dessus à toute force, et finalement elle céda, les morceaux tombant sur le sol pour faire place à une ruée vers le milieu de la pièce.

Avant que l'homme-singe put réaliser les intentions des comparses, il se vit entouré de la vieille mégère qui gesticulait avec sa canne et qu'entouraient le « Bouc », le « Jaguar » et d'autres que l'inspecteur ne connaissait pas.

Plus la Sorcière s'échauffait en parlant, plus la colère du monstre s'apaisait pour disparaître complètement ; il baissa la tête, évitant le regard sévère de la *Fille de Belzebuth*, ainsi qu'un enfant pris en faute. La vieille poursuivit :

« Les plus graves dangers sont suspendus sur nos têtes à tous et toi, tu t'amuses là à faire tes bêtises habituelles au lieu de nous aider ! J'ai été la première à t'ordonner de tuer ceux que je désignais, mais je n'admets pas d'insubordination dans un pareil moment...

Ses complices se taisaient, chacun tenant un revolver comme s'ils se défiaient du « Gorille » dont la soumission à la vieille semblait étonnante ; appréciant l'effet causé par ses paroles, elle s'en approcha pour effleurer de sa main la joue velue, la lui tapotant comme une mère à son fils :

« Tu te soumets, très bien ! Je vois ce que c'est... Mon intervention t'a empêché d'écorcher vif ce morceau de choix ? Tu t'en réjouissais, hein ?

L'autre émit un grognement approbateur. La mégère concéda :

« Eh bien, soit : vas-y ! Je t'autorise, mais que ton œuvre s'accomplisse vivement. Dix minutes, tout au plus... N'est-ce pas suffisant pour ce mouchard ? Tu ne le rateras pas, je suppose ! Allons-nous-en... reprit-elle en s'adressant à ses hommes, laissons-le seul. Il n'aime guère qu'on le dérange dans ses occupations...

Le jour pâle éclairait suffisamment cette créature cynique pour que Faber fut à même de distinguer l'expression mauvaise de ses traits lorsqu'elle conclut en se tournant vers lui :

— Adieu, l'énergumène ! Bel amusement, mon cher maître des détectives ! et toi, « Gorille », bon appétit...

L'interpellé avait suivi d'un regard triom-

phateur la bande qui s'en allait, conscient d'avoir manœuvré habilement pour ne pas perdre la proie qu'il s'était appropriée.

Juste à ce moment, le détective sentit quelque chose le frôler et venir tomber sur sa poitrine. Stupéfié, il dut se rendre à l'évidence : une cacahuète venait l'intriguer, tombant il ne savait d'où. Cet incident fit dévier sa pensée vers Onésime.

— Mon Dieu ! marmotta-il, s'il se doutait de tout ce qui m'arrive, ce sacripan !... N'était ce cauchemar actuel, je me mettrais à espérer rien qu'en voyant son fruit favori... Courtepipe est loin de se soucier de ce que je deviens, il dort sans doute du sommeil du juste !

— Bou... ou... ou... ouh ! Brou... ou... ou... oum !

Le vampire se chargeait de le tirer de ses illusions passagères. Boum, boum, boum.

Son geste devait indiquer un bien grand contentement.

Ayant récupéré son arme effilée, l'être hideux se pencha sur Faber qui ne put résister à une aussi violente émotion et perdit tout contrôle de lui-même comme le moindre contact avec la réalité. Les caisses, le plafond, les murs, dansaient autour de lui comme s'il était suspendu au-dessus d'un abîme... Rien n'existait plus hors la lame oscillante devant

ses yeux, prête à donner la mort. Il n'eut pu dire s'il avait crié alors, ou fermé les paupières, s'il s'était débattu avec ses jambes comme un forcené ou bien se laissait faire... Encore un souffle, un mouvement atroce...

Clac, clac, clac.

L'impression du policier fut que l'on giffiait quelqu'un à plusieurs reprises. Ceci suffisait-il à arrêter le monstre qui se raidissait à présent d'une manière si brusque, dans un soubresaut, qu'on l'eut cru touché par un courant électrique à haute tension. Ses mains battirent l'air comme s'il cherchait un appui, sa masse épaisse vacilla à droite puis à gauche, tandis qu'il se jetait vers le peu qui restait de la porte, mais épuisé ne l'atteignit point. Un tremblement intense l'agita convulsivement et tout son corps faiblit, se repliant peu à peu sur lui-même.

C'est à cette place où il venait de s'effondrer qu'on le trouva peu après.

— « Gorille » !

Des pas pressés annonçaient l'approche de la « Chauve-Souris » attirée par ce claquement inusité ; en effet, elle revint avec ses aides :

« Que se passe-t-il ?

Faber, lui, reprenait ses sens, comprenant que la cause inattendue du revirement subit de son agresseur ne pouvait s'expliquer que

par des coups de feu ; mais, ayant perdu toute notion de ce qui l'entourait, il ne s'en était pas aperçu tout d'abord. Quelqu'un avait tiré au moment décisif... mais qui ?

Cette même question, la vieille la formulait avec insistance en secouant son protégé, mais celui-ci ne répondrait plus jamais, son agonie se terminant. La salive sanguinolente coulait de la gueule immonde du monstre, étendu à présent les bras en croix. Le vil destructeur assoiffé du sang humain avait cessé de vivre.

— Mort ! Lui... On l'a tué, il est mort ! gémit la mégère dans une imprécation de détresse.

— Qui ?... fit le « Taureau » qui se tenait à ses côtés. Comment aurait-on pu le faire ? Il n'y a ici que le prisonnier et ses liens sont solides j'en réponds !

— Je n'en sais rien, mais on l'a assassiné... mon « Gorille » ! Lui que je chérissais tant...

La *Fille de Belzebuth* se répandit en blasphèmes, en jurons qui traduisaient la vive douleur que lui infligeait cette constatation ; mais, comme elle était une créature à part, elle se reprit aussi vite qu'elle avait paru se laisser gagner par ce désespoir.

« Nul autre n'a pénétré ici, cet acte ne peut venir que de lui...

Elle désignait le policier.

« Mes amis, vérifiez si ses poignets sont toujours ficelés.

Immédiatement Faber fut bousculé, remué en tous sens et enfin mis sur pieds.

— Non, les cordes sont intactes « Chauve-Souris », confirma le « Jaguar ». Ce n'est pas lui !

— Qu'importe, il nous a amené une malédiction avec lui... Depuis qu'il est dans ma demeure, des faits inexplicables se succèdent, il supportera donc la conséquence de la disparition de mon « Gorille ». Achevez-le, vous autres... Pas de pitié, j'attends ! Après on s'occupera de ses complices.

Il y eut une hésitation.

— Je crois que nous devons parer au plus urgent, protesta le « Taureau », or, ce n'est pas lui le plus à craindre pour l'instant... Fuyons, et emmenons-le comme otage. Si véritablement la police nous poursuit, il peut nous servir...

— Quelle lâcheté est la vôtre ! Non, j'ai dit et exige qu'il expie sous mes yeux, mais puisque vous êtes trop veules pour l'exterminer, je le ferai moi-même... Oui, moi... une faible femme !

— Arrière! grogna une voix venant de la fenêtre.

Tous regardèrent. Un revolver était braqué sur eux et on leur intimait :

« Jetez vos armes, levez les mains... Plus vite que ça !

Autant par stupéfaction que par peur, toutes les mains obéirent à l'ordre donné, toutes... sauf une, celle du « Jaguar » qui, au lieu de se défaire de son browning, tenta de s'en servir.

Courtepipe, dont la tête apparaissait nettement dans l'ouverture, prévint son intention et, une fois de plus, bien lui en prit : il appuya sur la gâchette, le bandit s'écroula à son tour et Onésime entra enfin dans la pièce tenant toujours en échec les criminels.

— Et maintenant, articula-t-il en mâchonnant après avoir coupé les liens de Faber sans perdre de vue une seule seconde ses adversaires, maintenant ô *Fille de Belzebuth*... si vous êtes capable de prier — quelle que soit votre idôle — profitez du temps qui vous reste : dans une minute votre cœur de pierre aura cessé de battre et votre cerveau dément ne pourra plus penser au mal : oui, je vais vous tuer... aussi vrai que je vous l'affirme à l'instant, chacun son tour !...

XIII

ALERTE

— Merci, mon vieux... merci mille fois ! s'exclama l'inspecteur, enfin délivré, en frictionnant ses membres engourdis. Sans ton aide je n'y serais plus...

— Pas de quoi, Monsieur Arsène ! Bien heureux de vous revoir en chair et en os.

— En ce qui concerne tes intentions vis-à-vis de cette femme, enchaîna le policier, il te faudra te modérer. Tu ne peux la tuer.

— Pourquoi cela ?

— Parce que la loi ne t'y autorise nullement. Seuls les juges décideront de son sort et celui de ses hommes, tu n'as pas le droit, Onésime, fais ce que je te dis !

Le détective ayant retrouvé l'usage de ses doigts, s'empara du revolver que le « Jaguar » avait laissé choir tout près de lui lors de sa chute mortelle, et tint en respect la bande.

— Tout cela est très joli, observa le jeune

homme, mais qu'allons-nous faire de cette vermine ?

— Menons-les au dehors, là nous aviserons au moyen de les envoyer au plus vite sous les verrous. Après, on perquisitionnera dans la maison et on découvrira des indices intéressants... Oui, c'est la seule solution, ajouta-t-il, mais la complication est de manquer de corde... Nous ne pourrions en venir à bout à nous deux, qu'en penses-tu ?

— Comme vous voudrez, monsieur l'inspecteur ! Allons, ouste, pègre... fit-il à la Chauve-Souris » et aux autres, en avant ! Et sachez que je suis bon tireur. Au moindre geste vous aurez votre compte...

Aucun d'entr'eux ne se le fit répéter, ils se le tinrent pour dit, sachant trop bien le sort qui les attendait et cette crainte les rendant lâches. Les yeux de la vieille lançaient des éclairs, semblant vouloir fusiller les deux compagnons, trahissant assez combien cette humiliation lui était dure à supporter. Elle fulminait mais avança, sans un mot, avec les autres dirigés par Faber et son sauveteur.

Courtepipe qui n'avait qu'un désir : quitter cette villa au plus vite, les activa :

— N'allez pas comme des tortues, ça ne sert à rien ! Grouillez-vous... Hé la, idiot... s'adressa-t-il au « Bouc » qui faisait mine de s'éloigner quelque peu, où vas-tu par là ?

Prétendrais-tu me jouer ? Ici, et sans rouspéter ! A droite, en vitesse... et si vous n'avez pas entendu des balles siffler à vos oreilles, cela ne saurait tarder !

Ils parvinrent ainsi au portail.

— Maintenant, il ne reste plus qu'un détail relativement minime et après ça va barder, Monsieur l'inspecteur !

— Ne te réjouis pas trop ! riposta Faber. Avec ces crapules, il faut s'attendre à tout... J'en sais assez pour pouvoir m'en méfier.

— Peuh ! ricana Onésime, plus d'obstacles, cher Monsieur Arsène... La partie est gagnée !

— On verra, mon garçon. Comment comptes-tu sortir, à propos ?

La traversée du parc s'était faite sans incident mais, parvenus à la grille, ils devaient constater qu'elle ne s'ouvrirait pas facilement, étant solidement verrouillée.

— Lequel parmi vous détient la clé ? s'enquit Onésime.

Silence. Le jeune homme se fâcha :

— Où est cette clé ? Faudra-t-il que je supprime l'un d'entre vous pour le savoir ?

Personne ne bougea.

« Bien. Je compte jusqu'à trois, et si votre entêtement persiste j'abats quelqu'un.

— Je l'ai ! fit alors le « Taureau ».

— Montre !

Le bandit avait toujours les bras en l'air et fit un mouvement de la tête :

— Dans la poche de mon veston.

— Très bien, ne bouge pas.

— Vas-y, Onésime... conseilla Faber. Prends-là, je les tiens !

— Entendu ! De quel côté est-elle ? demanda Courtepipe tout près de l'individu dont l'aspect pouvait le rendre comparable à une statue.

— Dans la poche gauche, vous verrez...

Le jeune garçon plongea sa main à l'endroit indiqué, mais l'autre n'avait attendu que ce moment avec une extrême patience pour attaquer. La poigne du « Taureau » s'appliqua fortement en pleine figure de celui qui l'avait approché et, avant que le policier ait pu défendre, son compagnon, on lui arracha de force son browning, Courtepipe subissant le même sort. Tous deux furent également maltraités.

Un rire strident éclata : la « Chauve-Souris » ne pouvait contenir sa joie.

— Bravo... Bravo ! mes gars, bien réussi... gloussa-t-elle, et juste à temps ! Si c'est tout ce que les représentants de la police ont à nous apprendre, je crois qu'il n'y a pas beaucoup à craindre d'eux. Avec des imbéciles pareils, nous aurons toujours le dessus. Le

comble, je vais vous le dire : au lieu d'un, nous en tenons deux à présent... Hi ! hi ! hi !

. . . . . .

— Décidément, fit Faber tandis que les membres de la secte le poussaient sans ménagements vers la maison ainsi que son compagnon, décidément mon cher Onésime, l'avantage change de camp avec une facilité déconcertante ! Si la situation n'était pas tellement tendue, je m'en amuserais presque : tantôt c'est nous qui avons le dessus, tantôt eux ! Cela devient invraisemblable... Je suis curieux de savoir à quoi nous aboutirons de ce train-là !

— Ne vous en faites pas outre mesure, monsieur Arsène ! répondit Courtepipe avec sa belle assurance, les muscles de son visage décelant une mastication appliquée ; j'ai déjà paré au plus pressé et tout s'arrangera.

— Tu mâchonnes encore, incorrigible ?

— Sûr, monsieur l'inspecteur ! Vous ne voudriez pas qu'après toutes ces péripéties je me prive de cette unique consolation, mes cacahuètes.

Il s'interrompit, s'adressant au « Taureau » qui venait de lui donner un coup pour le faire avancer plus vite.

« Hé là ! brute... pas de ça ! Si tu recom-

mences, je te casse la figure. D'ailleurs tu n'existes plus pour moi, ton sort est réglé ainsi que celui de tes copains.

L'autre salua cet avertissement d'un rire sonore et s'empressa de lui lier les poignets, un autre des acolytes s'occupant de Faber.

Sans se troubler, le jeune garçon continua ses remarques : « Je sais bien, monsieur Arsène, que l'arachide n'est pas votre fort, mais je regrette cependant de ne pouvoir vous en offrir... Vous verriez que ces fruits sont agréables au goût et propres à éclaircir les idées.

— Quoi?

— Voilà la meilleure blague que j'aie jamais entendue de ta part! Tu exagères, pourtant je dois avouer qu'affamé comme je le suis ton offre serait la bienvenue.

— Je vous garde ceux qui me restent, monsieur l'inspecteur, on trouvera bien le moyen de les déguster.

— Pensons au présent... Où nous emmène-t-on? s'inquiéta le policier.

Ils le surent peu après quand les bandits les forcèrent à regagner la pièce où se trouvait Faber lors de l'irruption de son sauveteur.

La « Chauve-Souris » avait-elle encore élaboré un nouveau plan digne de son esprit pervers? Très probable... L'autorité qu'elle

possédait sur ses hommes s'accusait en cet instant :

— Au travail, mes amis... Toi « Taureau », apporte le cordon Bickford puis reste auprès de moi. L'« Ours » — pour la première fois apparaissait aux deux compagnons cette face vulgaire — je te charge de t'occuper des sièges, tu dirigeras les opérations du déballage, il faut que tout soit prêt dans dix minutes.

On se serait cru dans une usine tant l'aspect de la pièce avait changé : des coups de marteau résonnaient, on tirait, retournait des caisses, chacun remplissant sa tâche avec ardeur.

« Qu'est-ce qu'ils vont encore fabriquer ? pensait Onésime.

Il vit bientôt sa curiosité satisfaite, le jour donnant maintenant une pleine lumière permettant de découvrir le contenu des caisses. C'étaient des armes dernier modèle, bien graissées et méticuleusement enveloppées. On attacha le cordon Bickford à la dynamite de telle sorte qu'elle put prendre contact avec une flamme d'une seconde à l'autre.

La quantité s'avérait largement suffisante au premier coup d'œil pour faire sauter toute la maison. Cela n'était guère rassurant pour le détective et son compagnon surtout qu'ils étaient proprement ligotés à des chaises sur

lesquelles on les avait obligés à s'asseoir, et placés à proximité de l'engin explosif.

Entre temps les adorateurs du Diable, sous les directives de la *Fille de Belzébuth* faisant preuve d'un sens aigu d'organisation et de prévoyance, s'emparèrent des armes, les chargèrent se les distribuant.

— Maintenant, à vos postes, dispersez-vous, commanda la vieille. Le « Jaguar » surveillera de la baie du bureau, l' « Ours » montera à celle du deuxième étage qui est un excellent endroit d'observation; toi, « Bouc » te rendras vers le garage pour en épier les alentours... Prends « l'Eléphant » avec toi, il peut t'être utile. L' « Aigle », garde la grille d'entrée et n'en bouges pas. Mais qu'aucun d'entre vous ne tire avant d'avoir entendu un coup de feu de ma part, allez!

Au fur et à mesure qu'elle parlait, les bandits s'en allaient et bientôt il ne resta plus dans la pièce avec la « Chauve-Souris » que le « Taureau » qui devait se tenir à ses côtés et les prisonniers.

— Permets-moi de te dire que jamais je n'aurais agis de la sorte, ne put s'empêcher de déclarer le « Taureau ». Pourquoi attendre les flics ici alors que nous avions largement le temps de fuir ? Espères-tu pouvoir te mesurer avec eux?

— S'ils réussissent aussi bien que ceux-là...

s'esclaffa la femme sûre d'elle-même, la lutte ne sera pas trop pénible!

— Singulière prétention dans notre cas. Ecoute, voici ce que je te propose : laissons les autres, ils se débrouilleront, et partons ensemble...

— Tu mériterais que je t'abatte comme un chien! répondit-elle avec un mépris hautain. mais un homme de plus ça compte, même s'il montre ta lâcheté! Je ne veux pas fuir, je reste attendant la bataille de pied ferme; le moment décisif est venu et je saurai défendre ma peau. Mais n'aie pas si peur, — et elle se radoucit — avant que de tomber entre les mains de nos ennemis, je préférerais allumer ce cordon Bickford qui fera de la bonne besogne et nous débarrassera de ces espions qui nous écoutent.

Elle désignait Faber et Courtepipe dans l'impossibilité de remuer.

— Comme tu veux, « Chauve-Souris ». Tu sais que je ne t'abandonnerai pas, seulement...

— Tu n'entends rien?

Des vrombissements de moteur devenaient de plus en plus distincts. Les yeux de la *Fille de Belzébuth* luisaient étrangement :

— Les voilà, à nous de prouver notre supériorité, car je ne me trompe pas, ce sont

bien les camions de la police... La sarabande commence!

.. ..

Des agents du poste de Saint-Maur, alertés en toute hâte par Anna, arrivaient à la villa sous les ordres du sous-brigadier Merlin. Ils se mirent en devoir d'encercler le parc afin que nul n'échappe le cas échéant.

En effet, à la suite d'une recherche fiévreuse et de sa marche fatigante sur cette route déserte dans le demi-jour, la jeune fille avait atteint le poste de police n'y trouvant qu'un agent endormi sur son siège. Elle le réveilla, le suppliant d'avertir ses collègues sans retard, et lui contant son aventure; tout d'abord, l'homme sceptique crut avoir affaire à une folle qui divaguait tant ses explications le surprenaient. Elle y ajouta force détails et supplications.

Ebranlé par les insistances réitérées de la visiteuse, et voulant en avoir le cœur net, le représentant de l'ordre consentit à mettre au courant M. Merlin, le réveillant par téléphone pour l'informer de cette histoire. Le sous-brigadier, venu rapidement de son domicile au poste, fit subir à Anna un interrogatoire serré. Elle ne put que répéter son récit et M. Merlin, quoique sceptique, se décida à acquiescer à son désir, prenant le chemin de

la villa accompagné d'une dizaine d'agents réunis par lui. La jeune fille monta dans la voiture avec eux et c'est ainsi qu'ils arrivèrent sur les lieux.

Il était sept heures du matin. La pension de famille de Mme van Hoeren avait l'apparence d'une bourgeoise et paisible habitation de banlieue, aucun bruit, personne aux alentours, tout semblant à son abord parfaitement calme.

Le sous-brigadier eut des regrets d'avoir accordé crédit aux racontars de cette gamine, du moins sa mine peu engageante paraissait l'exprimer clairement; ou bien, quelque sentiment de peur l'animait-il? En tout cas, il s'approcha de l'entrée avec une certaine méfiance, peu disposé à l'action.

— Allez, mademoiselle! Hum... hum, comment dirais-je, n'auriez-vous pas fait erreur, par hasard? Une impression me pousse à croire que vous avez exagéré légèrement...

— Non, non, monsieur... puisque je vous le jure! commença Anna avec volubilité : il n'y a pas un mot de trop dans ce que je vous ai révélé, c'est la vérité. L'horrible monstre habite ici même, et songez que mon fiancé s'y trouve encore! Je l'ai quitté là, près de la grille... Et aussi l'inspecteur Faber que ces gens retiennent de force à moins qu'il ne soit trop tard... déjà! Ah! mon Dieu...

La jeune fille fondit en larmes, ce qui rendait confuses ses explications mais parut convaincre enfin le sous-brigadier.

— Il me semble qu'il n'y a personne, on va bien voir! concéda-t-il.

Il appuya sur le bouton de la sonnette.

— Peut-être se sont-ils enfuis, remarqua Anna dans ses sanglots, ah! mon pauvre Onésime, où es-tu ? Quelle incertitude insupportable.

— Curieux! songeait en lui-même M. Merlin, rien ne bouge... Qu'est-ce que je prendrais si je me suis laissé mener à tort par cette jeune personne! Mon intuition me l'avait bien dit qu'elle m'induisait en erreur, et j'aurais dû l'envoyer promener.

Impatienté, il resonna ,plus fort et longuement cette fois. Enfin un pas retentit sur le gravier, au détour de l'allée l'« Aigle » apparaissait pour montrer son air renfrogné, et peu disposé à laisser pénétrer quelqu'un.

— Vous désirez, monsieur? fit-il passivement.

Merlin se trouva dans un cruel embarras ne sachant comment justifier sa présence; en vérité il ne possédait pas de mandat pour perquisitionner dans la demeure. Le temps relativement court qu'il prit pour répondre lui valut une seconde question plus directe de l'homme qui le scrutait, impassible.

— Vous appartenez à la police, sans doute?

— Heu... oui, justement!

— Je m'en doutais. Hé bien, vous feriez mieux de nous laisser en paix.

— Pas si vite! J'ai quelques questions à vous poser. Il paraîtrait que vous détenez ici même un de nos inspecteurs ainsi qu'un autre homme venu le secourir...

Un rictus au coin droit de la bouche, l'interpellé haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Déguerpissez!

— Pas avant d'avoir obtenu une réponse satisfaisante.

L'autre s'apprêtait à s'esquiver.

« Restez! tonna le sous-brigadier.

L'« Aigle » se retourna :

— Je répète, fichez-moi le camp.

— Dites-donc, ménagez vos expressions. Je trouve que ce genre de procéder est plutôt suspect. Si vous avez la conscience tranquille, ouvrez donc, on verra bien.

— Hé! ça vous plairait... riposta l'homme en se tapant sur le front. Non, mais, vous me prenez pour un toqué? Vous ouvrir? Jamais...

Et avec un ricanement sinistre, le bandit s'en alla le plus tranquillement du monde.

XIV

LES ONDES HILARANTES

— Allo, allo... Oui, Lavernier c'est moi. Ah! Bonjour Creuzas, vous vous y prenez de bonne heure, ce matin... Quoi? Parlez plus fort, là, j'entends à présent... Vous dites? Mais c'est... Où ça? Bigre!!! Si j'arrive, et comment! Dans dix minutes je serai à la préfecture... comptez sur moi.

Le commissaire raccrocha, perplexe puis appela son valet de chambre.

— Jacques, le petit déjeuner.

— Tout de suite, monsieur.

— Je suis extrêmement pressé...

S'habillant plus vite que de coutume et ne prenant pas le temps de terminer son café bouillant, M. Lavernier héla un taxi en sortant de chez lui afin de ne pas perdre une minute et arriva au bureau de l'inspecteur qui l'attendait.

— J'aurais juré que vous me lisiez un roman par téléphone, Creuzas. Au début j'avais

peine à croire ce que vous me racontiez! Quelles nouvelles?

— Aucune pour le moment, patron. Par fil, le sous-brigadier nommé Merlin m'a appris de Saint-Maur où il se trouve actuellement qu'intrigué par le récit d'une jeune fille il l'avait suivie avec des agents vers une habitation solitaire qui est gardée à vue; lui et ses hommes attendent des ordres... Du moins, c'est à peu près ce que j'ai pu saisir. On devrait s'en occuper d'urgence car il se passe du louche là-bas

— C'est mon opinion, acquiesça le commissaire. Il faut y aller sans délai. Choisissez quelques hommes d'attaque et en route!

Lorsque les voitures de la préfecture stoppèrent à leur tour devant la prétendue pension de famille, ceux qui en descendirent eurent l'impression qu'elle était en état de siège. Des renforts avaient dû arriver entre temps. Chaque façade aux fenêtres closes étant gardée par des agents postés tous les dix mètres, appartenant à la brigade mobile, casque sur la tête et leurs fusils en faisceau; bref, on eut dit des préparatifs de bataille.

Le sous-brigadier se détacha d'un groupe pour s'approcher de ses supérieurs auxquels il se présenta, puis il fit un signe à Anna trop bouleversée par ce qu'elle voyait pour songer à dissimuler son émotion, et qui se deman-

dait ce qu'on lui voulait. M. Lavernier, après avoir conversé à part avec ses collaborateurs, questionna la Tchèque en présence de l'inspecteur Creuzas. Elle ne put que confirmer pour la dixième fois peut-être ses précédentes déclarations.

Quand elle prononça le nom de Courtepipe, une exclamation jaillit spontanément des lèvres de l'ami de Faber :

— Saperlotte! Ce sacripan d'Onésime serait donc dans cette satanée boîte, lui aussi?

La jeune fille inclina la tête en signe d'assentiment.

— Hé bien, sa petite expérience pourrait lui coûter cher! Je me suis pourtant opposé formellement à ce projet; il a fallu qu'il vienne quand même fourrer son nez ici...

— Ces gens doivent être bien armés, renchérit M. Merlin en guise de conclusion, et paraissent résolus à vendre chèrement leur peau. Je ne vois pas d'autre solution que de prendre d'assaut la villa.

— Savez-vous combien ils sont? lui demanda Creuzas.

— Pas précisément, difficile à évaluer; dix peut-être ou plus... Ce sera un coup dur!

— Une seconde, fit Lavernier. Le principal est d'éviter toute effusion de sang dans les limites du possible, donc réfléchissons. Sous-brigadier, ayez donc l'obligeance de vous met-

tre en rapport avec les occupants, je désire leur parler personnellement.

L'autre accéda à cette demande mais nul ne se montra malgré ses coups de sonnette réitérés. On avait cependant l'impression que, derrière chaque croisée, une ombre se cachait épiant, l'arme au poing.

— Nous sommes assez nombreux pour passer à l'attaque, suggéra l'inspecteur.

— Pas encore! articula son supérieur à qui la tournure que prenaient les événements déplaisait fort. Leur entêtement est inadmissible, ils savent bien que tôt ou tard nous les aurons : essayez à votre tour, Creuzas.

L'interpellé se dirigea vers la grille d'un pas ferme pour tâcher de crier quelques mots mais on ne lui en laissa pas le temps : une fusillade nourrie l'accueillit, et il n'eut d'autre ressource que de se rabattre derrière le mur comme l'avaient fait ceux qui l'entouraient, pour ne pas être atteint.

— Eh bien, c'est charmant! Puisqu'il en est ainsi, on va adopter une autre tactique...

Cette réflexion venait de Lavernier qui avisait au moyen de forcer la grille exposée au feu des habitants de la pension. Il tint conseil avec Merlin et l'inspecteur.

— Il n'y a plus à reculer, confirma ce dernier, plus vite nous pénétrerons ici, plus tôt Faber sera délivré.

— A condition qu'il y soit... riposta le sous-brigadier, nous n'avons aucune confirmation à ce sujet. En l'admettant, peu de chances nous restent de le revoir vivant.

— Raison de plus pour se décider rapidement, fit Creuzas, l'attitude des occupants de cette propriété n'est-elle pas un aveu?

— Fort bien raisonné, convint le commissaire. Avant tout, je tiens à ne pas exposer mes hommes inutilement.

— Cette expectative ne peut pourtant se prolonger à l'infini, remarqua Creuzas quelque peu agacé de cette inaction, cela tourne au ridicule et notre prestige y perd...

— Cela aussi est juste. Mais que faire?

— Halte! J'ai trouvé... s'écria l'inspecteur. Une idée magnifique, mirobolante, la véritable solution : essayons l'invention de l'ingénieur Weber. Elle est extraordinaire paraît-il et susceptible de nous éviter beaucoup de peine; de plus nous cueillerons toute la bande sans qu'aucun ne puisse réagir.

— A condition que ce bonhomme n'ait pas exagéré. Vous avez confiance, Creuzas?

— Pourquoi pas? Il paraît sincère... et puis, nous ne courrons aucun risque tandis que la tentative peut aboutir.

— Bon. Prenez une voiture, filez à toute allure sur Paris et ramenez-le en vitesse.

— D'accord, patron...

— Oui, j'ai aussi entendu parler de cette trouvaille, fit Lavernier au sous-brigadier qui le quectionnait du regard, quand son collaborateur se fut éloigné; le préfet garde toutes réserves à ce sujet et moi-même ne tiens guère à me fier à ces trucs-là. Enfin, jamais M. Weber n'aura plus belle occasion de mettre en valeur ses *ondes hilarantes*... Oui, si je ne me trompe, c'est ainsi que se nomme son invention...

.. ..

Le rassemblement des forces de police avait attiré une foule de badauds qui observaient les faits et gestes des représentants de la loi.

Les journalistes, déjà informés, étaient accourus en compagnie de photographes et tout ce monde finissait par entraver la tâche des agents. Une animation inaccoutumée régnait devant la pension van Hoeren. Ceux qui avaient eu l'occasion de voir la propriétaire avant, et chantaient ses louanges, changèrent instantanément d'opinion. C'était à qui donnerait le plus de détails.

Certains avaient remarqué de luxueuses limousines stationnant auprès de la villa jusqu'au lever du jour, d'autres ayant aperçu des hommes du milieu fréquentant assidûment cet endroit faisaient part de leurs déductions, tous tombant d'accord pour conve-

nir que l'on aurait dû s'occuper depuis longtemps déjà de l'habitation aux louches allées et venues...

Le commissaire ne prêtait que peu d'intérêt à ces commérages tardifs y étant trop habitué pour y ajouter foi. Il attendait avec le sous-brigadier l'arrivée de l'inventeur et de Creuzas qui se faisaient désirer. Dans la villa, rien ne bougeait, on eut pu la croire inhabitée... Anna, le cœur lourd s'était blottie dans un coin, songeant à Onésime.

Tard dans l'après-midi, l'inspesteur Creuzac revint avec un homme de taille moyenne, brun, les moustaches coupées à la Charlot et de petits yeux vifs et pénétrants. M. Weber — c'était bien lui — portait une valise assez volumineuse qu'il maniait avec de grandes précautions et posa un instant le temps de saluer les policiers puis la reprit comme s'il craignait qu'on lui dérobât.

— Bonjour, monsieur! fit Lavernier. Mon collaborateur, qui m'a parlé de votre invention à laquelle nous allons avoir recours, vous a sans doute fait part de quoi il s'agissait. En deux mots, nous cernons ici une bande de malfaiteurs ayant de nombreux crimes à leur actif et il est de notre intérêt à tous de les prendre sans en laisser échapper un seul; comme nos agents risqueraient leur vie, nous voulons tout tenter avant : êtes-vous capable

de mettre ces gens hors d'état de nuire grâce à votre appareil des *ondes hilarantes?*

— Je l'espère, répondit modestement l'inventeur, et crois pouvoir l'affirmer... Seulement, il nous faudra attendre l'obscurité, mes ondes ne sont efficaces qu'après le coucher du soleil.

.. ..

— Hé bien, mon cher Onésime, te trouves-tu à l'aise dans cette position? Entre la vie et la mort... si l'on peut dire!

— Oh! monsieur Arsène! Je ne me plains pas... Nous savons que la délivrance ne tardera guère; la police doit savoir où nous sommes et il suffit de l'attendre patiemment.

— Ne sois pas trop philosophe! N'est-il point bizarre que nous n'entendions rien? Ce que je t'avais prédit est bien arrivé, nous sommes pris comme des rats malgré ton optimisme.

— Oui, oui... j'en conviens. Mais cela ne m'empêchera nullement d'être persuadé qu'on nous sortira de là. Ah! ma pauvre Andoulka, que devient-elle? Je doute qu'elle soit aussi patiente que moi...

Cet entretien eut lieu dans la pièce aux munitions où la « Chauve-Souris » et le « Taureau » les avaient laissés. La nuit était venue après de longues heures d'attente

anxieuse comme si on les oubliait, puis l'obscurité envahit totalement leur prison. Faber en conclut que les serviteurs du démon se livraient à des occupations plus urgentes et il était persuadé que ses collègues assiégeaient la villa.

Le policier en était là de ses pensées quand un brusque mouvement d'Onésime les interrompit :

— Monsieur Arsène! s'écria-t-il, regardez...

Une forte lumière décrivant des courbes comme si un phare venait de balayer le sol en l'espace d'un éclair.

« Ah! je savais bien qu'ils ne nous abandonneraient pas...

— Chut! coupa son compagnon, on s'approche.

Le « Taureau » fit en effet irruption, poussant ce qui restait de porte une petite lanterne à la main et suivi de la *Fille de Belzébuth*.

— Vous voilà, filous! s'exclama cette dernière, je tiens à vous apprendre que vos semblables sont tous des lâches; depuis sept heures ce matin qu'ils stationnent à l'extérieur, ils n'osent même pas attaquer...

— Ne criez pas victoire, la vieille ! protesta le jeune homme, ça va chauffer!

— Peuh... Je suis fixée, à présent!

Un sourire moqueur ponctua ces paroles. Faber plaça son mot :

— Chère madame van Hoeren, pourrais-je vous demander en qualité de pensionnaire de me faire servir à manger, je meurs de faim et ne me montrerai pas trop difficile.

— En un pareil moment? Tu ne manques pas de toupet, à la bonne heure! Calme cette famine en songeant qu'elle ne durera guère, ta fin ne saurait tarder...

Son complice, ayant posé sa lampe à terre, se tenait auprès de la fenêtre.

— Viens, « Chauve-Souris », on peut les voir d'ici... Ils sont venus en nombre, pour nous faire honneur!

Et il ajoutait :

— Ah! ah! Ils ont des phares, très ingénieux... Tous mes compliments! Zut, ils m'ont vu... fit-il vexé, en se retirant aussi vite qu'il le put.

Un faisceau lumineux l'avait éclairé et se rivait à lui, illuminant la moitié de la pièce.

— Quels imbéciles! s'exclama la vieille, ils pensent nous intimider mais ils se méprennent singulièrement!

Elle ne put continuer, sa voix étant couverte par un grand éclat de rire de son acolyte succédant à un faible bourdonnement presque imperceptible. Le « Taureau » donnait libre cours à son expansion bruyante,

riant à gorge déployée sans raison apparente. Courtepipe, presque en même temps, fut pris d'une semblable hilarité, à un tel point qu'il bascula sur sa chaise et tomba à terre.

La *Fille de Belzébuth*, prise à son tour par cette explosion de fou-rire incompréhensible prononçait des mots sans suite qu'aucun des assistants de cette scène burlesque ne se souciait de contredire ou d'écouter. Faber, pas plus que les autres ne devait échapper à cette joie maladive et insurmontable. Longtemps il avait rassemblé tous ses efforts de volonté pour ne pas y céder, mais en vain. Etait-ce de la folie, une épidémie?

— Ah! ah! ah! ah!

Jamais on eût imaginé entendre des éclats aussi frais et jeune dans la bouche de cette vieille!

— Pure folie... pure folie! lui répondait son prisonnier dans une excitation extravagante.

Son supplice et celui de Courtepipe étaient bien pires que l'énervement des deux complices car ils ne pouvaient laisser leurs membres s'agiter comme ceux des autres qui, de fatigue, tombèrent sur le sol l'un après l'autre, ne se rendant pas compte eux-mêmes de leurs gestes désordonnés et ne songeant nullement à se relever. Onésime faisait des sauts avec sa chaise toujours attachée à lui, et l'on se serait cru dans un cirque où les

clowns cherchaient à distraire par les plus abracadabrantes pitreries.

— Ah! ah! ah! ah;... ouillle... ouille... Hé! hé!

— As... as... as...sez! criait Faber n'en pouvant plus.

Les larmes lui coulaient, on eut juré qu'ils avaient fait un pari : le rire croissait, multiple, homérique... Et voilà que des échos en retentissaient de tous les coins de la maison...

Une épidémie? Non, cela tournait au désastre!

La « Chauve-Souris » se tordait toujours en des contorsions grotesques et les autres à bout de souffle haletaient, suffoquaient.

Et puis, cette démence, ces spasmes inextinguibles s'arrêtèrent comme ils s'étaient produits, tout d'un coup. Alors, cédant à une lassitude compréhensible, la nature reprit le dessus et les fit sombrer dans un bienfaisant assoupissement qui était leur seul désir immédiat : dormir...

XV

OU LA FILLE DE BELZEBUTH PERSISTE DANS SON MUTISME

Se sentant un nouvel Icare, Onésime se laissait bercer dans l'air au gré de la brise qui lui caressait doucement les joues et faisait flotter ses cheveux. Ah! Que c'était bon de se sentir voler tel un oiseau en imaginant une vision future : dans les siècles à venir, les hommes monteraient ainsi vers le ciel en s'aidant d'ailes perfectionnées... Lui s'étonnait de sa légèreté et du bonheur parfait qu'il éprouvait. Il ne souhaitait nullement redescendre vers la matérialité de cette foule qui semblait le regarder d'en bas avec de grandes manifestations. Mais était-ce de la joie ou des protestations? Cela lui importait peu. Seule la pensée d'Andoulka l'attendant lui permettait d'entrevoir le moment où il se poserait; quelle surprise elle éprouverait en s'élevant lorsqu'il l'aurait serrée, doucement

dans ses bras pour l'emporter en une découverte merveilleuse!!

Il ferait quelques acrobaties, une descente vertigineuse, un virage risqué et effleurerait juste le sol pour la saisir et l'emmener.

Mais... hop là! Un choc, la vision disparaît et Courtepipe se retrouve en face de la réalité... Cruelle déception : ce n'était qu'un rêve...

Les yeux du jeune homme s'ouvrirent, il passa sa main sur son front, mais sa tête lui semblait embrumée et ses membres gourds. Il jugea inexplicable de recouvrer l'usage de ses bras endoloris et crut se réveiller d'un sommeil de plusieurs mois... Peu à peu, il se rendit compte que son dos s'appuyait aux coussins moelleux d'une automobile et qu'un regard le fixait depuis qu'il était sorti de sa torpeur. La voiture roulait à vive allure et sans doute les cahots l'avaient secoué et réveillé. Quant au vent léger de ce jour d'été, la brise qui lui fouettait les joues par la vitre ouverte le remplaçait agréablement.

— Ah! garnement, un bon somme à ce que je vois... Comment va? disait aimablement Creuzas. En voilà une odyssée, vieux! Je crains qu'elle ne te prépare des suites lourdes de conséquences...

— Où suis-je? demanda Courtepipe, je ne

me souviens plus de rien! Et l'inspecteur Faber, qu'est-il devenu?

— Ne te tourmentes pas à son sujet, tout s'arrangera pour le mieux, seulement je voudrais être dans un petit coin quand le Préfet apprendra ton histoire... Quelle tête il fera! Ah! cela n'aura rien de drôle pour toi, mon bonhomme...

— Je ne mérite pas de reproches, monsieur Creuzas.

— Ouais! Ne t'avais-je pas déconseillé de t'en mêler, par ta présence tu as tout compliqué.

— Permettez, monsieur... D'abord, je n'ai causé de tort à personne et ne songeais pas, à mal.

— Oui ou non, m'as-tu désobéi en mettant les pieds dans cette villa en pleine nuit ?

— Oui... mais... vous comprenez...

— Facile d'inventer des prétextes pour cacher certaine curiosité intempestive... Tout à l'heure, tu vas raconter que tu as agis par devoir ?

— Justement, c'est celà que je voulais dire ! Il fallait que je délivre monsieur Arsène, et...

— Tu as fait du beau ! De quoi je me mêle..

Cet air bourru ne découragea pas Onésime qui tenait à connaître les détails de ce qui s'était passé pendant sa somnolence.

L'inspecteur semblait d'ailleurs affecter une

rudesse un peu exagérée, selon lui. C'est donc de son air le plus innocent que l'amateur de cacahuètes en croqua une négligemment et questionna :

— Qu'est-il advenu de la *Fille de Belzebuth* et des autres ?

— Cela te regarde-t-il ?

— Oui, vous ne nierez pas que j'ai joué un certain rôle dans leur repaire.

— Mon vieux, je ne te ferai pas languir : eh bien ! on les tient tous, sans exception, et les perquisitions nous donneront du boulot pour au moins trois mois.

— Bravo ! s'écria Courtepipe en lui serrant la main avec effusion.

Son compagnon fronça les sourcils :

— Que signifie ?

— C'est-à-dire... je suis content, je vous félicite... car la plus grande part de ce succès vous revient ! balbutia le jeune homme avec un rien d'amertume dans la voix.

— Ça va.

Haussant les épaules, le policier baissait le nez dans son cache-col peu disposé à prolonger cet entretien.

— Dites-moi, monsieur Creuzas...

— Quoi, encore ?

— Où est l'inspecteur Faber ?

— Il roule devant nous, ne vois-tu pas cette voiture ?

— Merci !... Mais, mais... Andoulka, ma petite Andoulka chérie ?

— Connais pas.

— Si, voyons... la jeune fille... j'espère qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux.

— Tu crois que ça me regarde, tes copines ? Le moindre de mes soucis, je t'assure...

— Vous offensez ma fiancée, monsieur Creuzas !

— Courtepipe n'est pas content !

Le détective lui frappa familièrement sur le bras puis éclata de rire : Mon cher garçon, je puis te dire qu'il m'est arrivé bien souvent de rencontrer des gens curieux au cours de ma carrière, mais tu les dépasses de beaucoup. Ceci sans vouloir te fâcher, naturellement ! Tu fais toujours le contraire de ce que l'on te charge d'exécuter, et non seulement cela : en plus de tes bizarreries, tu les corses par une incompréhension dont je m'étonne. Ainsi maintenant, idiot, sais-tu ce qui t'attend ?

— Vous m'effrayez, monsieur Creuzas.

— Si tu en avais la moindre idée tu ne tiendrais plus en place !

— Est-ce donc si terrible ?

— Magnifique, imbécile ! Le coup que tu as

mijoté en douce nous a émerveillés; que dis-je ? Tu as gagné le gros lot !...

⁂

Le tirage des journaux du soir comme de ceux du matin augmenta d'un jour à l'autre dans des proportions incroyables ; il n'y en avait pas assez pour tout le monde, le public assoiffé de détails ne se contentant pas de ceux qu'on lui donnait. La nouvelle sensationnelle circulait de bouche en bouche, chacun y ajoutant son impression personnelle ce qui ne faisait qu'embrouiller les dessous encore mal connus de l'affaire.

Cependant, parmi les membres de cette secte abhorrée, deux personnages retenaient plus que les autres l'attention des lecteurs : l'homme-singe, dont la photographie fut reproduite avec force commentaires et la femme énigmatique que l'on présentait sous ses différents aspects. Tour à tour, elle était une respectable directrice de pension de famille, Mme van Hoeren, surnommée la «Chauve-Souris» et *Fille de Belzébuth*.

Dans quel but avait-elle fondé ladite pension à Saint-Maur ? Mystère pour ceux que passionnaient ces révélations, mystère aussi pour les policiers que l'on croyait bien informés mais sans résultat. Or, le nouveau coup

de théatre qui devait remplir les colonnes des quotidiens n'allait pas tarder...

On avait en effet découvert que sous les apparences d'une vieille se déguisait une créature encore jeune et très séduisante, adroitement grimée. Grace à un produit chimique, elle savait se transformer pour les besoins de la cause, portant perruque et jouant son rôle à merveille. La véritable Mme van Hoeren possédait de magnifiques cheveux blonds, un teint de lait, des yeux lui conférant une incontestable beauté ; mais sa rouerie restait inégalable car, sa fausse identité établie, elle se retrancha derrière un mutisme farouche.

En vain le juge d'instruction, M. Letessier, lui tendit-il des pièges espérant la faire parler : peine inutile ; elle les déjoua, faisant preuve d'une intelligence remarquable. Ses complices observaient la même attitude renfermée quoique les charges ne manquassent point. Toutes ses présomptions contre la bande ne découragaient pas la terrible femme qui se croyait encore aussi forte que lorsqu'elle dirigeait les aides serviles de la secte.

Quel secret cachait-elle avec tant de soin en dépit des insistances des magistrats ?

— Vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, monsieur le juge, déclarait-elle invariablement à ce dernier lors de ses interrogatoires succesifs, je ne parlerai pas !

Et c'était vrai : l'accusée s'obstinait dans sa résolution. Son défenseur qui lui avait été désigné d'office, Me Barsac, ne put tirer d'elle aucun des éclaircissements qu'il sollicitait pour étayer une plaidoirie particulièrement délicate. On commençait à désespérer.

Cependant, au cours des investigations, de nouvelles preuves s'accumulaient contre elle, bien qu'il restât de nombreux points obscurs quant à son activité secrète. Les crimes que la bande et son instigatrice avaient sur la conscience nécessitaient des recherches incessantes, sans compter le dépôt d'armes et de dynamite dont on fit la découverte.

La secte avait-elle des ramifications en province ou à l'étranger, et quels étaient ses véritables desseins ? Ses membres servaient Lucifer, mais en quels rites et au prix de combien de sacrifices ? Le nombre des victimes restait indéterminé et l'on pouvait s'attendre à de pénibles constatations sous ce rapport. D'après les cendres enfermées dans les urnes, tout portait à croire qu'il ne serait jamais établi d'une manière définitive.

L'homme-singe dont on avait trouvé le cadavre suscitait de violentes polémiques. On ignorait tout sur cette bête humaine et des savants médecins et autres, cherchaient à lui créer des antécédents, pour le classer dans certaines catégories d'animaux ou de mons-

tres sans finalement y parvenir. D'où venait-il cet être dénaturé et redoutable ?

Dans la maison, les policiers avaient mis la main sur la bible profane — si l'on peut dire — des fervents du diable. Le plus surprenant était sans contredit ce *Temple du démon infernal,* construit dans cette habitation truquée, et dont nul ne soupçonnait l'existence. Un luxe inimaginable avait présidé à sa réalisation d'une conception unique ; il suffisait de le visiter pour concevoir que des sommes considérables avaient dû être dépensées à cet effet. Qui se fut douté de cela dans un coin de banlieue proche de Paris ?

Après le mur mobile du garage, on découvrit dans chaque pièce une sortie dérobée, des appareils électriques perfectionnés, microphones, etc., permettant aux bandits de communiquer entre eux avec la plus grande facilité.

Quant aux relations de la secte, des papiers fort intéressants permirent d'activer certaines dépositions.

Les seuls personnages manquants furent précisément les fameux clients imaginaires de cette pension de famille qui n'existaient — est-il besoin de le préciser ? que dans l'esprit astucieux de Mme van Hoeren.

Le ministre de l'Intérieur avait convoqué

le préfet pour s'entretenir longuement avec lui de cette affaire, ce dernier eut à son tour des conversations avec les inspecteurs Faber et Creuzas sans obtenir de résultat probant. Le juge fit venir ces deux amis à son cabinet à plusieurs reprises, consignant leurs déclarations qu'il donnait à noter à son greffier jusque dans les moindres détails. Il attachait une importance particulière aux réactions de la « Chauve-Souris » qui persistait à s'entêter dans son silence. On essaya de lui démontrer que la pitié des jurés ne jouerait que précisément si elle passait aux aveux complets, et qu'elle aggravait ses torts... Rien ne put la convaincre jusqu'au jour où la bombe éclata...

XVI

Courtepipe trouve sa vocation

M. Letessier, après avoir convoqué pour la cinquième fois Faber et Courtepipe à son bureau afin de leur demander quelques précisions quant à leurs péripéties mouvementées dans la villa, résumait avec eux ce qu'il disait être un roman d'aventures incroyable, quand ont vint le prévenir que la hautaine et muette Mme van Hoeren désirait lui parler d'urgence. Il donna l'ordre de la lui amener immédiatement dans son cabinet.

Les deux compagnons se levaient déjà pour se retirer discrètement quand ils furent retenus par le juge d'instruciton qui leur conseilla de rester.

— Vous êtes les uniques témoins des faits et gestes de cette femme, il me sera probablement utile que vous soyez là ; au reste, j'aurai besoin de vous confronter avec elle.

Ils reprirent leurs places, quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles M. Letes-

sier sortit un dossier et le consulta attentivement, puis on introduisit la prisonnière.

Elle entra, encadrée de deux gardes qui se retirèrent sur un geste du juge.

— Veuillez vous asseoir, madame, commença-t-il poliment. Vous avez exprimé le désir d'avoir un entretien avec moi, je suis prêt à vous écouter. Mon greffier, ici présent, notera tout, et ces messieurs, vous les connaissez... par conséquent, rien ne s'oppose à ce que vous parliez devant eux.

Tout en prononçant ces mots, il ne put s'empêcher d'admirer la beauté étrange de cette aventurière sur qui pesaient d'aussi terribles soupçons.

Celle que ses complices nommaient la *Fille de Belzébuth* évita le regard de ses victimes.

— Oui, je vois que la partie est définitivement perdue pour moi, déclara-t-elle, les yeux baissés, et cela à cause de mon imprudence impardonnable ! Mes jours sont comptés, je le sens, je vais bientôt mourir... A quoi servirait donc d'emporter mon secret dans la tombe ? Ce qui me pousse à agir ainsi, c'est les hommes que vous détenez au même titre que moi-même, ne doivent pas payer de leur vie des actes pour lesquels on les condamnerait à tort ; ils sont innocents, je suis la seule responsable. Mais votre justice ne m'atteindra pas.

La femme énigmatique respira longuement. Un silense lourd pesait dans la pièce et l'on n'entendait que la plume du greffier grattant la large feuille posée sous ses doigts.

Elle continua :

« Je ne veux pas trop vous importuner par des détails sur ma famille qui ne vous apporteraient rien de bien intéressant, ils ne font que me concerner personnellement et me sont pénibles à évoquer. Mes parents étant morts depuis longtemps déjà, j'éviterai de salir leur mémoire en mêlant leur nom à des enquêtes judiciaires.

« Sachez cependant que mon origine est bien hollandaise, ainsi que vous avez dû le supposer. Mon berceau se trouvait à Berkhout, petit village situé dans une contrée riante au bord du lac Zuider, où mon père exercait le métier de meunier. Il possédait là, à proximité de son moulin, une maisonnette où s'écoula mon enfance. Encore aujourd'hui, je me souviens avec émotion des jours heureux où j'y vécus avec mes parents. Bien que mon père portât un nom de consonnance hollandaise, il était Allemand, mais le modifia quand après son mariage avec ma mère, il se fit naturaliser. Cet homme possédait les qualités de ce qu'il est convenu d'appeler un bon travailleur, se sacrifiant uniquement pour sa famille, quoique aux manies quelque peu

singulières ; les gens qui le fréquentaient prétendaient qu'il avait des idées bizarres et moi-même j'étais trop jeune alors pour en juger... Notre vie fut paisible, comme réglée au chronomètre, d'une monotonie trop calme à mon gré, répondant mal à mes aspirations.

« Cependant, voilà qu'un beau matin, tandis que je me préparais comme de coutume à me rendre à l'école, mon père entra dans ma chambre plus tôt qu'il n'en avait l'habitude paraissant très abattu ; il me prit la main en me posant la question suivante :

« Que dirais-tu, Albertine, si le Bon Dieu t'envoyait un petit frère ?

« Je m'étonnai, autant de ces paroles que du ton de sa voix qui tremblait légèrement, et ne sus que répondre. Ce n'est que quelques semaines après que l'on me présenta celui qui devait être par la suite mon compagnon de jeux. Mais... horreur ! Moi, qui avais imaginé un bébé comme tous ceux que je connaissais et souhaitais secrètement qu'il me ressemblât un peu, dus me rendre à l'évidence : mon frère n'était pas à mon image, offrant plutôt des points de comparaison avec un animal. Profondément troublée, je constatai que sa tête semblait celle d'un singe et que son corps était couvert de poils. Ma mère pleurait comme éprouvant une peine inconsolable, et

je compris qu'elle avait honte ; mais le cœur maternel à des trésors de tendresse infinie. Loin de renier le fils à l'aspect terrifiant, elle le chérit davantage. Etait-ce sa faute à lui ? Non... Aussi Peter — on lui donna ce prénom — fut-il choyé doublement par nous trois, chacun s'efforçant de lui faire oublier l'injustice d'un cruel destin. Peter était muet de naissance et tout ce que l'on tenta pour lui redonner l'usage de la parole resta infructueux. Afin d'éviter de pénibles commentaires dénués de pitié à l'adresse de mon frère, nous le gardâmes à la maison aussi longtemps qu'il fut possible, mais à l'âge où ce manque de liberté lui pesa par trop, il se déroba à notre tendre sollicitude et devint la risée de la ville parcourant les rues de Berkhout au grand émoi de ses habitants. On le regardait comme un véritable phénomène et il ne manqua point d'offres alléchantes de directeurs de cirques et autres établissements similaires pour qu'il consentit à se produire en public ; bien entendu, mon père refusa toutes ces propositions. Des années passèrent encore, Peter grandit dans des proportions incroyables, atteignant la taille d'un géant en même temps que sa vraie nature bestiale se montrait ; il devint brutal, sauvage, féroce. Ses extravagances que sa force exceptionnelle lui permettait de réaliser contre notre gré représentaient de terri-

bles épreuves pour nous ; moi seule — fait curieux — il m'écoutait et c'est grâce à cet ascendant que j'avais sur lui que nous pûmes en venir à bout aussi longtemps. Je ne l'appelais plus que « Gorille » et il me suivait tel un chien fidèle, humble et doux. Cela ne devait pas durer : la première fois qu'il lui arriva de boire de l'alcool ses instincts reprirent le dessus, il entra dans une rage incompréhensible et se jetant sur notre père comme un fou, le tua presque dans un accès de démence. A la suite de cet incident nous dûmes nous résoudre à l'enfermer dans une clinique d'aliénés, la vie étant impossible avec lui... Ma mère, profondément affectée par les actes terrifiants de ce déséquilibré vit ses jours écourtés par le chagrin et mourut peu après.

« Seule au monde, et comme ils m'avaient légué une assez belle fortune je résolus de simplifier mon existence, vendis tout et partis pour de longs déplacements, emmenant avec moi le « Gorille » pour lequel j'éprouvais une grande pitié. Je m'efforçais de le cacher le plus possible, essayant de le considérer non comme un être taré mais ainsi qu'un humain. Nos voyages nous menèrent en Italie où je me fixai pour y vivre plusieurs années. C'est là que je fis la connaissance d'un savant aux dons extraordinaires qui pratiquait l'alchimie et possédait une documentation unique sur les

sciences occultes. Il s'intéressait également à l'astronomie, étant à mes yeux un être génial; je sus à la longue que le signor Lucio Petroni -- tel était son nom — rendait au démon de l'enfer un culte assidu. Ses connaissances étendues m'intéressèrent ou bien, son étrange personnalité exerça-t-elle sur moi une attraction irrésistible, je ne sais ; peu à peu il m'initia à ses secrets, m'invitant souvent dans son habitation aux environs de Rome, qui pouvait se comparer à un musée. Ses livres rares, son laboratoire, contribuèrent à m'y faire revenir à maintes reprises, et j'accomplis alors le premier pas vers un monde inconnu pour moi jusqu'à ce jour... Notre amitié ne fut que de courte durée. Mon frère, que j'amenai avec moi à l'occasion d'une expérience nocturne le tua sauvagement avant que j'ai eu le temps d'intervenir. Cette circonstance tragique m'obligea à quitter l'Italie précipitamment en sa compagnie pour éviter toutes complications. Avec Peter, je parvins à Paris au prix de ruses qui me permirent de ne pas être inquiétée mais je me souciais fort peu de m'installer dans cette ville bruyante où le «Gorille » eut encore accompli quelque forfait ; visitant la banlieue, j'élus domicile dans cette maison de Saint-Maur que le reste de ma fortune me permit d'aménager selon mes goûts et où j'espérais vivre tranquille. Là Peter joui-

rait d'un vaste parc que de hauts murs bâtis à cette intention déroberaient aux regards indiscrets et qui écartaient ainsi toute velléité de fuite de sa part. Pour tremper ma solitude forcée il me fallait un but. Le signor Petroni possédant dans la capitale des relations parmi une société choisie d'Italiens et de Français qui, comme moi, cherchaient une religion neuve qui répondit à leurs besoins. C'est ainsi que je pus réunir des hommes ayant tous le même idéal et fondais une association des adorateurs de Lucifer, secte répandue aujourd'hui dans de nombreux pays et d'où les femmes étaient exclues. Pour pouvoir agir en toute tranquillité, je transformai ma demeure en conséquence : à l'extérieur, c'était une honorable pension de famille, au-dedans le *temple* que vous connaissez. En vérité, lorsqu'un inconnu me demandait pension, je refusais toujours alléguant le manque de place ou divers autres prétextes, pour ne loger précisément que les membres de notre groupement venus des quatre coins du monde ou de la province.

« Maintenant, monsieur le juge, puisque j'ai commencé j'irai jusqu'à la fin. Après avoir résumé brièvement mon passé ce qui m'offre peut-être pas grand intérêt mais me paraissait indispensable, je dois relater comment un acharnement du sort me poussa vers un échec,

Il a fallu quelqu'un de bien supérieur pour m'y amener !... ».

Elle eut un regard incisif pour les témoins muets de sa confession inattendue, puis reprit :

« Je m'explique : un de nos plus fervents adeptes était M. Labonne, représentant en produits chimiques qui s'inscrivit avec enthousiasme comme membre de la secte. Il paraissait sincère mais à la longue je crus m'apercevoir qu'il changeait d'opinion et se lassait de nos rites sacrés, aussi le fis-je surveiller discrètement par mes aides dévoués. J'acquis rapidement la conviction qu'il projetait de tout dévoiler malgré mes avertissements. Dans nos statuts, une clause importante précise formellement que toute trahison doit être punie de la peine de mort; sept hommes, au nom fort connu à Paris et nous appartenant, adoptés par le haut conseil des fidèles de notre culte, ayant déjà tenté de nous vendre, subirent le même sort. Cette expiation peut paraître répréhensible mais elle était justifiée : ils avaient donné leur parole puis la reniaient ! Pour en revenir à M. Labonne, malgré ma surveillance, il réussit un certain soir, tard, à se rendre à Paris en taxi sans se douter que je le filais dans ma voiture accompagnée de Peter. Pour me lancer à sa poursuite j'avais de bonnes raisons de supposer qu'il projetait de nous

dénoncer et cela, je ne le voulais à aucun prix. En effet, il alla directement à la préfecture mais, sans doute à cause de l'heure tardive, j'en conclus que le fonctionnaire qu'il désirait voir ne s'y trouvait point et que là s'arrêteraient ses démarches. Connaissait-il personnellement le commissaire Lavernier ou put-il découvrir son adresse, je l'ignore. Toujours est-il que, gardant le même véhicule, le traître alla à son domicile, rue de Médicis, et nos sûmes ce qu'il en résulterait. Par bonheur pour nous l'appartement était situé à la hauteur du rez-de-chaussée qui, bien que surélevé, permettait aisément de voir ce qui se passait dans le salon. Faisant le guet, je compris que le commissaire n'était pas encore rentré et mis à profit cette circonstance, jouant le tout pour le tout. A l'aide d'une ruse, je réussis à faire ouvrir la fenêtre par M. Labonne lui-même ce qui décida de sa perte car le « Gorille »-n'attendait que ce moment pour se précipiter et lui sauter à la gorge. Ce qui se passa après, vous le savez, ce fut fait avec une rapidité extrême, à la faveur de l'heure nocturne qui rendait la rue déserte. Je n'éprouvais aucune pitié, mais me demandais non sans inquiétude si la victime n'avait pas eu le temps de nous trahir par un écrit et, pour m'en assurer, attendis dans mon auto le retour de M. Lavernier. Mes suppositions se

virent confirmées lorsque deux hommes arrivant peu après le crime, inspectèrent les lieux, l'un d'eux trouvant un papier qu'il me fallait reprendre pour ma sauvegarde. Changeant ma voix et coiffant le chapeau du « Gorille » je créai un moment de stupeur et ne faisait apparaître à la croisée que le haut de ma figure, je parvins à ravir le feuillet et pris la fuite.

« Tout s'était passé au mieux et jamais je n'eus cru me trouver ici, en votre présence, monsieur le juge, mais Peter qui se contentait d'être l'exécuteur fidèle de mes vengeances, devint bientôt déchaîné et avide de sang. L'égorgement de M. Labonne l'avait rendu plus sadique que jamais et il ne respecta plus mes conseils de prudence, tuant au hasard de ses caprices pour satisfaire ses orgies sanguinaires. Il se jetait sur ceux qui nous étaient inconnus, s'évadant de la propriété ce qui lui permit de s'attaquer un jour à un passant, à Créteil, lui mettant ses vêtements en pièces selon son habitude et perdant là-bas une carte d'invitation qu'il m'avait dérobée.. Je suppose que cet indice suffit à l'un de ces messieurs, l'inspecteur Faber probablement, qui la trouva pour diriger ses recherches. Le bal masqué de Choisy-le-Roi m'attirait alors, car j'apprécie ce genre de distractions et je décidai de m'y rendre accompagnée par mes amis. A l'avance, nous avions convenu de nos costu-

mes pour nous retrouver facilement, l'un de nous le « Taureau » par moi surnommé ainsi, devant se déguiser en Méphistophélès. Par une malchance déplorable, ce monsieur, ici présent, réussit à s'immiscer parmi nous, par la faute du « Jaguar ». Il faut ouvrir une parenthèse pour vous expliquer que tous mes complices portaient des noms d'animaux, afin de cacher leur véritable identité que d'ailleurs, j'en suis persuadée, vous n'arriverez jamais à établir. Par malchance donc, je le répète, l'erreur qui nous fut fatale vint d'une méprise, l'inspecteur portant le même costume que le « Taureau », mon plus intime ami, attendu avec impatience. Il avait dû aller à Créteil pour juger si quelques ennuis imprévisibles nous menaçaient, et s'était attardé, ce qui donna lieu à cette tromperie. Mais cela je ne le sus qu'après. Ainsi, ne me doutant de rien, je ramenai chez moi un policier... Il n'aurai pas dû en ressortir vivant, car sa comédie fut vite éventée et comme je craignais le pire, je me vis dans l'obligation de l'empêcher de parler. Par conséquent je l'enfermai. Que nous réservaient les jours à venir ? Je le sus bientôt quand un détective se présenta à mon domicile, ainsi qu'un jeune homme que je revis par la suite, vous-même monsieur, fit-elle en désignant Onésime, me demandant à voir leur collègue. Il me fut facile de nier,

empruntant une fois de plus mon apparence de vieille femme et je me crus définitivement à l'abri de tous soupçons puisqu'ils s'étaient confondus en excuses, en se retirant. Il devait en être ainsi, mais Peter persistant dans ses imprudences, je commençais à craindre que tout soit compromis par sa faute. Seul l'inspecteur Faber représentait un danger tout relatif pour la secte, puisqu'il avait tenté plusieurs fois de s'enfuir sans succès. Comme il avait été témoin des méfaits meurtriers du « Gorille » il subirait dans un avenir plus ou moins proche le sort des autres victimes. L'idée m'était venue puisque mon frère ne voulait rien entendre pour revenir à la raison, d'incinérer les restes de ceux qu'il assassinait dans un grand four aménagé spécialement à cet effet.

« La paix semblait donc rétablie autour de moi et j'étais portée à croire que la police ne m'inquiéterait plus, quand un fait aussi stupéfiant qu'alarmant, se produisit : une jeune fille fit incursion dans ma villa, j'eus d'ailleurs toutes les peines du monde à la soustraire aux griffes de Peter, et elle m'apprit que son fiancé, employé à la préfecture, rôdait aux alentours. Que signifiait cela ? Mensonge... non ! Mes inquiétudes se calmèrent à la suite des aveux de cette fille quand je sus qu'elle avait agi seule et son fiancé

également. Si je les prenais, il ne me resterait pas grand chose à craindre et j'étais décidée à la supprimer ainsi que les deux espions qui se mêlaient inopportunément de mes affaires. Hélas ! Je connaissais mal ce jeune entêté — elle désigna à nouveau Courtepipe qui la dévisageait sans cesse — et le sous-estimai alors... Il sut démasquer mon jeu et si je déplore aujourd'hui la mort de quelques-uns de mes compagnons, c'est à cause de lui. Son aide permit à la jeune fille de s'enfuir et c'est elle qui a pu, je le présume, prévenir les agents aussi vite. Pendant ces tergiversations, le « Gorille » me créait de nouveaux ennuis, tout étant prêt pour le Grand Sabbat qu'il était de coutume de célébrer chez nous le trois de chaque mois, et où j'avais décidé d'offrir le détective en sacrifice sur l'autel de Lucifer, quand Peter — rendu furieux par une blessure que je ne m'expliquais pas — ravit le prisonnier et l'emmena dans la cachette aux munitions. Dans cette pièce l'on rangeait les armes et explosifs en réserve pour une attaque imprévue, afin de faire sauter la maison en cas extrême pour que nul ne trouve la trace du *Temple* et de ses rites... Mon émoi fut à son comble quand j'évaluai les suites possibles de l'acte de folie qui venait de commettre mon frère en entrant dans cet endroit avec une torche allumée Avec d'infinies pré-

cautions je m'efforçai de l'en faire sortir, mettant tout en œuvre pour éviter un désastre. Peu après, le malheureux devait payer cher son insubordination, tué tragiquement ! Nous-mêmes, jamais on ne nous eut pris vivants si un malencontreux fou-rire ne nous avait saisis, nous faisant presque perdre la raison. Cela, je n'ai pu l'éviter, et c'est ce qui vous a permis de nous capturer sans résistance de notre part.

M. Letessier échangea avec Faber un signe d'intelligence qui pouvait se traduire par : « Voilà l'effet des *Ondes hilarantes !* » Mais son seul mot fut :

— Poursuivez, madame...

Il commençait réellement à douter des facultés mentales de l'étrangère qui résumait avec un tel calme d'aussi terribles moments, et parlait de crimes et du monstre sans terreur apparente.

— Je n'ai rien à ajouter, déclara Mme van Hoeren, tout est dit. Je tiens cependant à répéter que moi seule fut coupable ; ceux que vous avez arrêtés se sont montrés les compagnons des bons et des mavais jours, mais n'ont fait que respecter mes ordres... On ne peut leur en tenir aucun grief.

— Vous n'oubliez rien ? questionna encore le juge en la scrutant froidement.

— Non. C'est bien tout !

— Bien. Veuillez donc signer cette feuille que mon greffier va vous lire.

Elle s'éxécuta et, après avoir apposé d'un seul trait sa signature au bas du papier elle éclata d'un rire cynique, comme en proie à un fol amusement, tandis que les gardes l'emmenaient vers sa cellule.

De loin, on l'entendit encore, les quatre témoins de ses révélations se taisant obéissant à un étrange sentiment mêlé de dégoût et de commisération pour une telle créature...

Mme van Hoeren n'avait pas menti en dédaignant la justice des magistrats.

Le lendemain matin, quand son surveillant lui apporta son repas il la trouva étendue sur sa couchette, raide morte. Une forte odeur flottait dans la pièce et il n'eut pas de peine à découvrir une petite fiole dont le contenu ne faisait aucun doute. Quand on l'avait fouillée la femme s'étant sans doute arrangée pour la dissimuler dans ses vêtements pour mettre fin à ses jours en temps voulu.

La nouvelle de sa mort rapide provoqua une vive sensation dans les couloirs du Palais. Le juge d'instruction se vit privé de celle qui avait pris la part la plus importante dans cette affaire, la femme mystérieuse dont on commentait encore les agissements ténébreux et criminels. Etait-elle folle, maniaque ou parfaitement consciente ? Son organisation ré-

sultait-elle d'un cerveau malade ? Jamais M. Letessier ne donnerait de réponse à ces questions. La *Fille de Belzébuth* avait emporté son mystère dans le silence de la Mort...

. . . . . .

Ce fut un moment solennel et imposant quand le préfet, aux côtés des hauts fonctionnaires de la police, vint dans la salle de cérémonies de la préfecture, remettre à Courtepipe sa récompense.

Après une allocution émouvante, il le félicita chaleureusement pour son courage audacieux et son initiative exemplaire dans les heures décisives qui s'étaient déroulées. Le jeune homme n'avait-il pas exposé sa propre vie pour sauver l'inspecteur Faber, et cela malgré les périls de l'entreprise.

Tout résidait dans l'esprit de décision et le dévouement dont il avait fait preuve, bien qu'il n'ait pu mener seul sa tâche jusqu'au bout, c'était grâce à lui que l'inspecteur se trouvait sain et sauf et toute la bande mise hors d'état de nuire.

Onésime se vit congratulé par des gens qu'il ne connaissait pas, des mains se tendaient qu'il devait serrer, on lui murmurait des paroles qui le touchaient et l'étonnaient en même temps. Son acte lui paraissait tout na-

turel, étant donné qu'il avait écouté son cœur, mais tous le louaient comme s'il se fut comporté en héros. Modeste, Courtepipe eut préféré se dérober à ces éloges et remerciements sans fin auxquels il ne savait que répondre.

Quand le calme se rétablit, on lui remit une forte prime qui compensa tous ses efforts et en un instant les peines passées s'envolèrent de sa mémoire. Il ne songeait plus qu'aux jours heureux et à se fiancée.

— Dommage ! murmurait-il, qu'Andoulka ne puisse jouir avec moi de cette réussite !

Mais il la retrouverait bientôt et ils évoqueraient ensemble l'aventure fantastique où le sort les avait entraînés... Car il réalisait seulement à présent que le héros de toutes ces péripéties, c'était lui, Onésime Courtepipe !

Après les discours, on vit apparaître l'ingénieur Weber, timide et discret, autre triomphateur de la journée, qui fut loué comme il se devait et à qui l'on assura un avenir brillant. Désormais la police se servirait de son invention et en achetait la priorité pour une somme rondelette. Et lui aussi se retira heureux, ressentant une légitime satisfaction...

L'inspecteur Faber était monté en grade et on l'avait nommé inspecteur en chef en récompense de ses services dévoués. L'on chuchotait dans les couloirs de la préfecture que la légion d'honneur lui était assurée...

Les heures inoubliables que lui et Courtepipe avaient passées rapprochaient encore davantage ces deux hommes si différents de nature et de caractère, unis dans un même destin et échappés par miracle à la mort...

Peu de temps après cette journée mémorable, Onésime arrivant en retard mais étant excusable cette fois-ci, se vit interpellé cordialement par l'inspecteur Faber.

— Alors, vieux ! Bonne nouvelle... Le commissaire Lavernier désire te parler. Nous avons réfléchi ensemble, peut-être fera-t-on de toi un policier de valeur.

— Très honoré, monsieur Arsène ! Seulement, je tiens à vous dire que je donne ma démission.

— Quoi ? Tu es fou ? Après ce succès qui peut décider de ta carrière, voyons...

— Justement, j'en ai plus qu'assez et n'aspire qu'à une vie paisible et rangée.

Courtepipe sourit, non sans malice :

« D'ailleurs, Andoulka est d'accord. Nous avons convenu que je change de métier ; cette vie est trop mouvementée pour moi, surtout que notre mariage est décidé...

— Fort bien, je te félicite, marmotte Faber ahuri, mais que deviendras-tu alors ?

— Sachez, monsieur Arsène, que ma fiancée a pu faire quelques économies ; de mon

côté, je suis presque riche... Nous allons mettre nos sous ensemble pour acheter un petit commerce d'alimentation, de préférence dans un quartier populeux où les affaires sont plus faciles.

— Bon sang, mon garçon, je ne t'aurais jamais cru capable de prendre une telle décision aussi vite !... Tu me surprendras toujours.

Onésime eut un clignement d'œil pour ajouter :

— Ouiche... Chez Courtepipe vous trouverez de tout, à des prix défiant la concurrence, sans oublier naturellement à la place d'honneur : les cacahuètes...

FIN

Société Parisienne d'Imprimerie
27, *Rue Nicolo.* — *PARIS* (*XVI*e)